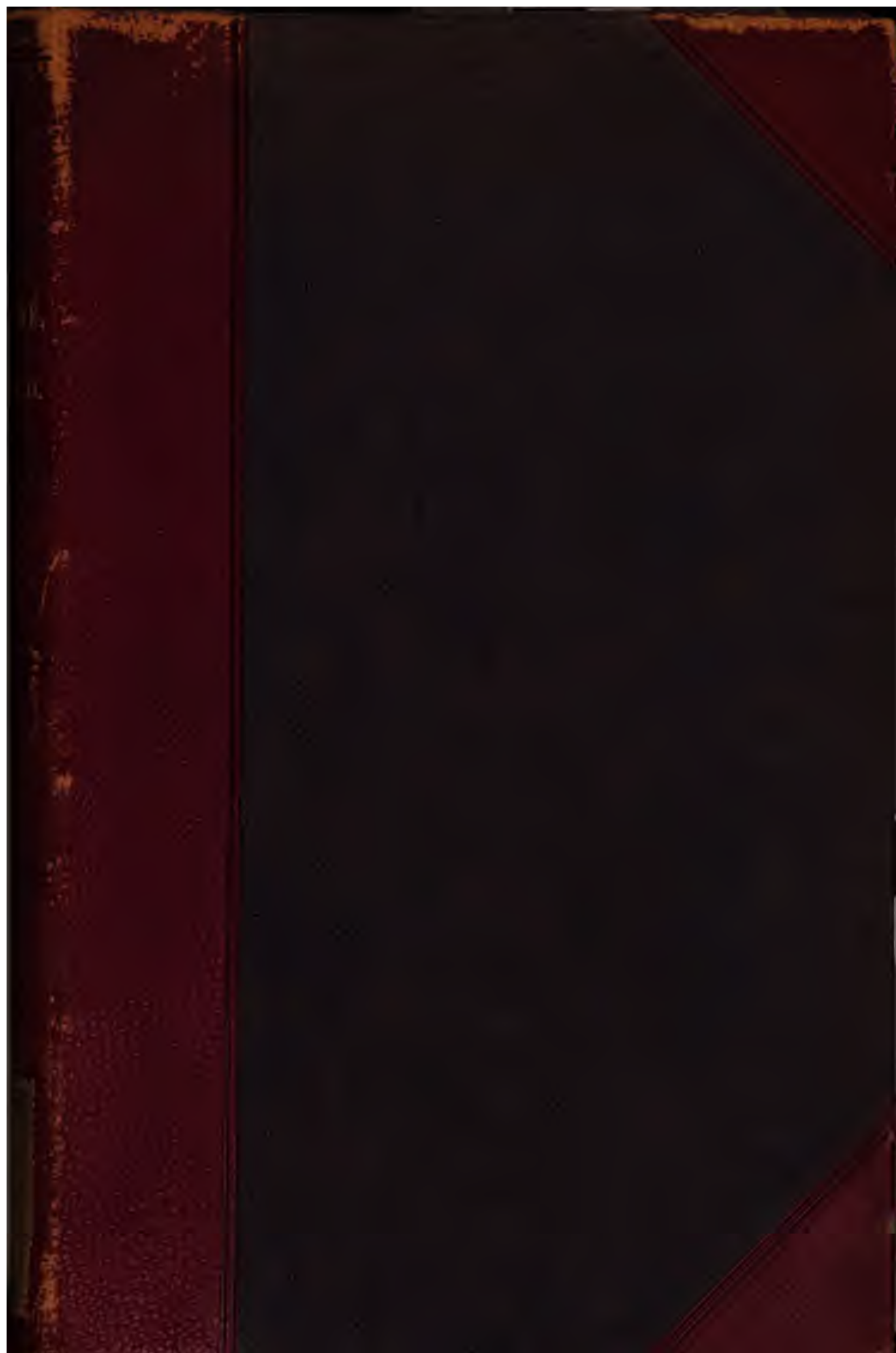



600078115S





40.

ALEXANDRE II.

DÉTAILS INÉDITS

SUR

SA VIE INTIME ET SA MORT

PAR

VICTOR LAFERTÉ.

1882.

H. GEORG
BALE - GENÈVE - LYON.

PRÉFACE.

L'auteur de ce modeste ouvrage, en le livrant à la publicité, a voulu en consacrer les pages à la mémoire du Souverain-Martyr, de la vie duquel il retrace les deux derniers jours, ainsi que certains traits saillants et caractéristiques des événements les plus marqués de son règne.

Des ouvrages plus savants peindront, avec talent et éloquence, les faits de son règne glorieux; mais aucun ne renfermera des détails aussi précis, où les actes de la vie privée et intime de ce monarque fourniront à l'histoire des matériaux authentiques, révélant la grandeur du caractère, l'élévation des sentiments et la magnanimité de Sa Majesté l'empereur de Russie, Alexandre II.

Les moindres récits dont ce volume fait mention, ont été communiqués à l'auteur par des

gens de toutes conditions qui, témoins oculaires des événements, et sous le coup de la poignante émotion causée par l'effroyable catastrophe du 13 mars 1881 révélèrent des faits que l'auteur a recueillis avec la plus scrupuleuse exactitude et sans aucun esprit de parti.

Cet ouvrage fournit des témoignages irrécusables, retracés avec simplicité et sans prétention, il est écrit dans le but de rectifier certaines erreurs commises par des écrivains moins bien informés; il servira à réduire à néant des récits tronqués ou falsifiés, que la chronique quotidienne colporte rapidement parmi le public, bien que ces récits ne soient basés ni appuyés sur aucun document authentique.

Dans l'avenir, il sera possible à l'auteur d'obtenir de nouveaux détails plus complets, qui formeront la matière d'un nouvel ouvrage plus important que celui-ci, sous le rapport de l'abondance des matériaux.

I.

Samedi, douze mars mil huit cent quatre-vingt-un, dès huit heures du matin, le soleil resplendissait; une neige éblouissante couvrait le sol des rues de la capitale russe; le thermomètre marquait six degrés au-dessous de zéro; en un mot, c'était une belle et sereine journée d'hiver.

Sa Majesté l'Empereur Alexandre II, qui avait coutume de se lever vers huit heures et demie, fut plus matinal ce jour-là, et se leva à huit heures. Contre l'ordinaire, sa toilette achevée, l'Empereur ne fit point sa promenade quotidienne dans les grandes salles du Palais d'Hiver, promenade qui avait lieu tous les matins en compagnie de ses trois enfants, issus de son union avec la princesse Jourievsky et avec les-

quels il déjeunait ensuite. Cette habitude était si chère au monarque, que si l'un d'eux était malade, c'était auprès de celui-ci que ce premier repas avait lieu.

Vers neuf heures moins un quart, Sa Majesté fit descendre dans son cabinet la princesse, sa femme, ainsi que le jeune prince Georges, son fils, âgé de huit ans, pour se rendre avec eux à la petite chapelle du palais, où allait être célébrée la sainte messe, à laquelle l'Empereur et sa famille devaient communier. Sa Majesté était aussi accompagnée par ses deux fils aînés, Messeigneurs les Grands-Ducs Alexandre et Vladimir, avec leurs épouses.

Selon le rite orthodoxe grec, Mesdames les Princesses étaient vêtues de blanc, et sans chapeau, excepté la Grande-Duchesse Marie, femme du Grand-Duc Vladimir, qui ne communiait pas, étant du culte luthérien.

Ayant pénétré dans l'enceinte sacrée, les membres de l'auguste famille impériale se placèrent du côté droit, et la Princesse, femme de Sa Majesté, se mit à gauche, avec son fils. Quelques personnes intimes de la cour impériale se tinrent en arrière, au seuil de la chapelle.

Peu d'instants avant la communion, les plus jeunes filles de Sa Majesté, Olga et Catherine,

l'une âgée de sept ans et l'autre de deux ans, entrèrent dans l'église.

Au moment de la communion, l'Empereur s'approcha le premier de la sainte table ; puis il y fut suivi par les membres de la famille impériale ; après quoi, Alexandre II s'avança une seconde fois pour se rapprocher de sa femme et de ses jeunes enfants, afin d'assister de plus près à cette auguste cérémonie ; même ce fut lui qui souleva dans ses bras les deux jeunes Princesses, pour les faire communier. En cet instant, le Grand-Duc Constantin entra dans le temple, où il adressa à son auguste frère ses félicitations, et de même que l'assistance, il fut frappé à la vue de l'expression de béatitude qui était peinte sur les traits de l'Empereur, bonheur que lui causait la joie d'avoir reçu la communion pascale avec sa seconde famille.

Plusieurs personnes de l'entourage de Sa Majesté communièrent aussi à la même messe et, l'office terminé, on se rendit dans un salon où avait été préparé et servi le déjeuner, auquel les personnes suivantes furent invitées : Mademoiselle Barténieff, demoiselle d'honneur de feu Sa Majesté l'impératrice Marie ; le prince Souvoroff ; les aides-de-camp généraux Sleptsoff

et Ryléieff. Le repas terminé, l'Empereur prit congé de l'assistance, pour se retirer dans son cabinet avec sa femme et ses enfants. Là, bientôt après, arriva le docteur Botkine, médecin de Sa Majesté. Alexandre II se vanta à ce dernier d'avoir pu rester debout à l'église deux heures entières, sans en être fatigué.

La Princesse et Botkine quittèrent l'Empereur qui resta dans son cabinet pour travailler avec Monsieur de Giers, gérant du ministère des affaires étrangères. Vingt minutes plus tard, il alla rejoindre la Princesse chez ses enfants. Il venait de recevoir du comte Loris-Mélikoff une lettre, lui annonçant qu'on venait de faire une capture importanle dans la personne de Jéliaboff, un des principaux chefs du parti révolutionnaire russe, auteur de l'attentat criminel tramé à la station d'Alexandroff, dont le but impie était de faire sauter le train impérial, attentat qui ne réussit point, grâce à une circonstance vraiment providentielle.

Pour les personnes qui vivaient éloignées de l'entourage d'Alexandre II, ce qui semblait être faiblesse de caractère, n'était que la conséquence du vif désir qui animait ce prince de n'agir que selon les strictes règles de la justice, et l'unique résultat d'un scrupule de conscience.

On peut affirmer que s'il y eut des abus de pouvoir dans l'administration du pays, ces abus provinrent d'actes illégaux ou de négligences coupables, accomplis par des gens qui sacrifiaient les intérêts de la patrie à leurs avantages personnels.

Outre les grandes et précieuses qualités du souverain, que nous mentionnerons plus loin; parlons de ce besoin d'expansion qu'éprouvait son cœur sensible et généreux; pour cela, il fallait que son âme trouvât une autre âme, dont l'affection puissante et sans bornes pût correspondre à la sienne. Il jouit de ce bonheur inappréciable par son union avec la princesse, qui devint la confidente de ses joies et de ses douleurs.

Il faut remarquer que, grâce à son second mariage, l'Empereur se trouva, chose bien rare parmi les souverains, en position de connaître, non seulement les besoins du pays et de son peuple, mais encore les faits que la presse ne peut mentionner que légèrement, et que l'opinion publique traduit tout bas. N'avait-il pas auprès de sa personne auguste, une femme aimée qui, impartiale Russe, connaissant les besoins de son pays, sans coterie et entièrement

indépendante, n'avait qu'un but : la gloire du Souverain et le bonheur de la Russie. Par elle, il était initié à tous les actes abusifs de l'administration, actes que personne d'autre n'eût osé lui révéler.

Ordinairement, le mariage d'un souverain avec une de ses sujettes, offre de graves inconvénients, cela est une vérité incontestable ; mais Alexandre II se trouvait dans une position exceptionnelle, qui justifiait cet acte ; et, voici comment : l'héritier de son trône, âgé de trente-six ans, était capable de tenir les rênes de l'État à la mort de son père ; en outre, les autres princes de la famille impériale étaient tous parvenus à l'âge d'homme. Outre ces avantages réels, l'épouse, aujourd'hui veuve d'Alexandre II, se trouvait orpheline dès sa plus tendre jeunesse : elle était séparée de ses trois frères, avec lesquels elle avait rompu tout lien pour motifs de famille, antérieurs à son union avec le Souverain ; elle n'avait, par conséquent, aucun membre qui pût revendiquer, soit une faveur pour sa famille, soit un poste éminent pour lui-même ou l'un de ses adeptes ; il en résulte que, pour la princesse, il était absolument indifférent que tel ou tel personnage fût en faveur : son but unique n'était-il pas la

gloire souveraine de son époux et la prospérité de sa chère patrie!

Ces détails énoncés, est-il donc étonnant que l'Empereur vînt aussitôt chez la princesse, sa femme, avec cette lettre de Loris Mélikoff, en lui disant ces mots: « *Tu comprends que ma* « *première pensée ait été de venir partager avec* « *toi cette nouvelle; car nul autre que toi ne* « *peut aussi bien prendre à cœur tout ce qui me* « *concerne.* »

Après l'explosion survenue au Palais d'Hiver, le 5 février 1880, l'empereur fit choix du comte Loris Mélikoff comme chef suprême de l'administration de l'État; ensuite, peu de temps après, comme ministre de l'Intérieur. Ce choix ne lui fut conseillé par personne; mais fut l'unique résultat de cette conviction du souverain que le comte Loris Mélikoff était à la hauteur des événements et capable d'amener la pacification de la Russie, tout en rassurant les esprits. Un choix si judicieux est tout à la louange de l'empereur: car il prouve évidemment que l'administration du pays devait s'avancer dans la voie du progrès, un tel homme possédant les qualités requises pour diriger l'État vers ce but réformateur.

En effet, durant la courte administration

de ce ministre, le pays a pu juger et constater quelle était la grandeur des intentions bienveillantes de Sa Majesté pour la gloire et la prospérité de la Russie. Ce ministre éminent avait aussi compris quelle auxiliaire zélée et favorable il avait dans la princesse, femme du souverain.

Selon l'ordinaire, le samedi à midi, Loris Mélikoff vint au Palais d'Hiver pour s'occuper, avec l'empereur, des affaires de l'État; et voici de quoi il fut question à cette entrevue:

On venait d'opérer la capture de Jeliaboff et de procéder à son interrogatoire. Toutes les réponses du criminel furent transmises par écrit à l'empereur par le comte Loris Mélikoff, et, d'après ce que l'on en sut alors, Jéliaboff avait refusé de répondre à toutes les demandes formulées par le procureur impérial, lui affirmant qu'il perdait son temps en réitérant ses questions. Cependant le criminel ajouta que, malgré son arrestation, un attentat contre la vie de Sa Majesté serait exécuté immanquablement.

Sous l'impression d'une menace si formelle et si audacieuse, Loris Mélikoff, en présence du Grand-Duc, héritier du trône, engagea le souverain à ne point se rendre à la parade du

lendemain, en ajoutant que si Sa Majesté persistait à s'y rendre, il lui conseillait d'être prudente, conseil qui devenait un encouragement plutôt qu'un moyen d'intimidation pour Alexandre II.

Par nature, son courage le portait à affronter le danger; par religion, il était convaincu que sa vie était placée entre les mains de la Providence; néanmoins, par sagesse, dès qu'un péril lui était dévoilé d'une manière évidente, il cherchait à l'éviter en employant les précautions nécessaires. Comme preuve à l'appui de cette confiance en Dieu, citons un exemple: l'Empereur Alexandre II ne pouvait supporter l'escorte des six cosaques qui suivaient sa voiture. Bien souvent il s'abstenait de sortir pour s'en épargner l'ennui; s'il avait consenti à se faire ainsi escorter, ce n'était que pour céder aux instances de la Princesse, sa femme: aussi lui disait-il parfois: « *Ce n'est que pour acquiescer à ta demande, que je supporte ces cosaques!* » Et, en lui montrant le ciel de la main, il ajoutait: « *Voilà la seule protection qui veille sur moi et qui puisse me sauver! Quand celui-ci ne voudra plus me garder, ceux-là seront impuissants pour le faire!* »

Combien ces paroles sont devenues une réa-

lité ! L'évènement fatal du 13 mars l'a bien prouvé.

Le conseil d'être prudent formulé par le comte Loris Mélikoff fit supposer à l'Empereur que le danger n'était pas imminent, et, cela est d'autant plus certain, qu'il fut assuré à l'Empereur que toutes les précautions qui étaient humainement possibles, avaient été prises pour sauvegarder sa personne dans les rues qu'il devait traverser le lendemain, en se rendant à la parade. L'impression ressentie à la suite de ce conseil se manifesta sur les traits de l'Empereur, sa physionomie était si calme que la Princesse, avec qui il déjeuna ensuite, ne se douta nullement de l'importance et de la gravité de l'entretien qui venait d'avoir lieu. Nul doute que si la Princesse eût remarqué le moindre signe de préoccupation sur le visage de l'Empereur, elle ne s'en fût informée, à la pensée que cet air soucieux devait être la conséquence du dernier entretien d'Alexandre II avec Loris-Mélikoff ; alors il est certain que Sa Majesté aurait contremandé la parade. Habituellement les jours où l'Empereur travaillait avec Loris-Mélikoff, ce dernier était invité à la table impériale ; mais ce jour-là, l'invitation ordinaire n'eut pas lieu, attendu que le comte était si souffrant

qu'il se soutenait à peine. Ayant appris cette indisposition du comte, et supposant que l'Empereur devait être fatigué, après être resté debout à l'église deux heures entières, la Princesse proposa à celui-ci de renoncer à la promenade quotidienne qu'il faisait au Jardin d'été avec elle et ses enfants. Dès lors il fut convenu entre eux que, pendant que l'Empereur irait en voiture faire visite à deux Grandes-Duchesses, la Princesse se rendrait de son côté chez le comte Loris-Mélikoff, pour s'informer de la santé de ce dernier et prendre quelques renseignements sur l'état de tranquillité de la capitale, ainsi que sur la sauvegarde personnelle de Sa Majesté, informations qu'elle prenait ordinairement, guidée par les soucis qu'inspire une affection sincère. La Princesse eut avec le comte un entretien qui lui laissa ignorer le danger ; elle le quitta complètement rassurée, de telle sorte qu'en revoyant l'Empereur, le calme réciproque de l'un et de l'autre les abusa tous les deux et, chose cruelle et terrible à constater, en cet instant l'attentat criminel du lendemain eût pu être évité par une explication toute naturelle. Hélas ! à quoi tiennent les destinées humaines !

L'Empereur chérissait tellement les joies de

la vie intime, qu'il saisissait avec bonheur toutes les occasions qui lui en procuraient les douceurs ; aussi, chaque jour de cette dernière semaine de sa vie, semaine, où il se préparait à recevoir la communion pascale, dîna-t-il avec son épouse bien-aimée et ses chers enfants.

En donnant le bras à sa femme pour se rendre, hélas ! la dernière fois, dans la salle à manger, il lui dit ces paroles en lui serrant la main : *« Je me sens si heureux, que mon bonheur « actuel m'effraye ! »*

Il est possible qu'on soit étonné qu'une affection si tendre, si dévouée, ait rempli le cœur d'une jeune femme pour un souverain ; mais il est incontestable que l'Empereur Alexandre II possédait des qualités exceptionnelles et il est tout naturel que ce souverain ait inspiré, malgré son âge, une affection puissante et sans bornes, innée chez sa femme dès sa plus tendre jeunesse, amour que les années n'avaient fait qu'accroître et que l'impitoyable faux de la mort n'a pu briser. Ce souverain ne pouvait donc goûter de bonheur dans la privation des joies du foyer : la solitude lui était pénible ; car son âme sensible avait besoin d'épanchement.

L'épouse bien-aimée, que son grand cœur avait choisie pour compagne de sa vie, avait

été formée sous son impulsion immédiate ; il s'était plu à épancher son âme d'élite dans la sienne, pour ainsi dire, et il avait eu la suprême consolation de voir ses pensées et ses sentiments s'identifier, à tel point, à ceux de sa compagne, que chacun des époux pouvait se dire : « Ma pensée est la sienne et son cœur est le mien. » La vie de recluse qu'avait adoptée la Princesse, son renoncement absolu à la vie mondaine, son refus de jouir d'aucune faveur, son complet désintéressement pour tout ce qui n'était pas l'être bien-aimé, tout prouve suffisamment que cet amour était aussi parfait qu'il était sans bornes. Comme preuve de la vie sédentaire que menait la Princesse, on peut affirmer qu'il y eut bien des personnes étrangères, désireuses de la connaître, qui quittèrent la capitale sans y être parvenues. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, quand on saura que de hauts fonctionnaires russes se sont trouvés dans l'impossibilité de connaître les traits de l'épouse du souverain.

Cette distinction d'Alexandre II qui charmait tous les yeux, se dévoilait non-seulement dans les circonstances exceptionnelles de réception, telles que cela arrive pour toutes les têtes couronnées, cette distinction était aussi remarquable dans sa vie privée ; elle émanait

instinctivement de toute sa personne, au sein de son entourage le plus intime; elle était si attrayante, si communicative, qu'il n'était pas possible de vivre dans son intimité pendant quelques années, sans en emporter quelque empreinte ineffaçable.

A notre époque, une telle distinction est devenue chose si rare, qu'elle n'en doit être que plus précieuse à nos yeux. De nos jours, n'avons-nous pas vu bien des princes qui n'ont conservé de leur auguste origine et de leur pompeuse dignité que le vain titre!

Revenons au récit des derniers actes du souverain, dont la fin était si proche.

Ce dernier repas en famille achevé, l'Empereur, suivant la douce habitude qu'il en avait prise, emmena dans son cabinet son fils, le jeune prince Georges, qu'il se plaisait à instruire par des conseils utiles pour l'époque où lui, son père, n'existerait plus. Des témoins oculaires peuvent attester des faits prouvant que l'illustre père s'efforçait d'inculquer dans le cœur du jeune prince ses idées, ses goûts, ses tendances, ses aspirations; en général, l'Empereur attachait une grande importance à ce que l'éducation de cet enfant fût sérieuse et accomplie sous tous les rapports.

L'Empereur était heureux de se retrouver enfant dans son dernier fils : à une réprimande méritée par celui-ci, il disait souvent à mi-voix à sa femme : « Je me reconnais en lui ; c'est tout à fait moi. » Il ne pouvait alors dissimuler ses larmes, son bonheur, ni la satisfaction intime qu'il éprouvait en constatant cette parfaite ressemblance de son fils avec lui-même.

Chacun sait que le bon roi Henri IV se plaisait à jouer avec ses enfants, et qu'un ambassadeur le trouva un jour marchant à quatre pattes et portant son fils sur son dos. Le roi, se tournant vers l'ambassadeur étonné, lui dit en souriant : « Que Votre Excellence me permette de finir le tour de l'appartement ! » Eh bien ! Alexandre II ne le cédait point en bonté au prince français ; quand il était seul, il accédait souvent à la prière de ses enfants, et surtout à celle de sa plus jeune fille, pour descendre avec elle d'une montagne russe élevée dans une des salles du palais. Chose admirable à constater, c'est que les plus grands souverains aiment souvent à abdiquer le faste de leur souveraineté au profit des jouissances intimes de leur cœur. Il est difficile d'en expliquer la cause, mais il a été remarqué d'une manière évidente, que l'Empereur Alexandre II était

aussi heureux que fier d'avoir dans son plus jeune fils un simple particulier, en qui le souverain léguerait une partie de lui-même, laquelle se confondrait dans la nation tout entière. L'Empereur chérissait tendrement et d'une façon tout exceptionnelle ce fils né de son second mariage, auquel il accordait une prédilection marquée, affection que l'enfant rendait pleinement à son père, affection qu'il témoignait si ouvertement en présence des étrangers que tous la remarquaient: soit en se précipitant dans les bras de son père pour l'embrasser à plusieurs reprises, soit en l'interrompant dans un entretien, pour lui adresser quelque question, à laquelle l'Empereur ne refusait jamais de répondre. L'enfant, dans ses relations avec son père, agissait avec une charmante familiarité, sans la moindre gêne, comme s'il eût ignoré qu'il avait pour père un souverain.

Cette grande habitude de l'enfant de ne voir en Alexandre II qu'un père tendre et non une tête couronnée, explique pourquoi ce jeune prince n'éprouvait ni timidité, ni embarras, en présence des grandeurs illustres qui toutes, pour l'enfant, étaient inférieures à son père.

Pendant les entretiens journaliers que le père avait avec son fils durant ce dernier hiver,

excité peut-être par un vague pressentiment de sa fin prochaine, il causait avec lui des questions de l'avenir, indiquant au jeune prince quelle devrait être sa ligne de conduite et sa manière d'agir, quand Dieu lui aurait ravi son père. Dans ces entretiens, l'Empereur évitait la présence de la Princesse, qui n'aimait point ces sujets pénibles, dont elle n'était instruite que par l'émotion ou les larmes de son fils. Ce soir-là, veille de sa fin tragique, il conversa longuement sur ce sujet avec son jeune fils. (Ce fait fut raconté après la mort du souverain à plusieurs personnes dignes de foi, et par la Princesse, veuve d'Alexandre II.)

Bien que sa femme lui eût proposé de réunir ses intimes, il refusa en disant: « *Je préfère n'avoir personne et je profite de ce jour de communion pour rester avec toi, près de qui je trouve le vrai repos et mon bonheur.* » Il est bien certain, que dans les moments les plus graves des dernières années de son règne, l'Empereur venait toujours chercher et trouver dans la Princesse un conseil, un soutien, un appui pour les actes les plus importants, et que seule elle lui rendait le calme, le courage et la résolution pour les accomplir.

En prenant le thé, la Princesse lui demanda

s'il se rendrait à la parade du lendemain, ce à quoi il répondit : « *Pourquoi pas?* » Cette réponse évasive semblait être faite dans le but de connaître le motif de la question.

Ignorant la nouvelle du complot tramé contre la vie du souverain et tout ce qu'en savait Loris-Mélikoff, la Princesse qui, trois dimanches de suite, avait retenu son époux au palais, chercha en vain un nouveau motif pour l'y retenir une fois encore, afin que Sa Majesté n'allât point le lendemain à la revue des troupes; convaincue d'ailleurs, comme cela lui avait été affirmé, que toutes les mesures de précaution humainement possibles avaient été prises constamment sur la route que devait prendre l'Empereur pour se rendre au manége, la Princesse s'abstint de toute réflexion et ne dit mot, pour ne pas le contrarier sans un motif plausible, silence que l'Empereur interpréta comme un consentement.

Celui-ci fut d'humeur gaie toute la soirée; il causa avec la plus grande liberté d'esprit, preuve manifeste qu'il n'avait aucun pressentiment; ce fut dans ces heureuses dispositions que l'Empereur se coucha et passa une très-bonne nuit, sa dernière ici-bas.

Le lendemain matin, son lever et sa pro-

menade avec ses enfants eurent lieu à l'heure accoutumée; ensuite il assista à la messe, après quoi il déjeuna avec les personnes de son entourage qui avaient assisté à l'office divin. Ces personnes constatèrent que Sa Majesté était bien portante et jouissait d'un calme parfait.

Ce repas terminé, l'Empereur se rendit dans son cabinet, où devait venir Loris Mélikoff que le souverain avait fait appeler, au cas où la santé de ce dernier le lui permettrait; au cas contraire, Sa Majesté se rendrait chez le comte après la revue.

Faut-il découvrir un pressentiment dans ce désir pressant de l'Empereur, qui tenait à remettre au comte Loris Mélikoff un papier important qu'il venait de signer, et dont le contenu devait être publié le lendemain, lundi 14 mars. Ce document inédit renfermait la volonté suprême du Souverain, manifestation nouvelle de son ardeur dans la voie des réformes avancées, conséquence naturelle de son amour immense pour le peuple, dont Dieu lui avait confié les destinées. Autocrate de nom, Alexandre II était plus libéral en principes que la plupart de ses sujets. Il faut avouer, qu'en général, l'Empereur trouva difficilement des hommes supérieurs, capables de seconder ses

vues et d'exécuter ses intentions. La preuve de cette assertion se trouve constatée par les actes administratifs postérieurs à sa fin tragique, preuve manifeste et incontestable, développée plus loin.

Dieu, dans ses décrets insondables et sa sagesse éternelle, permit que ce grand souverain, le modèle accompli du philanthrope, passât la dernière semaine de sa glorieuse existence dans l'accomplissement de ses devoirs de bon chrétien; Dieu voulut que, pour compléter cette œuvre immense de la civilisation de son peuple il léguât, en mourant, un acte solennel, signé pour ainsi dire par le sang du martyre, comme une dernière manifestation de son dévouement à sa patrie.

Alexandre II a monté vers l'Eternel, tenant en main cette palme du martyre jointe à l'auréole immortelle d'une gloire impérissable; il vivra à jamais dans la mémoire de ce peuple russe dont il était le père et auquel, en quittant ce monde, il ne laisse, hélas! que de cuisants regrets et des larmes abondantes qué rien ne peut diminuer ni tarir.

Une fois que l'Empereur eut remis ce document important à Loris Melikoff avant de se rendre à la parade, il monta chez sa femme

qu'il trouva déjeunant avec ses enfants. Alors il dit à celle-ci : « *Je viens de signer le papier en question qui, je l'espère, fera une bonne impression et sera pour la Russie une nouvelle preuve que je lui accorde tout ce qui est possible.* » En achevant ces mots, il fit le signe de la croix et ajouta : « *Demain, ce papier sera publié dans les journaux ; j'en ai donné l'ordre.* » Ayant conservé la même humeur sereine, l'Empereur ne resta que cinq minutes avec sa famille, car il était pressé de se rendre à la revue. La Princesse lui dit ces mots : « *J'espère que tu ne traverseras pas la perspective Newsky, mais que tu prendras la voie du canal Catherine ?* » L'Empereur lui répondit : « *Bien, je le ferai.* «

Cette route indiquée par la Princesse semblait être la plus sûre comme la plus facile à garantir de toute attaque, étant bornée d'un côté par le canal, de l'autre par un vaste jardin entouré d'une muraille, et, en outre, par des maisons appartenant à l'Etat. De plus, cette route paraissait d'autant plus sûre, qu'elle était très-peu fréquentée. Nul doute que la catastrophe n'eût échoué, si les abords de cette route eussent été gardés par des sergents de ville, comme cela devait être.

En indiquant à son époux cette voie pour le conduire à la revue, la Princesse ne fit point mention de celle qui devait être prise au retour du Manége, car il avait été convenu d'avance entre les époux que, par prudence, le trajet du retour s'effectuerait toujours par une voie différente de la première. Le bruit ayant couru en ville que la rue de la Petite Sadovaïa était minée, l'autorité fit faire à cet égard des perquisitions qui n'amenèrent aucun résultat, de telle sorte que l'on crut le danger exagéré; néanmoins, la Princesse s'opposa fortement à ce que l'Empereur traversât cette rue; il fut donc décidé entre eux que toujours cette voie publique serait évitée, et par conséquent, sous ce rapport encore, la Princesse était entièrement rassurée.

L'Empereur quitta le Palais d'Hiver à une heure moins cinq minutes, pour se rendre au Manége, où la revue devait avoir lieu.

L'opinion publique fit erreur en affirmant que si l'Empereur avait persisté dans sa résolution de se rendre à la parade, c'était parce que le jeune Grand-Duc Dmitri, neveu de Sa Majesté, devait en qualité d'officier d'ordonnance présenter au souverain pour la première fois le rapport militaire officiel; cette allégation est

erronée, attendu que cette question est trop superficielle, pour qu'elle ait exercé de l'influence sur les actions d'Alexandre II.

Dans cette revue, la parfaite sérénité de Sa Majesté fut constatée; il adressa, en souriant, la parole à divers personnages; il admira la brillante tenue des troupes qu'il complimenta à plusieurs reprises. Etranges coïncidences: l'Empereur, ce jour-là, 13 mars 1881, portait l'uniforme des sapeurs de la garde, et, chose à remarquer, c'étaient des soldats de ce même bataillon qui composaient la garde du palais, le Kremlin, à Moscou, le 17/29 avril 1818, jour de la naissance d'Alexandre II. Second fait digne d'attention: le jour même de la révolte du 14/26 décembre 1825, ce fut encore aux sapeurs de la garde que l'Empereur Nicolas Ier confia son fils, héritier du trône. Troisième remarque à citer: des soldats de ce même bataillon de sapeurs défilèrent les premiers lors de la première revue d'Alexandre II, après son avènement au trône, de même qu'ils le firent à sa dernière parade, quelques instants avant l'attentat dont il fut la victime.

La revue terminée, l'Empereur se rendit chez sa cousine, la Grande-Duchesse Catherine. Après la mort de son oncle, le Grand-Duc Michel,

qu'il aimait tout particulièrement, il avait reporté cette affection sur sa veuve, la Grande-Duchesse Hélène; et après la mort de celle-ci, sa fille, cousine de l'Empereur, devint l'objet de ses égards. Cette suite d'attentions aimables prouve combien était grande la vénération que l'Empereur avait pour la mémoire des morts, pour les uns, c'était une affection profonde, pour les autres un sentiment inspiré par la reconnaissance. Plus loin, des détails seront fournis à l'appui de ce qui est avancé ici.

A notre époque de froid matérialisme, où domine la nullité ou la légèreté des sentiments, n'est-ce pas une vertu de plus à admirer dans la grande âme de ce monarque, que ce culte de vénération qu'il vouait aux défunts?

Ce fut vers deux heures que l'Empereur quitta le palais de la Grande-Duchesse Catherine, pour rentrer au Palais d'Hiver; dans ce but, pressé comme toujours de rentrer chez lui, où il savait qu'il était attendu par la Princesse, sa femme, avec laquelle il devait se promener au Jardin d'été, l'Empereur ordonna à son cocher de se diriger par la même route du canal Catherine, comme étant la voie la plus directe. La voiture impériale était accompagnée par six cosaques, pris dans l'escorte particulière de Sa

Majesté. On doit dire que le commandant en chef de cette escorte commit une grave imprudence en rejetant le conseil salutaire qui lui fut donné, de désigner toujours un certain groupe de soldats cosaques, qui devaient alternativement former la garde spéciale du Souverain et auxquels les instructions nécessaires avaient été données préalablement en cas d'accident, pour sauvegarder Sa Majesté. En lisant ce qui suit, chacun comprendra la justesse de cette observation. Les cosaques de l'escorte de Sa Majesté feu l'Empereur Alexandre II méconnurent leur devoir.

Voici comment : au moment où l'Empereur descendit de sa voiture, ces cosaques ne suivirent pas le Souverain, mais ils restèrent immobiles, stationnant autour de la voiture impériale, en tenant leurs chevaux par la bride. Pour l'intelligence de ce qui précède, ajoutons que le cheval de cosaque est dressé de façon à rester immobile au lieu même où son cavalier l'a quitté. Seul, le cosaque assis près du cocher et remplissant l'office de valet de pied, accomplit son devoir intégralement, selon les indications précises données, une fois pour toutes, par la Princesse, qui craignait sans cesse que les anarchistes n'eussent résolu d'attenter à la

vie de son époux au moyen de bombes explosibles. Voilà pourquoi celle-ci lui avait donné deux indications formelles en cas d'accident : la première de faire avancer la voiture au plus vite ; la seconde, dans le cas où l'Empereur se trouverait au milieu de la foule, de faire reculer celle-ci aussi loin que possible, pour éviter que Sa Majesté ne devînt la victime d'un coup de pistolet ou de poignard.

A quelque distance de la voiture impériale se trouvaient deux traîneaux, dont l'un était occupé par le maître de police, le colonel Dvorjitsky, et l'autre, plus en arrière, où était le capitaine Koch. A peine la voiture de l'Empereur eut-elle fait trois cents pas sur le quai du canal Catherine, que l'on entendit une explosion formidable, accompagnée d'un nuage épais, formé de neige et de débris de pierres, soulevées par une bombe explosible que Ryssakoff venait de lancer sous la voiture impériale, et dont le choc épouvantable avait brisé l'arrière-train ainsi que les vitres de l'équipage. Cette bombe fit deux victimes : un cosaque de l'escorte et un jeune garçon de quatorze ans, qui portait un panier sur sa tête. A la vue des blessés gisant sur le pavé, l'Empereur cria à son cocher d'arrêter ; mais, celui-ci continua d'ac-

célérer la course rapide de l'attelage, se conformant aux indications formelles qui lui avaient été données préalablement; alors le souverain tira le cordon attaché au bras du cocher et sans le lâcher, jusqu'au moment où la voiture s'arrêta.

A l'instant même, la portière fut ouverte par le colonel Dvorjitsky, qui aida l'Empereur à descendre d'équipage. Celui-ci fit quelques pas, mais son pied gauche ayant trébuché, un cosaque le soutint sous le bras. Cette faiblesse de la jambe gauche prouve que le Souverain avait été ébranlé physiquement par le choc de l'explosion; quelques traces de sang trouvées dans la voiture après la catastrophe provenaient sans doute de quelques légères blessures qu'il avait reçues.

Alexandre II se dirigea vers les deux blessés sous l'impulsion admirable de la bonté de son cœur, ému de compassion à la vue de toute souffrance; il était guidé par l'horreur instinctive qu'excitait en son âme l'aspect de ces deux victimes qui périssaient pour sa cause. Il demanda où était l'assassin déjà saisi et qu'on lui indiqua. C'était de ce misérable que s'occupait alors le capitaine Koch; il s'efforçait de garantir Ryssakoff des fureurs de la foule, ou-

bliant en ce moment que son premier devoir était de sauvegarder la vie de son Souverain.

Au moment donc où l'Empereur s'avançait vers l'assassin, le cosaque assis sur le siége, descendit et le suivit de fort près, se rappelant alors les instructions données par la Princesse ; il prit la liberté de dire au Souverain : « *Sire, la foule se rassemble ; il serait prudent que Votre Majesté ne s'en approchât pas trop.* » A cela, l'Empereur répliqua : « *Ce n'est rien ; pourtant je veux m'en approcher un peu.* »

Le cosaque alarmé, remarquant que l'Empereur ne l'écoutait pas, s'approcha du colonel Dvorjitsky, son supérieur en grade, et lui dit ces mots : « *Monsieur le colonel, la foule est trop grande ; il faudrait qu'on l'écartât !* » Sans dire mot, le colonel fit de la main un geste, voulant faire comprendre au cosaque que celui-ci se mêlait d'une affaire qui n'était point de son ressort, et Dvorjitsky continua à précéder l'Empereur jusqu'à trois pas du criminel. Indiquant d'un coup-d'œil l'homme arrêté, Alexandre II demanda au capitaine Koch : « *C'est celui-ci ?* » Voici quelle fut la réponse de Koch : « *Il dit s'appeler Griaznoff et appartenir à la classe bourgeoise.* » Se tournant vers le meurtrier l'Empereur ajouta : « *C'est un joli monsieur.* »

Ensuite, il se tourna vers le colonel Dvorjitsky, pour lui demander où se trouvait le lieu de l'explosion qu'on lui indiqua près de la voiture et vers lequel il voulut se diriger.

Ici, il faut constater les négligences coupables de ceux qui accompagnaient le Souverain et dont le devoir sacré était de le sauvegarder. Le capitaine Koch était resté près de Ryssakoff, quand il devait confier ce meurtrier aux officiers et aux soldats qui étaient là en nombre plus que suffisant pour le garder ; ce même capitaine, chargé de placer les agents de la sûreté publique sur le passage de l'Empereur, n'en avait placé aucun en cet endroit ; troisième infraction à son devoir, Koch ne suivit pas son souverain ; s'il l'eût fait, il eût pu examiner les physionomies suspectes, devoir qui rentrait tout particulièrement dans son emploi, et qui lui était habituel ; il est certain que si ce devoir eût été accompli scrupuleusement, le second assassin n'eût pu échapper à l'œil observateur de Koch ; car infailliblement, celui-ci eût remarqué la contenance arrogante d'un individu, qui, le chapeau sur la tête, était adossé à la grille qui borde le canal, sur un trottoir de moins d'un mètre de largeur, trottoir où l'Empereur devait le frôler en passant. Chacun peut

comprendre que tout homme bien intentionné se fût éloigné pour livrer passage au Souverain ; en agissant autrement, cet homme manifestait une audace provocante, qu'on ne devait en aucune façon, interpréter comme signe de timidité ou de confusion. Cet homme avait les bras croisés sur sa poitrine et les mains dissimulées sous ses bras ; cette attitude devait éveiller le soupçon, la défiance, surtout dans l'esprit de Koch, qui était tout spécialement chargé de la recherche des gens suspects. En cette circonstance, nul reproche ne peut être adressé à la foule, qui ne songeait qu'à suivre l'Empereur du regard, sans nulle autre préoccupation.

Une nouvelle négligence doit être reprochée au colonel Dvorjitsky : au lieu de devancer l'Empereur pour remplir les fonctions de valet de pied, en soulevant le tablier du traîneau, action qui n'était point de son ressort, afin d'aider au Souverain à s'y placer pour rentrer au palais d'Hiver ; ne devait-il pas, selon ses fonctions officielles, suivre Sa Majesté, en faisant écarter la foule sur son passage, recommandation qui lui avait été faite maintes et maintes fois par le général Ryléieff ?

En quittant Ryssakoff pour se diriger vers le dit traîneau, l'Empereur était fort pâle ; son

regard dévoilait de graves préoccupations, et tout porte à croire qu'à la vue de ce nouvel attentat contre sa personne, sa pensée cherchait la solution d'un problème qui lui avait déjà coûté tant de soucis cuisants et tant de veilles pénibles. Il marchait à pas lents et, à peine eut-il fait deux ou trois pas, que l'homme dont la mine était si hardie et si audacieuse, leva ses mains en l'air et lança un objet blanc sous les pieds de Sa Majesté. C'était une seconde bombe fulminante ; alors un fracas plus épouvantable encore se fit entendre. On vit s'élever dans les airs une colonne de neige, de poussière et de débris ; l'Empereur tomba, ainsi qu'une vingtaine de personnes qui l'entouraient. Ce fut d'abord une stupéfaction générale, suivie bientôt par les gémissements plaintifs des blessés auxquels se mêlaient les cris : « *Au secours !... arrêtez-le !... dans le jardin...* »

Nulle plume ne peut décrire l'horrible spectacle qui s'offrit aux regards terrifiés, dès que la fumée se fut dissipée. Parmi les blessés qui gisaient sur le trottoir et dans la rue, il y en avait qui faisaient de vains efforts pour se relever ; d'autres laissaient échapper des plaintes lamentables ; quelques-uns cherchaient à se dégager de dessous d'autres corps blessés. Au

milieu d'un amas de neige maculée de sang, on distinguait des fragments de sabre, des lambeaux de vêtement et des débris de chair humaine!

La puissance infernale, source fatale de l'horrible catastrophe, n'avait pas épargné l'Empereur! Les deux jambes fracassées, il était assis à terre, la partie supérieure du corps rejetée en arrière; appuyé contre la grille du canal, il cherchait à se soutenir à terre avec ses mains. Sa casquette militaire avait été enlevée de sa tête et la visière en était arrachée; son manteau avait été emporté en partie, et tout autour, jusqu'à la ceinture, ce manteau était déchiré et déchiqueté; ses jambes fracassées étaient nues et le sang en coulait à flots; elles n'offraient plus à l'œil qu'un amas confus et horrible de chairs meurtries et d'os broyés. Les artères ayant été coupées et le sang coulant en abondance, la faiblesse de l'auguste victime augmenta de minute en minute, et ses forces s'éteignirent graduellement. Au nombre des blessés, gisait le colonel Dvorjitsky, qui eut la vie sauve, grâce au corps de son souverain, atteint par la force première de l'explosion.

Des témoins oculaires ont attesté que les lèvres du Souverain remuaient comme s'il eût parlé. Les personnes qui connaissent le carac-

tère de l'Empereur, ne peuvent expliquer ce mouvement des lèvres qu'en disant que, sans doute, il adressait une prière à Dieu, ou bien peut-être était-ce une aspiration vers la femme aimée qu'il voulait revoir, pour mourir auprès d'elle, femme chérie qu'une telle catastrophe allait frapper cruellement, et dont les conséquences terribles qu'il prévoyait l'épouvantaient en cet instant affreux.

Oh! quelles sont tristes les réflexions qu'il faut constater ici! En tombant victime sous les coups de ses assassins, l'Empereur Alexandre II, émancipateur de son peuple, devint le martyr de ce même peuple en perdant la vie par la main des hommes qu'il avait tirés de l'esclavage, puisque les infâmes régicides étaient tous fils d'anciens serfs. Devait-il donc, ce bon prince, attendre une telle récompense! Quelle ingratitude et quelle tache honteuse dans l'histoire des peuples!

Chacun sait combien furent grands les obstacles suscités par la noblesse russe, lors de l'émancipation des paysans, acte souverain qui amoindrissait notablement la fortune nobiliaire. A l'époque de cet affranchissement des serfs, le parti de l'opposition fut si hostile que par écrits anonymes l'Empereur reçut des menaces de

mort. Eh bien! cette noblesse, malgré les pertes sensibles qu'elle subit alors, se soumit à la volonté suprême du monarque, et ce fut un homme sorti de ce peuple, qui jouit depuis de tous les bienfaits émanant de cet acte humanitaire d'Alexandre, qui leva son bras impie et sacrilége contre son bienfaiteur et son père, le plus tendre et le plus dévoué. Ah! quelles durent être cruelles et douloureuses les pensées dernières de la noble victime, en songeant à cette lâche et révoltante ingratitude!

Quelques secondes après la catastrophe, le grand-duc Michel se fraya un passage au milieu de la foule, sans se douter que son frère venait d'être mortellement blessé. Arrivé près d'un groupe de cosaques, il reconnut l'Empereur, qui était dans un état pitoyable. S'étant élancé vers lui, il s'écria : « *Alexandre... m'entends-tu ?...* » Alors l'Empereur répondit d'une voix faible : « *J'entends !* »

Le grand-duc Michel était encore chez sa cousine, lorsque la première détonation avait retenti ; il sortit alors précipitamment du palais de la grande-duchesse Catherine ; puis il se plaça dans le premier traîneau qu'il trouva dans la rue.

A l'entrée du canal Catherine, la foule qui

obstruait la rue, l'empêchant d'avancer, il descendit de traîneau pour s'informer de la cause de la détonation ; il lui fut répondu alors qu'on venait d'attenter à la vie du Souverain, mais que celui-ci était sain et sauf.

Plusieurs voix sorties de la foule dirent: « *N'avancez pas ; car une seconde bombe va être lancée !* »

Chose bien triste à relater, c'est qu'en de si graves événements la foule inepte ou ahurie est privée de la moindre faculté de raisonner. Comment se peut-il que parmi cette foule rassemblée pas une personne n'ait deviné que les voix qui annonçaient une seconde explosion, n'avaient en cet instant qu'un but, celui d'empêcher que des secours intelligents ne pussent sauver infailliblement l'Empereur. N'y avait-il pas là dans la rue et tout près une force armée bien suffisante pour protéger sa vie menacée ? C'était d'abord un détachement du 8e équipage de la flotte ; puis une escouade de vingt-quatre porte-enseignes du corps militaire des cadets Paul ; en outre, il y avait encore plusieurs officiers et bon nombre de soldats qui, par hasard, se trouvaient en cet endroit. Certes, une telle force était plus que suffisante pour arrêter une poignée de malfaiteurs, si une pensée

intelligente se fût manifestée là pour diriger la répression.

Si, à cette heure, la femme d'Alexandre II eût accompagné son époux selon son habitude, nul doute que les inquiétudes d'un cœur alarmé n'eussent employé les moyens énergiques que réclamait la circonstance, moyens, qui pouvaient sauver la précieuse vie du Souverain. Cette horrible pensée, si navrante et si cruelle pour le cœur d'une femme, cette pensée que son époux fut livré à un abandon si complet, en cet instant si tragique, cette pensée est pour la malheureuse veuve un ver rongeur, qui l'obsède sans cesse, et le jour et la nuit.

Avant de mettre l'Empereur sur un traîneau, quelqu'un proposa de faire transporter Sa Majesté dans la maison la plus proche pour y procéder immédiatement à un premier pansement. En entendant cela, l'Empereur dit d'une voix à peine distincte : *« Plus vite... à la maison... portez-moi au Palais... là... mourir !...*

Au moment de la catastrophe qui mit fin à sa vie, l'Empereur conserva une fermeté d'âme vraiment héroïque ; nulle plainte ne s'échappa de ses lèvres. Cela n'étonnera personne quand on apprendra que le Souverain savait se dominer dans les circonstances les plus graves et

les plus pénibles. Ajoutons que, bien qu'il fût tombé sur la voie publique, sa personne a conservé jusqu'à sa dernière heure l'héroïsme de la souveraineté.

L'aide-de-camp général, comte E. Baranoff, fit une partie du chemin à pied, puis monta dans un traîneau qui lui fut proposé en route. Il avait hâte d'arriver au Palais d'Hiver pour que la domesticité préparât à la hâte le lit de l'Empereur dans le cabinet impérial.

Le traîneau où le Souverain blessé était placé, s'arrêta à la porte du Palais, d'où il fut transporté à bras par des cosaques à travers quelques salons particuliers. Hélas ! il y eut là encore quelques secondes d'arrêt ; un battant de porte offrant de la résistance, il fallut l'enfoncer. Depuis la porte d'entrée du palais jusqu'au lit du souverain, le sang de la victime laissa des traces nombreuses.

II.

Transportons-nous en idée à l'étage supérieur du Palais d'Hiver habité par la Princesse, femme du souverain, appartement qui communiquait au cabinet impérial au moyen d'un ascenseur.

La Princesse était tranquillement assise en manteau et en chapeau, attendant le retour de son époux, qui lui avait promis de revenir au Palais à deux heures et demie. Connaissant l'exactitude ponctuelle de l'empereur et l'heure fixée par lui étant écoulée, l'inquiétude la saisit d'abord, mais, après réflexion, elle se rassura en supposant qu'il était allé visiter le comte Adlerberg. En cet instant, elle entendit retentir des pas précipités, joints au bruit de portes ouvertes avec fracas. Tout à coup son valet de chambre pénétra chez elle, le visage effaré, et lui dit :

« *L'Empereur se trouve mal !* »

La Princesse se précipita immédiatement vers une armoire qui renfermait divers médicaments qu'elle avait toujours sous la main, et qu'elle administrait elle-même à son époux. Il s'y trouvait, entre autres objets, plusieurs coussins remplis d'oxigène, qu'elle lui faisait respirer quand l'Empereur souffrait de l'asthme. La Princesse dit à son valet de chambre d'emporter ces coussins d'oxigène et de la suivre; elle-même prit deux flacons en main et, sans se donner le temps d'ôter son chapeau, elle descendit rapidement dans le cabinet de l'Empereur. En y entrant elle le chercha, l'appela; point de réponse! En ce moment, les deux battants de la porte s'écartèrent et elle aperçut un groupe de cosaques portant je ne sais quoi; la triste vérité ne se fit jour dans l'esprit de l'infortunée Princesse qu'au moment où Sa Majesté fut déposée sur son lit qu'on avait roulé au milieu du cabinet; ce fut alors qu'elle reconnut le visage de son époux.

Une terreur stupéfiante envahit la pauvre femme qui se saisit machinalement la tête des deux mains, en se crispant les doigts, comme pour s'arracher les cheveux; puis, anéantie, elle devint insensible et indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle. Ce fut alors que

le comte E. Baranoff, remarquant l'état lamentable de la Princesse, lui toucha le bras en disant : « *Courage... courage, Princesse, il vit !* » Cette parole ranima ses sens bouleversés ; chose étrange, mais remarquée maintes fois, c'est que la femme la plus tendre, la plus délicate, la plus sensible et la plus impressionnable trouve au milieu des événements et des circonstances les plus dramatiques une force, une énergie, une fermeté d'âme vraiment héroïque, quand il s'agit d'aider, de commander, de diriger tous les moyens utiles qui peuvent soulager, secourir et rappeler à la vie.

Deux valets de chambre, celui de l'Empereur et celui de la Princesse, s'empressèrent de déshabiller le souverain ; mais comme il était très-difficile de déboutonner l'uniforme, on le coupa par derrière dans toute sa longueur ; on en fit autant pour les autres vêtements, qui furent enlevés ainsi.

Il faut ajouter encore que, selon les paroles du docteur Botkine, l'Empereur blessé fut transporté au Palais d'Hiver avec la plus grande négligence par suite de la terreur panique qui s'était emparée des pauvres cosaques de l'escorte, parmi lesquels il s'en trouvait de légèrement blessés. L'infortunée victime, malgré son

état lamentable, fut secouée et ballottée affreusement en franchissant chaque porte jusqu'à son cabinet. Jamais simple soldat, blessé au champ de bataille, ne fut autant que l'Empereur privé des premiers secours. Il n'y avait pas même un brancard pour le transporter, et, chose plus triste encore à dire, il ne se trouva là personne pour lui bander les jambes, ce qui eût sûrement arrêté l'hémorrhagie.

Le grand-duc Michel et la Princesse firent à l'instant appeler des médecins. Krouglevsky, chirurgien de l'Empereur, arriva immédiatement après les deux premiers. A la vue de l'état affreux de Sa Majesté, il ne put retenir une exclamation alarmante, en disant : « *La situation est épouvantable !* » Alors la Princesse lui dit : « *Faites tout votre possible pour le sauver !* »

Le chirurgien se mit à bander les jambes, pour arrêter l'hémorrhagie ; la Princesse se plaça à droite, tout près du lit de l'Empereur, afin de lui donner tous les soins nécessaires. Son regard, rivé sur le visage de son époux, cherchait à voir si elle n'apercevrait pas un léger signe, un faible mouvement qui pût lui révéler qu'il revenait à lui ; elle ne vit aucun de ceux qui, derrière elle, arrivaient les uns

après les autres ; seulement, elle entendit la voix du grand-duc Michel qui disait : « *J'étais là, je l'ai vu.* » Ces mots la firent se retourner et l'on entendit qu'elle adressait ce reproche immérité au grand-duc en disant : « *Comment ! n'avez-vous pas de conscience ? Comment avez-vous pu laisser commettre un pareil crime ?* » A ce reproche, dicté par le désespoir, le grand-duc répliqua, qu'étant arrivé trop tard au lieu de l'attentat, il n'avait pu rien empêcher.

L'Empereur était étendu privé de sentiment ; ses yeux étaient ouverts, mais ternes ; sa respiration devenait plus rare ; les battements de son pouls étaient pour ainsi dire insensibles, et le cœur avait presque cessé ses pulsations. Tous les moyens, usités en pareil cas, étaient employés pour rappeler l'Empereur à la vie : la Princesse lui aspergeait le visage d'eau froide, lui frictionnait les tempes avec de l'éther, lui faisait respirer de l'oxigène, tout en lui pressant la main déjà un peu froide, cherchant à deviner si, par cette pression, son époux bien-aimé était en état de lui répondre. Vain espoir ! soins superflus ! rien ne devait plus rendre son époux à la vie.

Quand le docteur Botkine pénétra dans le cabinet impérial, il comprit d'un coup-d'œil

que l'état déplorable de Sa Majesté était désespéré ; car l'hémorrhagie abondante avait épuisé les forces du blessé, dont le pouls était devenu insensible. Toutes les personnes qui virent le médecin Botkine à sa sortie du cabinet impérial, allant et venant, le front très-soucieux, comprirent avec effroi que l'Empereur était en danger de mort. Un moment Botkine voulut tenter la transfusion du sang, pour rendre au patient, ne fût-ce que pour quelques heures, une étincelle de vie ; dans ce but, il avait déjà trouvé deux cosaques disposés à se laisser saigner ; mais il reconnut avec douleur qu'un trop grand laps de temps s'écoulerait avant qu'on se fût pourvu de l'appareil nécessaire pour une telle opération.

Tous les témoins de cette scène émouvante ne peuvent oublier l'instant où la femme de l'Empereur, en s'efforçant de le rappeler à la vie, s'écriait à plusieurs reprises avec angoisse : « *C'est moi... c'est moi... mon ange... m'entends-tu ?...* » On eût dit qu'il avait ouï ces cris déchirants qui s'exhalaient de l'âme de sa femme bien-aimée ; car ce fut alors qu'il se redressa subitement, tourna la tête à gauche et à droite, comme s'il l'eût cherchée ; mais on put remarquer que ses yeux regardaient sans voir. Alors,

il laissa retomber sa tête sur sa poitrine, comme s'il lui eût dit adieu et un faible gémissement se fit entendre.

Le petit nombre des personnes qui entouraient le lit du Souverain à cette minute suprême, affirment que Sa Majesté reconnut alors sa femme.

Outre les membres de la famille impériale qui pénétrèrent dans le cabinet les uns après les autres, il faut citer, parmi les plus intimes, les comtes Loris Mélikoff, Adlerberg, Milioutine, le prince Souvoroff et le général Ryléieff.

Tous furent frappés d'horreur et de stupéfaction, en pénétrant dans le cabinet impérial, à la vue du souverain bien-aimé, dont les traits dépeignaient déjà les approches de la mort. La partie inférieure de son corps mutilé était à nu, exposée aux regards de tous ; ses jambes n'offraient plus qu'une masse informe de chair, de sang et d'os broyés. A la vue de ce spectacle épouvantable, nul, parmi l'assistance, ne put garder son sang-froid ; tous les visages effarés retracèrent les angoisses sans nom de la plus cruelle douleur.

A l'aspect du Souverain gisant inanimé sur sa couche mortelle, les regards se portèrent involontairement de l'Empereur mourant vers

la Princesse, sa femme. Tous comprenaient à cette heure suprême qui allait lui ravir un époux adoré, que c'était elle dont la douleur était la plus poignante, le malheur le plus inouï ; chacun pressentait que si Dieu accordait au souverain agonisant une faible étincelle de vie, un instant de lucidité avant d'exhaler son dernier soupir, ce dernier regard, cette dernière lueur de raison, ce dernier signe d'existence serait adressé par l'époux mourant à la femme aimée, joie de son cœur, âme de sa vie, étoile lumineuse de ses dernières années, dont la clarté resplendissante avait illuminé tout son être !

Ce morne désespoir de l'épouse infortunée fut compris de tous les membres de la famille impériale ; aussi la Princesse eut-elle la première place au chevet du mourant à cette heure néfaste, où la cruelle et impitoyable mort vint lui enlever son époux.

La place du palais d'Hiver fut bientôt envahie par une foule énorme ; sur tous les visages se dépeignaient les mêmes symptômes d'épouvante, tempérés seulement par l'ignorance où l'on était de la gravité des blessures reçues par le Souverain. Bien qu'elle fût anxieuse, la foule conservait encore, malgré le danger, une

lueur d'espérance que la vie pût être conservée au monarque bien-aimé.

Après les premiers soins donnés à l'Empereur, le chirurgien Krouglevsky demanda à la Princesse l'autorisation d'amputer les jambes du malade, dès que Sa Majesté aurait repris l'usage de ses sens. A cette demande on entendit la Princesse répondre : « *Certainement, faites-le, faites tout pour le sauver !* » Mais l'Empereur n'ayant pas recouvré connaissance, l'amputation fut déclarée impossible à exécuter. Ce fut alors que l'on recouvrit d'un drap les jambes de Sa Majesté.

Au chevet du mourant était debout, à droite, le grand-duc héritier du trône, dont les yeux gonflés par les larmes abondantes qu'il avait versées, le visage altéré sous le poids d'une émotion déchirante, exprimaient éloquemment le désespoir qu'il ressentait, en perdant un père si tendrement aimé, ainsi que l'indignation de se le voir enlever par une mort si inopinée et si tragique.

A gauche du lit était placé le second fils du mourant, le grand-duc Vladimir, dont toute l'attitude révélait le plus profond chagrin.

Le grand-duc Constantin, frère du Souverain, apparaissait de temps en temps près du lit

derrière la Princesse. Son agitation était si vive et sa douleur si poignante qu'il ne pouvait rester immobile ; il allait et venait dans le cabinet; son visage était bouleversé et d'une pâleur mortelle, tout, dans son extérieur, trahissait l'intensité de son désespoir.

Le grand-duc Michel, dernier frère d'Alexandre II, cœur bon et sensible, chérissait aussi avec tendresse ce frère qu'il allait bientôt perdre ; il ne pouvait dissimuler l'amertume de son affliction et de ses regrets ; aussi donnait-il un libre cours à sa douleur.

L'épouse du grand-duc héritier du trône, placée entre son mari et la Princesse, fondait en larmes à une faible distance de la couche douloureuse.

On entendit l'héritier du trône qui disait à la Princesse : « *Je crois qu'il faudrait envoyer chercher l'aumônier?* » A cette question, la Princesse, comme sortant d'un rêve, lui répondit : « *Pourquoi cela?* » Alors le grand-duc ajouta : « *Mais, c'est que je crois qu'il n'y a plus d'espoir!* » Chacun comprendra que cette demande « pourquoi », formulée par la Princesse, provenait de ce que la malheureuse femme ne pouvait encore se rendre à l'évidence que la vie de son époux était condamnée irrévocable-

ment, et que, dans peu d'heures, elle allait le perdre pour toujours.

L'archiprêtre Rojdetsvensky entra bientôt pour administrer les derniers sacrements à l'Empereur agonisant ; mais l'émotion du ministre de Dieu était si terrible que sa main tremblante ne pouvait tenir la cuillère d'or contenant les saintes espèces ; ce fut le médecin qui lui vint en aide en soulevant la tête du mourant, auquel il versa dans la bouche la sainte communion.

Quelques instants plus tard, le prêtre récita les prières des agonisants ; alors il n'y avait plus auprès du lit du moribond que quelques personnes appartenant à la famille impériale ; les personnes étrangères s'en étaient éloignées. Chacun s'agenouilla autour du lit, excepté la Princesse qui, continuant à prodiguer ses soins à son auguste époux, lui soufflait dans la bouche pour lui donner de l'air, les coussins d'oxigène étant épuisés, et la malheureuse épouse ayant toujours l'espoir de ranimer dans l'agonisant une lueur de vie. Hélas ! ô mon Dieu, c'était en vain ! il n'y avait plus l'ombre d'espoir.

A trois heures et demie, la main de l'épouse bien-aimée lui ferma les paupières pour toujours ; il était alors impossible d'apercevoir le

moindre souffle de respiration; et à trois heures trente-cinq minutes l'âme de l'Empereur Alexandre II avait pris son vol vers les demeures éternelles. A cette heure solennelle et douloureuse, le grand-duc héritier se précipita dans les bras de la veuve de son père, exemple qui fut suivi par tous les membres de l'auguste famille. Par cet acte spontané, tous exprimaient la sympathique et douloureuse émotion qu'ils ressentaient pour cette femme tant aimée de leur père auguste, épouse qu'il avait choisie, laquelle, en cet instant suprême, endurait les plus cruelles et les plus intimes souffrances.

La Princesse, toujours immobile, impassible et glacée auprès du lit de mort de son époux adoré, ne répondait que faiblement à ces vifs témoignages de sympathie, tant elle était écrasée sous le coup de cette catastrophe terrifiante, qui lui arrachait tous les éléments de son bonheur ici-bas.

Ayant échangé ces marques réciproques de douloureuse affliction, les grands-ducs emportèrent le lit où le défunt était étendu dans la bibliothèque contiguë au cabinet impérial, et dont on avait enlevé les tables, pour que l'espace restât libre à la circulation.

La Princesse suivit le lugubre cortége; elle

resta encore quelque temps auprès du lit ; mais ses forces physiques trahissant son courage héroïque, elle s'affaissa sur un siége qui lui fut avancé.

Un membre de la famille impériale s'approcha de la Princesse pour lui proposer d'aller entendre les détails de la catastrophe de la bouche même des cosaques de l'escorte, qu'on avait appelés dans le grand corridor du palais d'Hiver ; il est naturel qu'en cet instant si douloureux pour son âme elle n'en eût ni la force ni le courage.

Pour elle, son infortune était sans bornes, et rien en ce monde n'en pouvait adoucir les rigueurs. Elle resta plongée, une heure durant, dans cette torpeur de l'âme dont rien ne put l'arracher; et pendant ce temps-là tous les membres de la famille impériale se retirèrent pour rentrer dans leurs demeures. Seul, le grand-duc Constantin se rendit immédiatement à l'église de la forteresse, où sont inhumés les souverains russes ; là, il se précipita à genoux sur la tombe de son père, l'Empereur Nicolas. Les angoisses de son âme étaient si puissantes que son courage en fut brisé ; ses sanglots éclatèrent avec ses pleurs qui inondèrent son visage.

Transportons-nous un instant sur le lieu de la catastrophe, au canal Catherine. A peine l'Empereur blessé eut-il été emporté, la foule anxieuse, épouvantée, terrifiée accourut de toutes les directions à l'endroit de l'explosion, dont l'aspect offrait, comme nous l'avons dit, un amas confus de débris ensanglantés. Cette foule s'y précipita avec un pieux et saint enthousiasme pour recueillir précieusement et conserver comme reliques les parcelles de terre, les fragments de pierre que le sang du martyr impérial avait inondés.

Immédiatement, un cordon de troupes fut placé autour du théâtre de la catastrophe; des sentinelles furent postées des deux côtés du trottoir, pour empêcher les passants de fouler le sol sanctifié par le sang de l'oing du Seigneur.

Parmi ces troupes se trouvaient des soldats du régiment Paul, commandés par un officier qui s'empressa de fouiller la neige, afin d'y recueillir les restes précieux des vêtements de l'Empereur ou des objets lui ayant appartenu.

Parmi ces débris, il découvrit le petit doigt du pied droit d'Alexandre II, qui, de tous les blessés, était le seul qui eût eu les jambes fracassées. Cet officier conserva religieusement ce

petit doigt de l'Empereur dans un petit flacon d'esprit de vin ; de plus, comme cet officier devina que cette chère relique appartenait de droit à la veuve du martyr, dès le lendemain de la mort de la victime, il se rendit au palais d'Hiver, pour remettre ce triste et lugubre souvenir à la veuve infortunée d'Alexandre II.

Tant que la dépouille mortelle d'Alexandre II resta sur son lit de mort, des prières funèbres furent chantées à une heure de l'après-midi et à neuf heures du soir, chaque jour, jusqu'aux obsèques.

Les membres de la famille impériale et quelques intimes du défunt, assistèrent seuls à ces prières.

Pendant la nuit qui suivit la mort, l'autopsie du cadavre fut faite par les médecins de Sa Majesté. Ils constatèrent unanimement que l'Empereur, dont l'organisme interne était sain et dans un état normal, eût pu vivre encore une dizaine d'années.

Dans leur aveuglement fanatique, les misérables régicides qui attentèrent à la vie de ce grand prince, oublièrent dans leur rage forcenée que, si Alexandre II eût régné quelques années de plus, lui, dont les tendances libérales et l'ardeur pour tout ce qui se rattachait à la voie

des réformes entreprises, étaient manifestes pour chacun, lui, qui s'était entouré de nouveaux ministres dont il avait su apprécier les talents, et qu'il avait choisis afin de le seconder efficacement dans ses desseins, ministres, qui devaient avancer avec lui d'un pas ferme et inébranlable dans la voie du libéralisme; sans nul doute, la Russie, parvenu au point culminant des réformes administratives, n'eût plus eu rien à envier aux États les plus franchement constitutionnels; et cette transformation se fût opérée sans commotion violente, sans effusion de sang, mais tout pacifiquement, sans le moindre trouble, comme s'étaient accomplis le grand acte de l'émancipation des serfs et les autres événements importants du règne glorieux d'Alexandre II, bien que dans les autres pays de l'Europe cette réforme civilisatrice eût coûté des flots de sang versé.

Parvenu à l'âge où tout homme aspire au repos, désireux de jouir en paix des joies de la famille, l'Empereur eût transmis volontiers le sceptre souverain à son héritier; mais il comprenait que son œuvre du progrès civilisateur était inachevée, et il tenait à l'accomplir entièrement.

Alexandre II ne voulait se démettre du pou-

voir suprême en faveur de son fils qu'au jour où la Russie, parvenue à l'apogée de la civilisation et du progrès, le besoin de nouvelles créations réformatrices fût jugé et reconnu superflu. Il voulait que l'Empire russe florissant pût continuer pacifiquement sa marche régulière et progressive, au sein de l'ordre le plus parfait et de la prospérité générale de la nation.

La Princesse aspirait avec ardeur à l'instant où son époux abdiquerait ; sa constante préoccupation avait pour but le bonheur et la santé de celui qu'elle chérissait si tendrement. Le rêve qu'elle caressait dans sa pensée, c'était de le voir installé avec elle au Caire pour tout un hiver, sachant combien l'Empereur aimait les climats chauds ; mais ce beau rêve ne pouvait être réalisé que par suite de l'abdication du pouvoir suprême, et son époux reconnaissait qu'un tel acte eût été prématuré.

Tous ceux qui furent témoins de la profonde douleur de la Princesse ne l'entendirent-ils pas s'écrier avec désespoir : « *Ah ! si le bon Dieu* « *me l'avait conservé, même privé de ses jambes,* « *il aurait vécu... c'eût toujours été lui... En cet* « *état pitoyable, il m'eût appartenu davantage* « *encore ; car il eût été forcé d'abdiquer le pou-* « *voir impérial. Est-ce que je tenais à sa cou-*

« ronne souveraine, qui me pesait et troublait mon « bonheur ? Je l'aimais parce que c'était lui ; je « l'aimais personnellement ; je l'aimais depuis « quinze ans avec la même puissance de tendre « affection, et cela au premier comme au dernier « jour ! Maintenant qu'il n'est plus, mon amour « survivra à sa perte ; je le chérirai jusqu'au « tombeau, où Dieu, par pitié pour mon malheur, « et dans sa miséricorde, m'appellera bientôt, « selon mon vœu le plus ardent et le plus cher ! »

III.

Reprenons le récit des évènements: A peine fut-il mort, l'Empereur resta exposé sur son lit dans la bibliothèque attenante à son cabinet. C'était dans ce même appartement qu'Alexandre II avait la coutume de rassembler un conseil extraordinaire, présidé par lui et où étaient discutées les questions capitales du gouvernement. La grande table, recouverte du tapis vert officiel, en avait été enlevée, pour faire place au lit funèbre, que l'on mit au milieu de cette salle. Sur la dite table on voyait une sonnette en bronze foncé, représentant la cloche d'une église gothique. Cet objet avait été offert en présent au Souverain par la princesse Lovitz, femme morganatique de son oncle, le grand-duc Constantin. C'était un souvenir de son séjour à Varsovie, cité qui lui avait plu beaucoup,

grâce à la princesse Lovitz et à son époux, lesquels s'étaient efforcés d'amuser le jeune grand-duc, devenu plus tard l'empereur Alexandre II. Celui-ci avait grand soin de ce présent dont il citait, avec plaisir, l'origine aux personnes qui venaient chez lui pour la première fois. Voilà un nouveau trait caractéristique qui donne une preuve du culte de vénération qu'Alexandre II vouait aux morts.

Un service d'honneur fut organisé auprès du corps du défunt, service composé uniquement des aides-de-camp généraux et autres aides-de-camp de la suite impériale. Les membres du clergé se succédèrent sans interruption pour réciter les saints Evangiles auprès de la dépouille mortelle du monarque.

Bien que le général Ryléieff ne fît point partie du service d'honneur, néanmoins pendant les nuits qui suivirent la mort d'Alexandre II, il veilla auprès du défunt; là, il donna un libre cours à sa douleur. Ce général avait pour l'Empereur une affection sans bornes; pour lui cette mort le plongeait dans un désespoir auquel il succombait sans contrainte; il pleurait à chaudes larmes comme un enfant; il laissait échapper des gémissements, sans songer aux personnes qui le regardaient; il exhalait même des blas-

phèmes, niait l'existence de Dieu et ne faisait plus ni prières ni signe de croix.

Il est bien certain que la catastrophe, qui mit au tombeau Alexandre II, excita le trouble dans la foi de bien des âmes; on osait juger les décrets de la Providence; on se demandait, en frémissant, comment, si Dieu existait, il avait pu permettre qu'un tel forfait fût accompli; chacun tremblait en songeant aux suites redoutables qui devaient résulter de cette fin si tragique. Ce triomphe des puissances infernales sur la manifestation la plus idéale de la bonté, triomphe du mal sur le bien, faisait dévier l'intelligence humaine de la voie de la résignation aux décrets impénétrables de Dieu; le doute glaçait les âmes; on se perdait dans un labyrinthe de conjectures alarmantes sur l'avenir réservé à la patrie. On se demandait avec effroi quelles seraient les conséquences de ce meurtre du meilleur des souverains pour toute la Russie, dont les bases fondamentales semblaient ébranlées. Partout, les suites néfastes qui pouvaient résulter d'une telle calamité, dominaient les esprits, ébranlaient les convictions, terrifiaient les courages! La patrie, outragée et mutilée dans son souverain, n'entrait-elle pas dans une ère de malheurs successifs, qui allaient fondre

sur elle pour la terrasser et la briser? O douleur sans nom! problème insoluble et épouvantable, qui assombrissait tous les esprits, en excitant dans les âmes ce doute de l'existence d'un Dieu juste et bon, ayant permis une telle abomination sur la terre.

Mais, faisons trève à nos regrets et retournons auprès du lit funèbre.

L'accès de cette chambre de la mort n'avait été accordé qu'aux personnes de l'aristocratie, qui avaient connu plus particulièrement Alexandre II: en outre, parmi elles se trouvaient aussi quelques officiers de la garde. Malgré cette difficulté d'admission auprès du défunt, la chambre fut toujours remplie tant que le souverain y fut exposé.

Quand la Princesse, veuve d'Alexandre II, y descendait, les portes en étaient closes pour tout le monde. Ces visites douloureuses avaient lieu aux heures où la malheureuse femme avait coutume de voir son époux, et ces visites avaient la même durée. Le soir, bien tard, avant de se livrer au repos, elle allait encore auprès de la couche funèbre, comme pour lui dire bonsoir, de même qu'elle le faisait de son vivant.

La première journée, durant les longues heures qu'elle passa auprès du défunt, elle ne fit au-

cune attention au service d'honneur présent, qui s'écartait de quelques pas à son approche ; mais, plus tard, elle désira en éviter la présence, et pria les personnes qui en faisaient partie de s'éloigner dans la chambre voisine, faveur qui fut accordée exceptionnellement à la Princesse, bien que, d'après le cérémonial officiel, la dépouille mortelle d'un souverain doive toujours être entourée d'une garde d'honneur.

Cependant, il arriva plusieurs fois qu'aux heures où la Princesse était auprès du corps de son époux, on lui annonça l'arrivée de personnes connues qui sollicitaient à la porte l'honneur de faire leurs génuflexions aux pieds du défunt, pour lui adresser leurs adieux et élever vers le ciel leurs prières pour le repos de son âme. Alors chacun pouvait constater que tous les yeux étaient baignés de larmes sincères. En ces circonstances, la Princesse s'éloignait dans le cabinet de l'Empereur. Parmi les personnes admises à honorer la dépouille mortelle du Souverain, il faut citer le comte Milioutine qui, en entrant, paraissait fort calme ; on lisait sur ses traits qu'il s'était armé d'un courage stoïque pour dissimuler son émotion ; néanmoins, quand il se fut approché du lit pour déposer un bai-

ser respectueux sur la main du défunt, son courage faillit et il s'éloigna vers la fenêtre où il donna un libre cours à ses larmes et à ses sanglots. Il était sans force pour cacher sa douleur aux témoins de cette scène.

Le comte Milioutine était du petit nombre des hommes remarquables qui, sous l'initiative souveraine d'Alexandre II, coopérèrent à tous les grands actes administratifs des vingt dernières années de ce règne glorieux. Le comte aimait sincèrement son souverain, qu'il servit avec dévouement; de telle sorte que l'on peut dire que son nom est étroitement lié au règne d'Alexandre II, dans l'histoire duquel il occupera, sans nul doute, une place brillante parmi les hommes d'État de la Russie.

L'Empereur défunt resta sur son lit de mort et dans cette chambre depuis le dimanche jusqu'au mercredi soir; après quoi eut lieu la translation de la dépouille mortelle dans la grande église du palais d'Hiver.

Mercredi, à neuf heures du soir, toutes les salles de ce palais furent envahies par toutes les personnes qui avaient le privilége ou le droit d'assister à cette lugubre cérémonie. On peut dire que littéralement les salles étaient si remplies qu'une épingle n'y serait pas tombée

à terre. L'heure était venue où le corps de Sa Majesté l'Empereur Alexandre II allait être transporté dans la grande église du palais d'Hiver. Dans la bibliothèque se réunirent tous les augustes membres de la famille impériale, ainsi que la princesse-veuve et deux de ses enfants. Quelques prières funèbres furent récitées; ensuite on enleva du lit de mort où le Souverain avait été étendu quatre jours, le corps de Sa Majesté que l'on déposa dans le cercueil placé dans la même pièce.

En cet instant terrible et solennel, où la dépouille mortelle d'Alexandre II était étendue sur sa couche dernière, sa veuve, debout tout près de ces restes adorés, fut impuissante à contenir la poignante émotion qu'elle ressentait à la vue de cet époux bien-aimé, couché dans son cercueil, et qui allait être emporté pour toujours loin de cet appartement si rempli de lui-même. Soudain retentit la chute d'un corps accompagnée d'un cri déchirant, qui fit tressaillir tous les cœurs; l'infortunée Princesse venait de s'évanouir et d'être assaillie par une violente crise nerveuse.

Les grands-ducs relevèrent la malheureuse veuve, pour l'emporter dans l'appartement contigu au cabinet du défunt, où elle fut déposée

par eux sur un canapé ; après quoi, leurs Altesses impériales retournèrent près du cercueil afin de prendre rang dans la marche du cortége, qui devait s'avancer immédiatement.

Livrée aux soins empressés des médecins, la Princesse sembla lutter pour se raidir contre sa faiblesse et chasser le sombre nuage qui obscurcissait sa vue ; elle s'efforça de dominer et de vaincre son accablement, ce à quoi elle parvint à force de courage et de résolution ; et, soutenue par deux médecins, dont l'un était Krouglevsky, elle voulut rejoindre le cortége à l'instant même. Malgré les objections des médecins qui lui assuraient qu'elle serait incapable de faire un si long trajet dans l'état débile où elle se trouvait, la vaillante femme, frémissante, chancelante et se soutenant à peine, se traîna jusqu'à la bibliothèque, où le cortége venait de se mettre en marche. Elle s'y plaça tout près du mort, à la tête du cercueil, entre Monseigneur le grand-duc héritier du trône et son frère le grand-duc Vladimir Manquant de force pour marcher, elle fut soutenue par deux médecins, et de cette manière la triste veuve d'Alexandre II rendit ce jour-là les derniers devoirs à son auguste époux.

Le cercueil impérial fut porté à travers les

salles du palais par les membres de la famille impériale ; les fils aînés marchaient à la tête et les plus jeunes étaient au pied du cercueil, selon les prérogatives de l'ancienneté et du rang.

Dès qu'on eut franchi le seuil de la bibliothèque, l'assistance nombreuse, rangée des deux côtés, offrit l'aspect le plus lugubre et le plus navrant. La vue de ces vêtements de deuil, de ces longs voiles de crêpe, de ces visages altérés par une terrible émotion, de ces yeux gonflés par tant de larmes versées durant ces quatre jours de désespoir, toute cette désolation générale glaçait et oppressait tous les cœurs en faisant tressaillir douloureusement les plus braves. Qui décrira fidèlement ce deuil général ! Que de soupirs déchirants et d'une lugubre éloquence ! Que de sanglots étouffés, comprimés et brisant les cœurs ! Que de ruisseaux de larmes inondant tous ces visages consternés ! Ah ! certes, jamais, non, jamais, un souverain n'a été l'objet de regrets si unanimes de la part de son peuple. Et jamais un souverain n'a mérité, à si juste titre, d'être tant pleuré.

A peine cette foule éplorée eut-elle aperçu le cercueil renfermant l'Empereur bien-aimé, qu'instinctivement et d'un élan spontané elle

se précipita à genoux. On entendit quelques gémissements douloureux; il y eut des personnes qui faillirent se trouver mal, tant était forte l'émotion ressentie par toute l'assistance.

A la vue de la malheureuse veuve du souverain, se traînant en chancelant derrière le cercueil, ayant le regard d'une fixité effrayante, dirigé sur la tête de son époux défunt, le désespoir le plus intense et le plus terrible se révélant dans toute l'attitude de l'infortunée princesse, plusieurs des assistants s'écrièrent: « *Pauvre femme !... c'est horrible !... Mon Dieu !* » D'autres voix disaient: « *Que va devenir la Russie ?* »

En cet instant, toute étiquette et toute contrainte disparurent pour faire place aux épanchements de l'affliction la plus vraie, la plus sincère et la plus profonde. L'oreille ne percevait que cris étouffés, déchirants, partis de toutes les poitrines oppressées; chacun parmi cette foule ressentait dans son âme le contrecoup du malheur épouvantable et sans nom qui venait de fondre sur le pays consterné. Seule, une grande foi chrétienne pouvait dicter la résignation aux volontés suprêmes de l'Éternel; mais il eût fallu que cette foi fût inébranlable comme le roc, pour qu'en un cataclysme si

affreux les principes enseignés par la religion ne fussent pas altérés par le doute.

Entrés dans l'église, les membres de la famille impériale placèrent le cercueil sur le catafalque; ensuite, ils s'en approchèrent pour baiser la main et le front du défunt. La princesse-veuve en fit autant après les grandes-duchesses; mais, en montant et en descendant les degrés du catafalque, elle fut soutenue par un des grands-ducs.

Une fois cette pénible cérémonie achevée, leurs Altesses impériales se rapprochèrent encore; des chants funèbres retentirent dans l'enceinte sacrée; après quoi le cortége impérial quitta l'église dans le même ordre qu'à son arrivée; mais la veuve du souverain voulant échapper aux regards de l'assistance rentra dans ses appartements en suivant les corridors.

Quand la dépouille mortelle de l'Empereur eut été transportée dans la grande église du palais d'Hiver, le service d'honneur auprès du cercueil devint officiel, et dès lors toutes les grandes et les petites charges de la cour furent admises aux offices funèbres du matin et du soir.

Au centre de l'édifice sacré était élevé un riche et somptueux catafalque, au-dessus de plusieurs degrés.

Le cercueil, déposé sur une estrade dressée au milieu, était entièrement recouvert de couronnes de fleurs naturelles envoyées à Saint-Pétersbourg de tous les points de l'empire. Parmi ces couronnes, il y en avait qui portaient des inscriptions tracées avec des fleurs; elles étaient les interprètes de l'immense désolation qui régnait dans toutes les provinces à la suite de la perte irréparable dont tous les Russes étaient en deuil. Voici quelques-unes de ces inscriptions: *Au Tsar libérateur !... Tu es immortel dans nos cœurs !...* et bien d'autres, toutes inspirées par les mêmes regrets.

Ces premières couronnes furent bientôt remplacées par de nouvelles, retraçant l'expression de la consternation publique.

Pendant la célébration des cérémonies religieuses funèbres, l'assistance ne vit point la princesse-veuve qui, ne voulant pas exposer sa douleur en public et craignant d'être trahie par son courage, assista aux offices sacrés, dérobée aux regards de toute l'assemblée, dans une chambre contiguë à l'autel.

Chaque fois que les membres de l'auguste famille impériale avaient rendu honneur au défunt, en lui baisant la main, la Princesse avec ses enfants s'approchait du cercueil; ce

n'était qu'en cet instant qu'on pouvait l'apercevoir.

Bien que toutes les conditions sociales ne fussent pas autorisées à pénétrer dans l'église pour rendre au monarque défunt les derniers honneurs, néanmoins il y eut bien des personnes de tenue convenable, appartenant même aux classes inférieures, qui y furent admises et qui s'y succédèrent à l'envi.

Dans son cercueil l'Empereur portait l'uniforme du 1er régiment de la garde Préobrajensky, corps d'armée pour lequel Alexandre II avait une certaine prédilection.

Peu de temps avant sa mort, il avait offert en cadeau à son plus jeune fils, le prince Georges, l'uniforme de sous-officier du dit régiment, et le Souverain éprouvait un véritable plaisir à l'en voir revêtu. On raconte même que Sa Majesté avait l'intention d'élever ce fils au grade d'officier de ce régiment, désir que l'impitoyable mort ne lui permit point de mettre à exécution. Si un jour, dans l'avenir, on voit le jeune fils d'Alexandre II, parvenu à l'âge d'homme, apparaître dans les rangs de ce régiment Préobrajensky, où il débutera dans la carrière militaire comme simple soldat, nul doute que ses compagnons d'armes n'éprouvent

une grande satisfaction à la vue du prince Georges qui, physiquement est le vivant portrait du souverain-martyr. Ce prince se confondra dans leurs rangs comme leur égal, tout en restant le fils du plus grand souverain de leur pays.

La veille de la translation du corps à la cathédrale, on sut que la Princesse avait de ses propres mains roulé autour d'une chaîne que Sa Majesté portait sur la poitrine, chaîne d'or, cadeau de la Princesse, à laquelle étaient suspendus plusieurs images saintes et des médaillons renfermant des portraits miniatures des êtres qui lui étaient le plus chers, ses longs et magnifiques cheveux châtains, tant admirés de son mari et qu'elle avait coupés le matin de ce même jour. C'est ainsi que l'Empereur emporte sur son cœur, dans la tombe, la chevelure de sa femme chérie. « *Je veux*, dit la pauvre veuve, *que mon époux ait dans son tombeau cette chevelure qu'il aimait et qui, désormais, m'est devenue inutile.* »

Le général Ryléieff, malgré son désespoir, n'oublia pas de rendre à la veuve de son Souverain tous les services d'un ami véritable.

Alexandre II ne portait alors ni décorations ni couronne; seul, le manteau impérial en-

tr'ouvert révélait la haute dignité du défunt ; manteau, sans lequel il eût pu être comparé à un simple général de son armée.

On savait que l'intime désir du Souverain était de reposer dans son tombeau sans les appareils de la souveraineté impériale, désir qu'il avait manifesté de son vivant à plusieurs personnes.

Ennemi, par nature, de tout ce qui était luxe, pompe et splendeur, il se l'imposait en souverain comme un devoir ; mais il y échappait toujours avec plaisir et s'en affranchissait entièrement dans son intimité. Voilà pourquoi cette simplicité le suivit même au tombeau. Ainsi, le lieu choisi par lui pour sa sépulture dans la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, où reposent en Dieu les souverains russes, n'est pas celui des têtes couronnées, dont les dépouilles gisent au pied des saints autels. Alexandre II voulut être inhumé auprès de sa fille aînée morte à l'âge de sept ans. Il avait conservé de cette enfant un souvenir tout particulièrement affectueux, c'est ce qui explique pourquoi la tombe de Sa Majesté Alexandre II est située à l'extrémité gauche de l'église. Cet endroit est réservé ordinairement à la sépulture des branches cadettes souveraines.

Étendu dans son cercueil, les traits du défunt ne portaient nulle trace de souffrance ni de décomposition : son visage était calme et semblait endormi ; ses yeux étaient fermés et sa bouche entr'ouverte. Son visage ne portait d'autre trace de l'explosion que de petites taches bleues et rougeâtres, qu'on n'aperçut qu'après sa mort, suites de légères contusions reçues au visage.

Tant que la dépouille mortelle du Souverain resta au palais d'Hiver, sa veuve vint la visiter chaque jour depuis quatre heures jusqu'à cinq heures. Alors, d'après un ordre suprême, à cette heure-là on faisait évacuer l'église sans aucune exception, et les portes en étaient closes.

IV.

Le samedi, 14 mars, fut le jour fixé pour la translation de l'Empereur défunt au lieu de sa sépulture, dans la cathédrale des saints apôtres Pierre et Paul, située dans la forteresse de Saint-Pétersbourg. Les rues, où devait passer le cortége, étaient toutes pavoisées de drapeaux de deuil, et les balcons des maisons étaient ornés de draperies noires et blanches.

Des deux côtés de ces rues étaient rangées, en grand uniforme, les troupes de la garde impériale qui faisaient la haie sur le parcours du cortége, depuis le palais d'Hiver jusqu'à l'entrée de la forteresse. Une morne consternation planait dans la ville, tous les visages exprimaient la plus profonde douleur; elle se lisait dans les yeux rougis et gonflés par les larmes.

A onze heures et demie, une salve de trois coups de canon tirés de la forteresse, annonça

à la capitale en deuil que la lugubre cérémonie de la translation allait commencer.

Dans l'église du palais d'Hiver s'étaient rassemblés tous les membres de la famille impériale, où quelques particuliers seulement se trouvèrent pour devoir de service.

Des chants funèbres retentirent sous la voûte sacrée, après lesquels l'auguste famille impériale, ainsi que la veuve accompagnée de ses enfants, s'approcha du cercueil pour faire ses adieux au Souverain, qui allait pour toujours quitter cette demeure impériale, où tant d'évènements de ce règne glorieux avaient pris naissance.

Cette triste cérémonie achevée, tous les princes de la famille impériale portèrent le couvercle du cercueil qu'ils fermèrent eux-mêmes. Ensuite, tous soulevèrent le cercueil qui contenait la dépouille mortelle d'Alexandre II, et après avoir traversé les salles du palais, ils le déposèrent sur le char funèbre qui était surmonté de la couronne impériale, char richement drapé de brocart d'or et conduit par huit chevaux splendidement caparaçonnés.

La Princesse, ne faisant point partie du cortége pour éviter toute occasion de se mettre en évidence, rentra dans ses appartements.

L'impératrice et les grandes-duchesses prirent place dans des voitures de deuil, ainsi que les demoiselles d'honneur de service

Derrière le char funèbre marchait le premier l'Empereur Alexandre III, suivi à quelques pas des autres membres de la famille impériale et des personnages de la suite des princes.

La température était rigoureuse ce jour-là ; le vent soufflait avec violence ; une masse de neige à demi-fondue formait des mares d'eau glacée où les pieds étaient transis. Malgré ces intempéries, le défilé nombreux était composé de vieillards avancés en âge, d'anciens soldats blessés au champ d'honneur ou affaiblis par la maladie. Tous ceux qui en faisaient partie voulurent rendre jusqu'à la fin les derniers honneurs dus à un prince adoré de son peuple, vénéré au suprême degré et si universellement regretté. Mais il arriva que le courage fut trahi par la fatigue et que plusieurs se virent obligés de réclamer un bras ami comme soutien et appui. Parmi ceux-ci on remarqua le ministre de la cour, comte Adlerberg, auquel le grand-duc Michel offrit son bras.

Durant le défilé du cortége, s'avancèrent des députations de tous les grands corps de l'État ; en outre il y en eut de la noblesse, de la finance,

de la bourgeoisie et de la classe ouvrière. On reconnaissait la députation des artisans aux drapeaux qu'ils portaient, et où se trouvaient, peints et dorés, les insignes de leurs divers métiers.

Rien ne peut exprimer la majesté imposante et grandiose du spectacle offert par un peuple abîmé dans sa douleur, terrifié par cette épouvantable catastrophe, cherchant d'un regard anxieux à apercevoir, une fois encore, la dépouille mortelle du Souverain, qui avait tant prouvé son amour à ce peuple et à la perte duquel il ne pouvait croire encore, malgré l'évidence de cette pompe funèbre se déroulant à ses regards.

Le grondement du canon retentissait de minute en minute, mêlé aux sons plaintifs et lugubres de toutes les cloches de la capitale; tout cet appareil de ce jour néfaste excitait dans les âmes des spectateurs un frémissement, un trouble, une angoisse et un désespoir indescriptibles.

Comment n'eût-on pas été vivement touché à la vue de ce peuple en larmes, se précipitant derrière le cortége pour ramasser avec piété et respect les minces rameaux de sapin qui jonchaient toutes les rues où le cercueil impérial

devait passer. Ces verts rameaux étaient pour le peuple de sacrées reliques, derniers souvenirs du passage de l'Empereur bien-aimé dans la capitale de son empire.

Comment oublier ce jour à jamais tristement mémorable! Il restera gravé éternellement dans le souvenir de ceux qui en ont été les témoins.

Ce fut à deux heures et dix minutes que le char funèbre arriva à la porte de la forteresse. Le cercueil en fut descendu par tous les princes de la famille impériale et il fut porté à bras jusqu'au catafalque qu'on avait élevé au centre de la cathédrale, et où l'on parvenait au moyen de gradins recouverts d'un tapis écarlate. Le catafalque était surmonté d'un immense baldaquin, ayant la forme d'une couronne d'or. Alentour étaient déposées, sur des coussins de drap d'or, les couronnes souveraines et toutes les décorations du défunt Empereur.

Les chants funèbres du rite orthodoxe retentirent de nouveau dans l'enceinte sacrée; ensuite, les membres de la famille impériale s'agenouillèrent au pied du cercueil; puis ils honorèrent l'auguste défunt en lui baisant la main; après quoi, tous quittèrent la cathédrale.

Le même cérémonial fut observé chaque matin et chaque soir à la fin du service fu-

nèbre. Après les membres de la famille impériale, ordinairement le général Ryléieff faisait approcher les deux jeunes enfants de l'Empereur défunt, afin que ceux-ci remplissent le même pieux devoir.

Un jour que le prince Georges venait de s'approcher du cercueil de son auguste père, on vit le noble prince Souvaroff, vieillard vénérable qui fut constamment honoré par l'intimité des deux derniers monarques, sortir du groupe des assistants pour gravir les degrés du catafalque. Il s'approcha du jeune prince qu'il embrassa devant le cercueil de son père, comme il l'avait fait tant de fois en sa présence et de son vivant. Tous ceux qui furent témoins de cette scène comprirent la noblesse du sentiment qui animait le prince Souvaroff en le faisant agir ainsi en cet instant solennel.

A dater de ce jour, d'après un ordre de la police municipale, le public fut admis nuit et jour dans l'intérieur de l'église, afin que chacun pût venir rendre un dernier hommage aux restes mortels du Souverain. Tant que l'Empereur défunt fut exposé dans la cathédrale, il y eut constamment une foule innombrable qui s'y succéda. On fut même obligé de remettre le jour des funérailles, afin de permettre aux

députations provinciales de tous les points de l'empire russe d'arriver dans la capitale pour assister aux obsèques du Souverain défunt. C'est ce qui explique pourquci étant mort le 13 mars, Alexandre II ne fut inhumé que le 28 du même mois.

Tant que l'Empereur resta exposé dans l'église, il y eut office funèbre deux fois par jour : le premier, à midi, seulement en présence de la famille impériale ; le second, à huit heures du soir, devant l'auguste famille et les personnages ayant quelque charge à la cour.

La Princesse était désireuse de s'isoler dans sa douleur autant que possible ; on lui avait dressé un pavillon à droite de l'église, et ce fut de là qu'elle assista à toutes les prières mortuaires avec deux de ses enfants.

Une heure avant le moment où l'office devait être célébré, elle arrivait à la cathédrale pour s'approcher du cercueil. On comprenait que c'était pour chacun un devoir sacré de témoigner à la veuve du défunt les plus grands égards, et d'adoucir, bien que faiblement, l'amertume des regrets de la veuve inconsolable. Aussi, avant que la Princesse s'approchât, toutes les personnes qui remplissaient l'église, ainsi que la garde d'honneur qui faisait le service autour

du catafalque, étaient priées de s'éloigner au bas du temple. Alors, selon le désir de la Princesse, on plaçait un grand paravent sur les gradins, pour cacher le cercueil aux regards du public, et là, la pauvre femme restait une demi-heure à prier, à renouveler les fleurs des guirlandes qui ornaient le cercueil, et à faire distribuer aux assistants celles qui étaient flétries et que chacun emportait pieusement comme une sainte relique que l'on plaçait sur son cœur.

Ces marques de déférence témoignées à la veuve d'Alexandre II, n'étant pas conformes aux lois civiles et religieuses qui doivent prescrire le cérémonial des obsèques d'un empereur de Russie, il fallait, pour qu'elles fussent accordées à la Princesse, obtenir l'autorisation suprême de l'Empereur Alexandre III qui, nous devons le dire à sa louange, comprit le sentiment délicat exceptionnel, réclamé par la triste circonstance.

Il ne faut pas omettre de rendre justice à l'aristocratie russe qui, en ce malheur général pour toute la nation, se montra remplie d'égards et d'attentions respectueuses envers la princesse-veuve, en venant offrir à celle-ci des marques de sympathique condoléance au milieu de sa grande infortune.

Cette aristocratie comprit que la Princesse, étant un membre issu de son sein, en témoignant de la déférence à la veuve d'Alexandre II c'était à la classe aristocratique tout entière qu'elle rendait hommage. Aussi ces attentions délicates furent-elles unanimes ; tous les âges y prirent part et y furent représentés ; les dames les plus éminentes et les plus respectées mirent un véritable empressement à s'inscrire à la porte de la veuve ou à y déposer leurs cartes.

V.

Par son mariage morganatique, l'Empereur donna à l'aristocratie russe une nouvelle preuve des égards qui lui étaient dus et qu'il se plaisait à reconnaître lui-même. Ce mariage tardif fut non-seulement une réparation personnelle, mais encore une satisfaction donnée à l'honneur de la caste aristocratique tout entière.

En se mariant avec la Princesse, l'Empereur accomplit un acte contraire aux lois gouvernementales qui régissent la Russie ; mais cette union ne fut point une mésalliance, puisque par son origine la princesse-veuve remonte à St-Vladimir et à Rurik, fondateur de l'empire russe et tige des grands-ducs de Russie. En voici la preuve : le premier prince Jouri Dolgorouky était le huitième fils de Vladimir Monomaque, qui vécut au douzième siècle. Ce fut ce même prince Jouri qui fonda la ville de

Moscou et devint le premier grand-duc de Moscou, principauté la plus importante et la plus étendue à cette époque.

Alexandre II faisait grand cas de l'illustre et ancienne origine de sa femme : c'est pour ce motif qu'il voulait qu'elle fût traitée, non en souveraine, mais comme sa femme et son égale, digne de ce rang par sa haute naissance. Il tenait à ce que le public vît qu'il la considérait ainsi ; c'est pourquoi il voulut, de prime-abord, qu'elle figurât dans toutes les petites réceptions intimes. La Princesse assistait aussi à toutes les réunions de famille, dont ne faisaient partie exclusivement que les membres de la famille impériale, réunions telles que les dîners du dimanche, auxquelles les personnes mariées morganatiquement ne paraissaient point.

Ainsi le nom de Jourievsky que portera le prince Georges sera illustre par son origine maternelle, remontant au fondateur de la Russie, aussi bien que par son origine paternelle, comme descendant du plus grand souverain que la Russie ait eu jusqu'à nos jours.

Voilà pourquoi l'Empereur dit un jour à sa femme : « *Je me sens fier d'avoir épousé une princesse Dolgorouky.* » Ces paroles, sorties de la bouche d'Alexandre II, s'expliquent en ce

que, par l'ascendance masculine, la famille des princes Dolgorouky était issue directement de Rurik, fondateur de l'empire russe. Elle était unie aux boyards Romanoff par plusieurs alliances de femme. Ce n'est même que par des alliances du même genre que les Romanoffs descendent de Rurik.

Le premier souverain de la dynastie des Romanoffs qui monta sur le trône de Russie, ce fut le tsar Michaël Féodorovitch, marié en premières noces, le 18 septembre 1624, à la princesse Marie Wladimirowna Dolgorouky, fille du prince Wladimir Timoféewitche Dolgorouky. Cette princesse étant morte sans enfant le 7 janvier 1625, ce fut de son second mariage avec Eudoxie Strechneff que le tsar eut trois fils qui furent descendants de la maison souveraine des Romanoffs.

A une autre époque, pour la seconde fois, le nom de Dolgorouky fut sur le point de porter la couronne des tsars de Russie; ce fut en l'année 1729, quand l'empereur Pierre II fut fiancé à la princesse Catherine Dolgorouky, fille du prince Alexis Grigoriéwitch Dolgorouky. Déjà le jour du mariage avait été fixé, lorsque Pierre II succomba à la petite vérole le 18 janvier 1730.

Enfin, pour la troisième fois, cent cinquante ans après Pierre II, l'Empereur Alexandre II épousa la princesse Catherine Dolgorouky, fille du prince Michel Dolgorouky. C'est cette Princesse qui est la veuve infortunée dont nous avons retracé le portrait dans cet ouvrage, laquelle, par son mariage, illustrera à jamais le nom des princes Dolgorouky.

Le nom de Jourievsky qui fut donné par Alexandre II à sa seconde femme était basé sur un motif sérieux et légal : ce nom était celui du métropolitain Philarète, qui s'appelait Féodor Nikititer Jouriew. Celui-ci était boyard à la cour du tsar Féodor Joanowitch, vers la fin du XVIe siècle.

Le choix de ce nom pour désigner la femme d'Alexandre II était justifié pour deux causes : la descendance de l'époux remontant au XVIe siècle, et l'origine de l'épouse, dont la racine remonte au XIIe siècle par le prince Jouri Dolgorouky.

Il est certain que l'aristocratie de ce pays verra toujours dans cette femme l'objet de la préférence d'un souverain qui, jusqu'à nos jours, occupe le premier rang dans l'histoire de la Russie, dont les pages retraceront le règne célèbre, et où le nom de la Princesse

sera mentionné en regard de celui de son époux.

Par son ancienne et illustre origine, la Princesse est si distinguée, qu'Alexandre II tenait à ce qu'elle fût son égale en tout, sans appartenir à la classe des têtes couronnées.

Bien différent des autres souverains mariés morganatiquement, il sortait publiquement avec sa femme, soit à la promenade, soit aux dîners où, tour à tour, étaient admis les hauts dignitaires du pays. Parmi ceux-ci il y en eut plusieurs qui remarquèrent avec surprise que la Princesse tutoyait son mari en présence des étrangers ; mais leur étonnement cessa lorsque, plus tard, ils apprirent que la Princesse agissait ainsi pour se conformer à la volonté expresse du Souverain, qui exigeait que, sous tous les rapports, elle fût, sans être une Souveraine, sa femme et son égale.

Des députations nombreuses, venues de tous les points de l'empire, se succédaient au pied du cercueil impérial, pour y déposer des couronnes qu'elles arrosaient de leurs larmes.

De toutes les contrées du monde entier étaient adressées mille marques de condoléance et de témoignages de sympathie.

Tous les cultes étrangers : catholique, protestant, mahométan et israélite, rivalisèrent de zèle et d'ardeur pour faire célébrer dans leurs temples respectifs un service funèbre pour le repos de l'âme du Souverain défunt.

Avec l'autorisation du pape Léon XIII, une messe solennelle de requiem fut célébrée dans l'église catholique des Dominicains de Saint-Pétersbourg à la requête de l'ambassade et de la colonie françaises. Un fait si exceptionnel émané du Souverain-Pontife est une preuve irrécusable de la participation universelle de toutes les nationalités et de toutes les religions à ce grand deuil de la Russie tout entière.

Des princes étrangers d'Allemagne et d'Angleterre arrivèrent en grand nombre à Saint-Pétersbourg pour assister aux obsèques de l'Empereur défunt.

L'empereur d'Allemagne, qui chérissait tout particulièrement son neveu, avait été douloureusement impressionné par sa mort si tragique ; il voulait aussi, malgré les intempéries de la saison, venir rendre les derniers honneurs funèbres à Alexandre II ; mais ses médecins s'y étant fortement opposés, vu son grand âge, l'empereur Guillaume dut céder aux vives instances de sa famille et son fils, le prince im-

périal d'Allemagne, eut la mission de remplacer son père en cette triste circonstance.

La reine Olga de Wurtemberg, sœur du défunt, ne put se rendre en Russie lors des funérailles de son frère bien-aimé, par suite du délabrement de sa santé.

Alexandre II chérissait cette sœur, en souvenir de laquelle il donna son prénom d'Olga à la première fille issue de son union morganatique. Cette gracieuse reine, dont l'âme est tendre et sensible, fut souvent pour son frère un ange consolateur, surtout durant les dernières années qu'il vécut. Le roi de Wurtemberg, mari de la reine Olga, partageait les sentiments de son épouse à l'égard d'Alexandre II, dont il disait : « *C'est un homme d'un vraï mérite !* » Aussi, ces deux souverains eurent-ils l'un pour l'autre une amitié sincère.

Par respect pour la mémoire du défunt et par égard pour l'infortune de sa veuve, tous les princes étrangers venus alors à Saint-Pétersbourg se présentèrent chez la Princesse qui, en raison de son état de souffrance, n'en admit que fort peu auprès d'elle. Tous ces princes, sans exception, tinrent à lui témoigner les égards dus à son malheur, sauf néanmoins le prince de Galles et le prince impérial d'Allemagne.

Quant aux membres de l'auguste famille impériale de Russie, tous les grands-ducs et les grandes-duchesses s'empressèrent de rendre leurs devoirs de condoléance à la veuve d'Alexandre II ; cette action, bien que naturelle, est digne d'éloges ; car elle révèle la délicatesse des sentiments.

Enfin, le dimanche 27 mars arriva, jour tristement célèbre pour la Russie.

La famille impériale, ainsi que les grandes charges de la cour, se rendit à la cathédrale de Saint-Pierre et Saint Paul, sise dans l'enceinte de la forteresse. Toute l'assistance y était réunie à onze heures du matin. La messe et le requiem y furent célébrés avec la pompe imposante du rite orthodoxe.

Cet office étant terminé, l'Empereur Alexandre III se mit à la tête des membres de la famille impériale, ainsi que des princes étrangers, pour s'approcher du cercueil et adresser au défunt un dernier adieu, avant de le conduire à son tombeau.

Selon l'usage pour l'inhumation des souverains russes, le nouvel empereur recouvrit le défunt du manteau impérial, doublé et bordé d'hermine ; ensuite, la famille impériale prit le couvercle pour fermer le cercueil qui, après cela,

fut vissé. Tous les princes le soulevèrent alors et le portèrent au caveau sépulcral.

Le vénérable métropolitain de Saint-Pétersbourg fit entendre les dernières oraisons funèbres ; ensuite, la dépouille mortelle d'Alexandre II, descendue dans son tombeau, disparut bientôt aux regards, recouverte qu'elle fut par des fleurs mêlées à des pelletées de terre, pendant que de tous les yeux s'échappaient des larmes abondantes, pleurs d'amour sincère et de regrets éternels de tout un peuple consterné.

Ah ! si Dieu permet aux mortels qui ont quitté cette vallée de larmes pour aller habiter les régions célestes, de contempler les actions des hommes restés ici-bas, la grande âme d'Alexandre II, le martyr, doit être consolée et même réjouie, à l'aspect de tout son peuple noyé dans les larmes par suite de la mort de ce souverain adoré ; son âme doit tressaillir à la vue de tant de regrets sincères prouvant l'immensité de l'affection que le peuple russe lui avait vouée, amour et regrets éternels qui survivront à sa perte dans tous les cœurs animés de véritables sentiments russes.

Paix éternelle et félicité céleste à Alexandre II, à ce glorieux souverain émancipateur, libérateur et martyr !

La veuve d'Alexandre II ne put assister aux funérailles de son époux bien-aimé ; ses forces la trahirent en ce moment terrible et déchirant pour son cœur, où cette chère dépouille de l'être qu'elle chérissait allait être descendue au caveau sépulcral.

Entourée de ses enfants désormais orphelins, abîmée dans sa profonde douleur, elle resta isolée et confinée dans cette demeure si riche en souvenirs touchants et où elle avait été si complètement heureuse. Dans cette heure lamentable d'un si grand désespoir, elle n'eut que le ciel pour témoin de sa souffrance et de ses larmes. Ah ! qu'elles furent cruelles et lugubres les pensées qui vinrent alors assiéger son âme abattue et brisée.

Deux jours après la triste cérémonie des funérailles de son époux, le 29 mars 1881, celui-ci devait accomplir sa soixante-troisième année. Quel anniversaire douloureux ! Quelle tristesse navrante ! Quel deuil pour l'âme de la veuve ! Quel morne silence dans cet isolement et cette séparation éternelle ! Que de ruisseaux de larmes versés au souvenir de l'être adoré qui n'existait plus que dans l'Éternité !

La veuve désolée se rendit au tombeau de son époux pour lui offrir ses pleurs de félici-

tations, en ce jour d'un anniversaire qui eût pu être si heureux. Des personnes qui virent l'infortunée princesse accomplir ce triste pélerinage, se sentirent le cœur ému et oppressé en constatant les ravages effrayants que la souffrance la plus intense et la plus inouïe avait empreints sur les traits charmants de la veuve d'Alexandre II.

Ce jour-là, 29 avril 1881, le digne prince Pierre d'Oldenbourg, parent et ami intime d'Alexandre II, dont la mort affecta si profondément les organes de l'existence, que six semaines plus tard il suivit dans la tombe son cousin bien-aimé, ce digne et excellent prince voulut prouver à la veuve de son souverain et ami la part immense qu'il prenait à sa douleur. Il se rendit chez elle pour lui offrir quelque adoucissement à sa peine; mais l'affliction de la Princesse était si grande qu'elle dut renoncer à la consolation de voir le compagnon d'enfance de son époux. Cependant le prince d'Oldenbourg n'ayant pu être reçu par la veuve d'Alexandre II, se rendit auprès des trois orphelins du souverain défunt; il les embrassa à plusieurs reprises, sachant combien était grande l'affection que feu leur père leur portait.

Le prince Pierre d'Oldenbourg était du petit

nombre des hommes issus de cette génération aux mœurs policées, grâce à une éducation sévère et bien dirigée. Semblable à son parent Alexandre II, il possédait cette délicatesse exquise et raffinée du sentiment des convenances; sa parfaite courtoisie le portait à des démarches de bon goût, auxquelles d'autres n'eussent jamais songé par défaut d'éducation. Aussi peut-on dire que ce prince si généreux, si bienfaisant durant toute sa vie, emporta en mourant de vifs, sincères et unanimes regrets.

La duchesse d'Edimbourg, fille bien-aimée de son père Alexandre II, éprouva une douleur bien cruelle par la mort de ce dernier. L'affection si tendre de cette princesse pour l'auteur de ses jours lui inspira la pensée d'être agréable au défunt dans l'autre monde, en reportant une partie de son affection filiale sur les trois orphelins qu'il laissait en si bas âge. Elle se montra très-affectueuse envers ces derniers, et chacun put constater que la duchesse éprouvait un véritable plaisir à les voir tous les jours chez elle.

Ajoutons encore que la duchesse d'Edimbourg, qui sympathisait si vivement avec les sentiments paternels, avait aussi beaucoup d'amitié pour le comte Loris Mélikoff, dont elle vantait le

grand caractère et l'esprit politique. Elle témoigna au comte les mêmes attentions sympathiques, malgré la mort du père qu'elle chérissait ; cela prouve que cette princesse appréciait, à sa juste valeur, les talents et les vastes capacités de ce grand homme d'État.

Dans certaines attitudes ou quelques inflexions de voix, et même dans l'air du visage quand il traverse en voiture les rues de la capitale, le grand-duc Michel est le seul de la famille impériale qui rappelle son frère l'empereur Alexandre II. Cette ressemblance est cause que le public voit ce prince avec plaisir.

Quant à la famille du grand-duc Michel, ses enfants n'ont, par les traits, aucune analogie avec Alexandre II; son fils aîné, le grand-duc Nicolas, qui est âgé de vingt-trois ans, rappelle plutôt les traits de son grand-père Nicolas Ier. A la louange de ce jeune prince qui est de haute taille, svelte, bien fait, d'un extérieur élégant, disons que s'il eût été simple particulier, son noble maintien n'eût pas manqué de le faire remarquer comme le type accompli de l'homme bien élevé.

De tous les membres de la famille impériale, le grand-duc Nicolas, fils du grand-duc Michel, est le seul qui, par ses égards et sa déférence

envers la société, témoigne visiblement son désir de prouver qu'il sait comprendre et reconnaître les devoirs qui lui sont dus. Dans la vie des princes, il est certain qu'un acte d'urbanité à l'égard des inférieurs ne fait que rehausser leur mérite et leur prestige. Par là, les princes gagnent en popularité et conquièrent les sympathies générales.

Le grand-duc Nicolas n'est pas moins distingué sous le rapport de l'instruction. C'est le seul prince de la famille du grand-duc Michel dont nous puissions parler avec justice, attendu que ses frères sont encore trop jeunes pour avoir eu le temps de se faire connaître.

Mais nul doute que ceux-ci ne soient un jour aussi bien élevés que leur aîné, grâce à leur mère, la grande-duchesse Olga, qui a apporté à l'éducation de ses enfants des soins minutieux et une sage sévérité, éducation qui forme ordinairement des hommes accomplis.

Cela est un résultat tout naturel, grâce à l'impulsion d'une femme d'un grand esprit, d'un tact parfait, qui lui permet de se tirer d'embarras dans toutes les occasions les plus épineuses. Ainsi, s'il arrive à cette princesse d'adresser quelques paroles un peu vives et désobligeantes, ces petites malices sont si spi-

rituellement dites que quand elles sont adressées à des gens d'esprit, ces derniers quittent la princesse sans lui garder rancune; car son piquant esprit lui fait pardonner tout. Elle n'est point dissimulée dans la manifestation de ses antipathies; ses ennemis le savent toujours et sont même charmés de la façon toute spirituelle qu'elle met à leur prouver cette antipathie.

Comme femme d'esprit et douée du sens pratique en toute chose, la princesse n'abdiquera jamais les priviléges dus au rang auguste qui lui est échu en partage.

VI.

On sait que l'Empereur Alexandre laissa, outre son testament, une lettre cachetée adressée à sa femme-veuve, et dont le sceau ne devait être brisé qu'après la mort de son époux. Un seul détail nous est parvenu sur cette lettre posthume : c'est que l'Empereur y remerciait sa compagne bien-aimée pour le bonheur dont elle l'avait fait jouir en ce monde ; il lui écrivait : « *Sache, que de là-haut je ne cesserai de t'aimer comme je t'ai aimée sur cette terre...* »

Ces tendres et dernières paroles du défunt suffisent pour donner une idée de l'immense amour que la Princesse avait su inspirer à son époux. En effet, qui ne sait que cette femme était sa joie, son soutien, sa consolation, en un mot, sa digne compagne aux heures critiques de sa vie. Il lui disait parfois : « *Ma couronne est bien lourde ; mais tu m'aides à la porter !* »

Le Souverain n'avait pas une pensée qui fût cachée à sa femme, secrets de famille comme secrets d'État; il lui confiait tout, tant il était convaincu que celle qui partageait si complètement ses pensées, ses sentiments et sa gloire, était incapable de commettre la plus légère indiscrétion.

Involontairement, la Princesse se trouvait initiée aux évènements importants de l'État, puisqu'il lui faisait lire à haute voix tous les papiers envoyés au Souverain par les divers ministères, et surtout les écrits qui étaient du ressort de la diplomatie. Pendant ces lectures naturellement l'Empereur exprimait ouvertement son opinion devant sa femme; car il trouvait en elle une parfaite harmonie d'idées dans tous les élans qui le dirigeaient pour conduire le pays vers le progrès.

Il ne faut donc pas s'étonner si la veuve du Souverain, en parlant de certains faits historiques du règne d'Alexandre II, en déduit les conséquences inévitables, selon les idées qu'elle en a conçues d'après l'opinion de son auguste époux.

Nous savons par ouï dire, que la veuve a conservé précieusement toutes les lettres que l'Empereur lui a écrites journellement. Il paraît

que dans cette correspondance les évènements sont retracés et détaillés minutieusement, ainsi que les noms des personnages qui s'y sont trouvés mêlés.

Il est évident qu'Alexandre II tenait à ce que ces lettres restassent dans sa famille, afin que, parvenus à l'âge de raison complète, ses enfants pussent mieux connaître leur père. Si telle n'eût pas été son intention, il eût exprimé le désir, soit durant sa vie, soit par son testament, que ces lettres fussent anéanties.

On doit espérer que ces documents précieux serviront un jour de flambeau lumineux pour l'histoire de cette époque ; surtout s'il arrivait que des altérations coupables et préméditées s'y rencontrassent, dans le but de voiler d'une certaine ombre défavorable l'éclat du règne de feu l'Empereur Alexandre II.

L'année dernière, une brochure fut publiée à Paris par l'initiative d'un très-haut personnage, pour lequel la dernière guerre ne fut pas un champ de gloire ; l'esprit manifeste de cette brochure n'avait qu'un but : la justification et la disculpation de l'auteur, dont les actes arbitraires avaient fait commettre des fautes irréparables ; justification qui tendait à faire retomber sur autrui tous les torts.

Si, dans l'avenir, de telles erreurs étaient publiées, la gloire de celui qui n'est plus imposerait à sa veuve le devoir de réfuter les allégations erronées ou les faits tronqués, en produisant des documents authentiques.

L'Empereur n'ignorait pas que tout ce qu'il écrivait, était précieux pour sa femme; aussi avait-il coutume à la veille de prononcer un discours de lui en remettre toujours le plan tracé de sa main. Ces écrits sont des documents d'une nature différente, mais qui, pour la postérité, seront d'un prix inestimable.

Abordons à présent la question de la fortune que l'Empereur Alexandre II a léguée à sa famille. Cette fortune a été partagée également entre sa femme et tous les fils de Sa Majesté ayant le titre de grand-duc. Ainsi, la Princesse a reçu la somme de trois millions de roubles pour elle et ses trois enfants.

En établissant cette différence dans la répartition de sa fortune qui, pour les enfants de son second mariage, est d'un chiffre bien inférieur, l'Empereur a fourni, une fois encore, une preuve éclatante de sa délicatesse et de ses scrupules; car la somme léguée à sa seconde famille n'est formée que du capital amassé

en peu d'annécs par ses épargnes annuelles sur sa cassette particulière.

Quand l'empereur actuel, Alexandre III, connut cette disposition testamentaire de son feu père, il trouva que cette fortune était insuffisante pour la veuve et les trois enfants du défunt; c'est pourquoi il fit acheter le petit palais de marbre du fils aîné du grand-duc Constantin, pour que ce palais fût la demeure de la Princesse et de sa famille. De plus, Sa Majesté fixa à la Princesse une pension annuelle de cent mille roubles, afin que les revenus capitalisés de la fortune personnelle de la veuve pussent, avec le temps, augmenter graduellement le capital destiné à ses enfants.

En assignant à la veuve de son père cette pension d'un taux si exceptionnel, Alexandre III a prouvé qu'il savait reconnaître les égards dus à la position de la veuve de son père; ajoutons que cet acte généreux est tout à l'avantage du nouveau Souverain qui, par ce trait, rappelle la mémoire glorieuse de son père.

D'après le testament d'Alexandre II, la Princesse-veuve avait le droit de conserver son appartement au palais d'Hiver; mais il est naturel qu'elle ait désiré n'y plus habiter, en raison

des souvenirs trop douloureux que ces lieux lui rappellent.

Quant à la Princesse, elle ne s'était jamais arrêtée à l'idée de ce qui lui adviendrait après la mort de son époux.

Lorsqu'on connaît si bien la délicatesse d'Alexandre II, on doit être tout à fait convaincu que jamais un cadeau en numéraire, preuve de mauvais goût, ne fut offert par lui ni à sa femme ni à aucun membre de sa famille. Ses présents consistaient uniquement en bijoux ou en objets d'art.

Il est vrai qu'il avait coutume d'offrir de l'argent aux indigents; il encourageait les artistes: il venait en aide aux militaires blessés; il contribuait à la fondation d'une œuvre de bienfaisance; ou bien encore, il lui est arrivé parfois de tirer d'embarras un camarade d'enfance, dont la fortune était chancelante; ou d'autres fois, sa munificence tenait à récompenser quelque service rendu.

Quant à ses dépenses personnelles, il faut dire qu'Alexandre II, ayant les goûts les plus simples, n'a conservé et maintenu que le luxe introduit à la cour impériale par son père Nicolas I[er], luxe qu'il soutint jusqu'à sa mort, sans y rien augmenter, mais qu'il jugeait né-

cessaire uniquement parce qu'il reconnaissait qu'un grand empire doit être représenté avec tout l'appareil dû à sa grandeur et à son rang parmi les puissances européennes et asiatiques.

Quant à ce qui touchait exclusivement sa personne, il ne s'accordait que le strict nécessaire; bien loin de jouir du luxe, il manquait même de comfort; ce ne fut que dans les dernières années de sa vie qu'il connut les aises d'un bon lit à sommier. Jusque là il s'était contenté pour son sommeil d'un matelas bien mince, mal rembourré et si dur qu'autant eût valu reposer sur une planche.

Les fauteuils de son cabinet où il restait des journées entières à travailler, étaient de la forme vieillie et incommode du siècle dernier; en outre, ils étaient aussi peu moëlleux que le matelas de son lit.

Pendant les plus grands froids de l'hiver, c'était à peine si son lit était un peu chauffé au moyen d'un simple cruchon de terre cuite. Ce fait prouve combien le Souverain était étranger à tout luxe personnel et à tout ce qui se rapportait au comfort moderne; il n'en jouit que grâce à sa femme, qui fit remplacer ses vieux meubles si incommodes par d'autres plus confortables; de sorte que peu à peu l'Empereur

fut mieux installé. D'ailleurs, il est bien certain que tel est le sort des souverains d'être toujours assujettis aux lois d'une certaine étiquette; ces lois ne permettant pas aux petits d'introduire des changements dans leurs résidences; et les mêmes lois interdisant aux grands la liberté de s'en occuper; de telle sorte que le souverain passe sa vie au milieu d'un luxe suranné, introduit par ses prédécesseurs, sans songer que l'industrie moderne a fourni même aux simples particuliers toutes les jouissances d'un comfort parfait.

L'Empereur occupait au palais d'Hiver les chambres les plus étroites et les plus incommodes, dans le voisinage de la domesticité. Le cabinet où il mourut lui servait tout à la fois de chambre à coucher, de salon de toilette, de salle de réception pour les ministres et de cabinet de travail. Le service du chauffage de cet appartement étant réservé exclusivement à la valetaille, on devinera aisément que la température n'y était jamais égale par suite de la négligence des gens de service; ce fut encore à la Princesse que l'Empereur fut redevable de l'ordre parfait introduit plus tard dans ce service.

Pour citer un exemple de l'incurie qui ré-

gnait dans le service des résidences impériales, disons, qu'il y avait au palais de Tsarkoï-Sélo une cheminée dans la chambre turque, contiguë au cabinet d'Alexandre II, cheminée qui ne pouvait être chauffée, parce qu'elle fumait depuis bien des années.

En somme on peut dire que l'Empereur ne cessa de prendre froid que lorsque sa femme eut fait régler elle-même la température de son appartement, en interdisant d'ouvrir les fenêtres à d'autres heures et pour une autre durée de temps que celles qui avaient été fixées d'avance. (a)

Certes, pour qu'une femme telle que la Princesse soit entrée dans tous ces détails si minutieux, on doit avouer que l'amour seul pouvait lui inspirer ces attentions à chaque heure, à chaque jour et dans toutes les circonstances.

Quant à sa nourriture, l'Empereur était gourmet, mais fort sobre ; il mangeait très-peu et ne buvait, à ses repas, que de l'eau de soude et un petit verre de vin de Tokaï, dont son médecin lui avait prescrit l'usage, et parfois un verre de bière.

(a) NOTA. Ces détails ont été fournis par les valets de chambre de Sa Majesté Alexandre II, lesquels recevaient les ordres de la Princesse.

Par goût, l'Empereur préférait les aliments ordinaires, bien qu'il fût toujours enchanté d'exercer l'hospitalité la plus grandiose dans son palais.

L'Empereur était si scrupuleux dans toutes les questions de finances, quant à ce qui le concernait personnellement, que bien souvent, vers la fin de l'année, il se trouvait à court d'argent; il envoyait alors au ministère de la cour, pour qu'on lui fît un prêt d'une certaine somme, dont l'Empereur ne pouvait opérer le remboursement que trois à quatre mois plus tard; et durant ce laps de temps il arriva qu'à diverses reprises on rappela au Souverain le remboursement à effectuer; dès lors, Alexandre II s'empressait toujours de s'acquitter de sa dette dès qu'il en avait la possibilité.

Quant aux frais d'installation et d'ameublement de l'appartement de sa femme au palais d'Hiver, ainsi que pour les autres détails de la maison de celle-ci, toutes ces dépenses furent toujours couvertes intégralement par la cassette particulière d'Alexandre II.

Sans parler du capital légué à sa famille, l'Empereur laissa à la caisse du ministère de la cour la somme énorme de soixante-cinq millions de roubles, somme qui avait été économisée

par ce ministère durant le règne de Sa Majesté Alexandre II.

Lors de son avènement au trône, non-seulement cet empereur n'avait eu en héritage aucun capital provenant de son père, mais encore le ministère de la cour était endetté d'une somme de près d'un million. Cette pénurie du trésor impérial avait existé sous les prédécesseurs d'Alexandre II, de sorte qu'on peut affirmer, avec preuves à l'appui, que ce Souverain est le seul de la Russie qui, en mourant, ait laissé un pareil chiffre d'économies.

N'oublions pas que l'autocratie lui donnait le droit de disposer à sa guise de ces fonds, sans être obligé d'en rendre compte à personne, attendu que ces épargnes avaient été effectuées sur la somme du budget annuel pour les dépenses de la cour impériale.

Si Alexandre II n'a pas disposé de ces capitaux, c'est que, dans son for intérieur, il ne s'en reconnaissait pas moralement le droit, scrupule d'une conscience loyale dans ses moindres actes.

VII.

Voyons maintenant comment ce grand Souverain fut élevé. L'empereur Alexandre II reçut une éducation des plus soignées; son père, l'Empereur Nicolas, aussi bien que la mère du jeune prince, y apporta une attention toute particulière.

Les principes religieux lui furent inculqués comme bases fondamentales de la morale. On l'obligeait à se consulter, à s'étudier en tout, afin qu'il pût se rendre un compte exact de ses actes et de ses impressions; par exemple, le ministre de Dieu, chargé de son instruction religieuse, lui enseigna à se demander: « Qu'ai-« je fait pour autrui? Ai-je bien réfléchi pour « quel but Dieu m'a créé? Ma vie, jusqu'à ce « jour, a-t-elle été utile aux autres? »

Voici ce que ce prêtre lui disait encore:

« Veillez attentivement sur vos actions, main-

« tenant que le temps vous permet de vous
« amender ! Marchez avec sagesse en avant,
« afin qu'un jour il vous soit doux de jeter un
« coup-d'œil en arrière. Ce que vous préparerez
« à présent dans votre route terrestre deviendra
« pour vous une jouissance ici-bas et dans
« l'autre monde ! Votre destinée vous impose
« d'être non-seulement le maître de vous-même,
« mais encore le maître de millions d'hommes,
« qui diffèrent de langues, de fortunes, de sen-
« timents, d'usages, de mœurs, d'opinions, de
« croyances et de superstitions. Jugez combien
« il vous faudra d'intelligence pour parvenir à
« distinguer leurs besoins et être capable de
« leur indiquer la voie sûre et directe qui les
« mènera au but désiré ! Voyez, quelle grande
« force de caractère il vous faudra déployer
« pour maintenir ces hommes dans cette voie !

« L'État n'est pas une simple machine, mue
« par des rouages animés et libres, toujours
« prêts à sortir de leur centre, s'ils ne sont
« maintenus par la force d'une juste et sage
« volonté ! Ne vous flattez pas de pouvoir trouver
« toujours des collaborateurs et des auxiliaires ;
« il se peut que vous en trouviez, mais pour
« vous les attacher, il vous faut acquérir un
« grand savoir. Quand vous vous connaîtrez

« bien vous-même, avec vos défauts et vos qua-
« lités, vous pourrez facilement deviner les
« idées, les aspirations des hommes; vous pourrez
« sentir leurs besoins, apprécier leurs travaux
« et estimer les bienfaits de la civilisation. On
« ne peut étudier l'homme et le monde entier
« qu'en les jugeant d'après soi-même. Pour y
« parvenir, il faut avoir le regard serein, afin
« d'examiner les choses sous leur juste point
« de vue. En outre, votre destin vous appelant
« à gouverner les autres, montrez d'abord que
« vous savez vous gouverner vous-même. Se
« gouverner soi-même est la meilleure issue
« qui conduise vers la plus parfaite science du
« pouvoir. Celui qui sait maintenir l'équilibre
« entre les diverses facultés de son âme, celui-
« là possède la force de conquérir d'autres âmes
« et sait établir l'ordre autour de lui. »

Tels sont les principes inculqués à Alexandre II à l'époque de son adolescence; principes, qui ont servi de bases à sa religion et à sa morale; principes qui lui ont été inspirés par son précepteur, le prêtre Paffsky.

Le célèbre poète Joukovsky fut aussi instituteur du jeune grand-duc, à l'éducation duquel il voua une ardeur et un zèle tout particuliers dans les leçons qu'il lui donna.

On voit que les grands actes civilisateurs promulgués par Alexandre II découlent naturellement des principes qui lui avaient été enseignés dans sa jeunesse, non-seulement par ce poète, mais aussi par tous les professeurs qui coopérèrent à son instruction.

Joukovsky apporta un soin minutieux à l'enseignement de l'histoire qui, selon lui, était pour l'héritier d'un trône l'enseignement de la vie des nations, et l'examen des causes de leurs prospérités et de leurs adversités à toutes les époques de l'histoire du monde.

Voici quelques-uns des préceptes qu'il formulait à son auguste élève :

« Respectez la loi, et par votre exemple, en-« seignez à la respecter. La loi éludée ou in-« observée par le souverain, ne sera pas ob-« servée par le peuple.

« Aimez et propagez la civilisation ; c'est elle « qui est le plus ferme soutien du pouvoir.

« Un peuple sans civilisation devient un peuple « sans dignité.

« Celui qui n'aspire à gouverner que pour « tenir le pouvoir en main, croit que c'est une « chose facile ; mais il est plus aisé de faire « des révoltés furieux avec d'aveugles esclaves, « que d'en faire avec des sujets éclairés : les

« premiers n'agiront que follement et en in-
« sensés, tandis que les seconds agiront en gens
« intelligents ; car ces derniers peuvent apprécier
« quels biens résultent de l'observance de l'or-
« dre et de la loi.

« Ayez égard à l'opinion publique qui, sou-
« vent, instruit le souverain ; c'est son meilleur
« soutien ; c'est son juge le plus sévère et le
« plus intègre ; les idées peuvent devenir ré-
« volutionnaires si le gouvernement est oppressif
« et inconséquent dans ses actes. L'opinion pu-
« blique est toujours bienveillante envers un
« souverain équitable ; chérissez la liberté, c'est-
« à-dire la justice ; en elle, vous trouverez la
« clémence indispensable au souverain, ainsi
« que l'affranchissement des peuples. La liberté
« et l'ordre ne sont qu'une seule et même chose.
« L'amour du souverain pour la liberté fortifie,
« dans les sujets, l'amour de la soumission. Ne
« gouvernez pas en employant la violence ;
« mais, que ce soit grâce à l'ordre public. La
« véritable puissance des souverains ne réside
« pas dans la force armée, mais elle réside dans
« l'état florissant du peuple. Entourez-vous de
« dignes conseillers ; l'aveugle présomption du
« souverain, qui éloigne de lui les hommes ca-
« pables, le livre en victime à la merci d'am-

« bitieux égoïstes, qui ternissent son honneur « et anéantissent la prospérité de la nation. Ne « vous faites pas d'illusion sur les hommes et « tout ce qui existe; mais conservez dans votre « âme l'idéal du beau et la foi dans la vertu! »

Voilà les nobles et vertueux enseignements qui contribuèrent à développer dans l'esprit et le cœur d'Alexandre II les vertus éminentes qui le distinguaient, les grandes idées libérales vers lesquelles tendirent toutes les phases de son règne mémorable.

Il faut avouer que ces précieux enseignements étaient de bonnes semences jetées sur un sol fertile; car l'heureuse nature de l'élève rendait à ses maîtres agréable et facile la tâche de son éducation.

Dans le programme des études enseignées au jeune prince, Joukovsky trouvait indispensable l'enseignement du latin comme base fondamentale des autres langues. Selon le poète, cette étude ne devait pas être un ennui, mais une distraction contribuant au développement intellectuel. Il disait encore que par la lecture des classiques latins, le prince puiserait à la source de la véritable civilisation. De plus, Joukovsky trouvait urgent que toutes les productions littéraires nouvelles, publiées en Eu-

rope, fussent mises sous les yeux du prince-héritier du trône.

Par tout ce qui précède, on voit quels soins minutieux furent apportés à l'éducation de l'Empereur Alexandre II; éducation solide et sérieuse qui a tenu toutes ses promesses; éducation supérieure, qui a produit tout ce qu'on en pouvait attendre.

De cette éducation si parfaite dérive le sentiment de vénération qu'Alexandre II eut toujours pour son père et sa mère, pieux culte qu'il leur rendit de leur vivant, aussi bien qu'après leur mort.

Parvenu à l'âge d'homme, Alexandre II fut pour son père un ami plutôt qu'un fils.

Lorsque, tout enfant encore, il fut proclamé grand-duc héritier, il se mit à fondre en larmes, en songeant qu'il devrait régner un jour, alors que son père ne serait plus. Cette pensée cruelle oppressait alors son jeune cœur.

Cette vive tendresse qu'il ressentait pour l'auteur de ses jours, résista aux années; ainsi, avant d'entreprendre un voyage ou d'accomplir les actes les plus importants de son règne, il allait toujours s'agenouiller sur la tombe paternelle. A le voir ainsi, le coude appuyé sur le marbre et soutenant sa tête, on eût dit qu'il

conversait avec l'Empereur défunt, pour en obtenir des conseils ou des inspirations salutaires.

Lors de la mort de Nicolas Ier, quand l'impératrice-veuve était plongée dans le plus amer chagrin, elle trouva dans son fils Alexandre de puissantes et ineffables consolations. Ici encore nous allons donner une preuve touchante de la délicatesse des sentiments de ce prince. Son père avait l'habitude de lire chaque soir à l'impératrice un chapitre des saints Évangiles. Le soir même du jour où l'empereur Nicolas Ier mourut, son fils, Alexandre II, pénétra dans l'appartement de sa mère en tenant le livre saint, dans lequel il fit une lecture à celle-ci, afin de remplacer feu son père dans ce pieux devoir.

Quand eu lieu la translation du corps de l'empereur Nicolas Ier de son appartement à la chapelle du palais d'Hiver, et que l'impératrice-mère suivait le cercueil, au moment où le funèbre cortége traversait les salles, les soldats qui y étaient de garde, à l'approche du nouveau souverain Alexandre II, lui adressèrent de vive-voix le salut usité pour les monarques. A peine celui-ci eut-il entendu cette première salutation qui lui décernait le titre porté jusque là par son père, qu'il fit un signe de la

main pour imposer silence à ces soldats par égard et respect pour sa mère-veuve, qui le suivait, afin qu'elle ne pût entendre énoncer un titre porté par son époux défunt. Ces honneurs, héritage d'un père adoré, étaient l'occasion d'une poignante douleur pour l'âme tendre et sensible d'Alexandre II.

Quelques jours plus tard, au moment où Alexandre II allait entrer chez sa mère, un laquais annonça sa visite en disant: « *L'Empereur!* » Étant au seuil de l'appartement maternel, il remarqua un tressaillement dans les traits de l'impératrice; dès ce jour-là il interdit de lui donner son titre de souverain en présence de sa mère.

Le sentiment de la reconnaissance, cette mémoire du cœur, devenue si rare parmi les mortels, était développé au suprême degré dans la grande âme de ce monarque, sentiment qui se révélait dans les moindres bagatelles. Ainsi, lorsqu'on lui rendait un léger service, il en témoignait une telle gratitude qu'on s'en trouvait confus et embarrassé. En le quittant, le cœur se sentait réjoui et, pour ainsi dire, tout encouragé à agir de même une autre fois.

Quand Alexandre II fut devenu souverain, si une requête lui était adressée en vue d'ob-

tenir quelque faveur, et que l'on appuyât sa demande du nom de Nicolas Ier qu'on avait connu, l'Empereur Alexandre II avait toujours égard à cette recommandation, tant le souvenir paternel était resté vivant dans son âme, tendre souvenir qui ne l'a jamais quitté et qu'il emporta dans son tombeau.

D'après le témoignage qu'en a donné la Princesse, sa femme, Alexandre II avait un excellent caractère dans l'intimité; son humeur était de la plus parfaite égalité; sa manière de vivre était facile en toutes choses; il se prêtait aisément aux habitudes de chacun; sans peine il abdiquait ses goûts pour accéder aux désirs des autres. Cette condescendance, si parfaite et sans bornes, se révélait en chaque occasion, même dans ses petites habitudes, au-dessus desquelles il planait par ses goûts distingués et son éducation supérieure.

Alexandre II se faisait encore remarquer par la véritable politesse des rois, c'est-à-dire l'exactitude la plus ponctuelle et la plus rigide. Il n'aimait pas qu'on l'attendît, surtout quand c'était un de ses ministres; alors il en éprouvait une contrariété réelle et un certain énervement. Peu de temps avant la mort du monarque, le ministre de Finlande, Schernwall,

fut témoin d'un de ces instants de contrariété; voici comment: Ce ministre, ayant été appelé chez l'Empereur, y vint une demi-heure avant le moment fixé pour son audience. A sa vue, l'Empereur s'excusa d'être forcé de le faire attendre, en lui faisant remarquer que ce n'était point sa faute, et l'on put constater qu'Alexandre II en éprouvait de la contrariété.

Citons encore une preuve de sa courtoisie chevaleresque: Après le mariage de sa fille, il se rendit à Londres, dans le but de se reposer en famille et de voir l'installation de la duchesse d'Edimbourg. Mais, loin de se reposer, Alexandre II se vit exposé aux plus grandes fatigues par suite de réceptions officielles, de revues, de dîners, de visites, etc. Eh bien! malgré ces fatigues et le peu de temps libre dont il pouvait disposer, Alexandre II se fit un plaisir et un devoir de consacrer quelques heures pour aller visiter la veuve de Napoléon III à Chislehurst, où elle vivait dans la retraite. Il n'oubliait pas que cette femme lui avait accordé à Paris une impériale hospitalité, alors que le destin l'avait placée au sommet des grandeurs. Alexandre II eût cru déroger en s'abstenant de témoigner des marques de déférence à la souveraine déchue. Ce nouvel acte

de courtoisie émanait de la parfaite éducation d'Alexandre II.

L'histoire nous fournit une analogie semblable dans la vie d'Alexandre Ier, dont son neveu Alexandre II vantait la distinction, l'élégance et la courtoisie ; c'est la visite que ce souverain rendit, en 1814, à la Malmaison, à l'ex-impératrice Joséphine, dont le malheur et l'infortune surpassaient encore ceux de l'ex-impératrice Eugénie.

Ce fut encore pendant son séjour à Londres qu'en assistant à la grande revue des troupes anglaises, il remarqua le prince impérial Louis Bonaparte, qui défilait devant lui dans les rangs des cadets de l'école d'artillerie de Woolwich. Ce prince attira l'attention de l'Empereur ; celui-ci ne tarda pas à le faire inviter au déjeuner qui devait suivre la parade ; il tint à lui témoigner les mêmes égards que s'il eût été encore fils d'un souverain régnant.

Pour Alexandre II une grande infortune était un titre de plus à sa bienveillance ; dans les phases de la vie humaine, une chute ou un revers de fortune n'était pas regardé par lui comme un abaissement ou une humiliation.

Plus on examine les traits caractéristiques de la vie du souverain, plus on se sent trans-

porté d'admiration, en constatant une foule d'actions, dont nous ne donnons qu'un léger aperçu, où sa reconnaissance pour un service rendu, où ses égards pour une infortune imméritée, lui dictaient de ces attentions dignes et touchantes, dont nous dirons encore quelques mots.

La grande âme de l'Empereur Alexandre II, guidée souvent par la gratitude que méritaient ceux qui l'avaient aidé de leurs conseils, ou qui, par leurs travaux, avaient su gagner sa bienveillance impériale, leur rendit toujours un hommage éclatant Ainsi, le comte Rostowstsoff, qui avait pris une part si active à l'œuvre de l'émancipation des serfs, ce dont nous ferons mention plus loin, avait mérité d'être honoré de cette gratitude souveraine durant sa vie et même après sa mort. Quand il ne fut plus, l'Empereur reporta sur sa veuve ce sentiment de reconnaissance. Tant qu'il vécut, Alexandre II ne manqua pas d'aller chaque année rendre une visite à la comtesse au jour anniversaire de la mort de son époux.

Nul désaccord d'idées; aucun nuage ne ternissait la sérénité parfaite; nul ombre ne troublait le bonheur absolu de la vie intime d'Alexandre II!

Ennemi de la flatterie, il la devinait d'avance; aussi, sa femme avait-elle gagné à son contact cette qualité exquise; et, dans ses entretiens journaliers avec son époux, elle lui disait les choses telles qu'elles étaient, sans en atténuer quoi que ce fût.

On peut ajouter qu'elle avait avec lui son franc-parler en tout et pour chacun; cette noble franchise suivait son cours, sans être entravée par l'Empereur, son époux. Alexandre II, dont l'âme était si sensible aux bienfaits, éprouva un véritable sentiment de reconnaissance pour sa femme, à laquelle il voua une affection sans bornes. Une confiance mutuelle, jointe à la liberté la plus franche, présidait à leurs entretiens. L'Empereur estimait le prix si rare d'une telle affection; durant quinze ans, cette femme aimée lui avait sacrifié sa jeunesse, sa beauté, toutes les jouissances d'une félicité calme et ignorée, jouissances que lui eût procurées une autre union moins illustre. Cette femme avait renoncé à sa famille, aux distractions du dehors, aux plaisirs mondains, en un mot, à ce monde aristocratique où elle eût brillé au premier rang par l'éclat de sa beauté et les charmes de toute sa personne. Cette femme n'avait été créée que pour un seul but: aimer uniquement

son souverain, jouir de sa présence, lui prouver sa tendresse en partageant son bonheur et bien souvent ses larmes. D'après ces preuves d'un attachement sincère, il est bien naturel que cette femme ait exercé sur son époux un grand ascendant; de plus, reconnaissons que jamais nul souverain, marié morganatiquement, n'éleva sa femme si haut sur le piédestal de l'égalité; cette élévation si marquée fit même naître dans le public la pensée que le Souverain voulait la proclamer impératrice et la faire couronner.

Chose incontestable, c'est que l'Empereur voulut conférer à sa femme l'ordre de Ste-Catherine, créé en l'an 1714 par l'empereur Pierre le Grand, pour honorer sa femme Catherine I.

Le premier janvier 1881, l'Empereur Alexandre II souhaita lui décerner cet ordre illustre, afin que lors des grandes réceptions à la cour impériale, la Princesse, d'après les lois de l'étiquette, eût le pas sur les dames admises à la cour souveraine. Mais l'épouse d'Alexandre refusa cette haute marque de distinction, en disant qu'un tel honneur n'ajouterait rien à son bonheur ni à sa gloire, comme épouse d'Alexandre II. Un tel refus contraria le souverain qui consentit à différer cette promotion, mais non à l'annuler.

Il était naturel que l'Empereur Alexandre II insistât pour que sa femme fût décorée de cet ordre ; car la Princesse Lovitz, femme morganatique de son oncle, le grand-duc Constantin, reçut cet ordre de Ste-Catherine aussitôt que son mariage eut été célébré. Alexandre II, comme empereur, ne pouvait admettre que sa femme fût moins honorée que la femme d'un grand-duc ; d'autant plus qu'elle y avait tous les droits d'après sa haute naissance.

Ce désir de l'époux illustre était si naturel que l'on ne peut s'empêcher de trouver que la Princesse eut tort de s'y opposer. Ne pourrait-on admettre que le souverain-martyr eût un pressentiment de sa fin prochaine par l'insistance qu'il mit à régler de son vivant tout ce qui lui tenait au cœur? L'impitoyable mort est venue confirmer son pressentiment !

L'Empereur chérissait sa femme autant qu'il en était aimé ; mais cet amour était sans exaltation, sans jalousie, en un mot, il était dépourvu de toutes les folies de la jeunesse à l'aube d'un premier amour, sentiment aussi éphémère qu'il est prompt à naître. Il avait pour sa femme un amour profond, transformé en sincère affection, que le temps avait fortement enraciné dans le cœur et l'âme du souverain, affection

si puissante, que seule la mort a pu l'en arracher en ravissant cette âme à la terre.

La rare distinction qui faisait d'Alexandre II le plus gracieux et le plus majestueux des princes, se communiqua tellement à sa femme que l'on fut bientôt surpris en constatant que la Princesse, jugée d'abord d'un naturel timide, était une femme au maintien digne et gracieux, se trouvant parfaitement à l'aise en présence des grandeurs.

A sa louange ajoutons que jamais elle n'aspira aux faveurs; son âme fière la préserva de cette faiblesse humaine, fierté qui est le propre des anciennes races illustres, et qui se transmet de génération en génération.

Faut-il s'étonner après cela que la Princesse, de même que son fils, ayant vécu si intimement avec un tel monarque, ne se sente nullement éblouie par le prestige de toute autre grandeur? Pour elle, toutes ces grandeurs sont au-dessous de la majesté suprême qui rayonnait autour de feu l'Empereur, son époux, d'impérissable mémoire.

VIII.

L'empereur Nicolas Ier, en homme d'un esprit supérieur, comprenait que son fils lui succéderait à une époque difficile, réclamant des changements dans la voie des réformes.

Déjà sous son règne, la jeunesse des écoles était en fermentation et l'on avait dû recourir à des moyens de répression pour en arrêter l'essor. Ce fut même à cette époque que Dostoïevsky fut exilé.

L'empereur Nicolas Ier reconnut la nécessité de l'affranchissement des serfs ; il en fut question sous son règne, mais l'exécution en fut différée, attendu que cette question n'était pas assez mûre pour l'époque ; les esprits n'étaient pas alors capables d'en apprécier les avantages ; les hommes manquant au souverain, le courage fit défaut à celui-ci, et comme les idées de progrès marchent avec le siècle, Nicolas Ier pres-

sentit que son héritier aurait le mérite de l'exécuter avec succès ; ce fut donc à lui qu'il légua l'accomplissement de ce grand acte civilisateur pour la Russie.

En mourant, Nicolas Ier laissa son empire livré à de terribles complications, et l'on peut même ajouter, dans un état désastreux ; mais il mourut tranquillement, car il savait entre quelles mains il remettait la gloire et la prospérité de la Russie.

Le but de la politique d'Alexandre II ne fut pas l'esprit de la conquête ; mais il avait à cœur avant sa mort de rendre à la Russie l'intégrité de son territoire, avec sa place prépondérante dans le concert européen comme puissance de premier ordre.

Depuis la mort d'Alexandre II, des personnes prétendent que toutes les licences des idées libérales, sont la conséquence d'une marche trop accélérée dans la voie des réformes. Il est possible qu'il en soit ainsi ; néanmoins chacun conviendra que par suite de l'émancipation de la plèbe et l'admission de celle-ci dans les écoles publiques qui, jusqu'alors, lui étaient fermées, il y eut une masse d'individus lettrés, bien qu'issus d'une humble origine, qui purent juger leur condition présente en la comparant

à celle de leurs pères, examen qui faisait surgir en leurs cœurs un certain fiel contre l'ordre de choses établi, au souvenir douloureux des vexations, de la honte et de l'oppression dont les serfs avaient été victimes durant tant de siècles d'esclavage. De cet examen du passé germa dans leurs âmes un sentiment de représailles envers la classe patricienne.

Les idées nouvelles avaient été acquises par ces jeunes gens dans les séminaires, établis pour former des maîtres d'école de village, jeunes gens qui étaient tous sortis de la classe des mécontents, et pour la plupart fils du bas clergé. Ces idées nouvelles donnèrent naissance à cet esprit d'opposition si hostile au gouvernement.

Chose étrange, en agissant ainsi, ces jeunes gens oublièrent dans leur aveugle égarement, que c'était à ce même gouvernement d'Alexandre II qu'ils étaient redevables de leur liberté individuelle, puisque ce Souverain avait promulgué des lois qui n'obligeaient plus les fils des ministres du culte à rester dans la caste sacerdotale de leurs pères. En annulant cette caste, l'Empereur accorda aux jeunes gens qui en étaient issus tous les mêmes droits dont jouissent les autres classes de la nation ; puis-

que de nos jours tout homme, s'il le désire, peut devenir prêtre. Sans cette mesure, on eût manqué de curés de campagne; car, jadis on n'avait pas le droit d'embrasser l'état sacerdotal par vocation; et, si l'on y était porté par de fortes aspirations, on n'avait que le droit de se faire moine pour vivre dans un couvent.

Le bienfait inappréciable, octroyé par les lois souveraines aux fils de prêtres, fut méconnu par plusieurs d'entre eux qui se rangèrent sous la bannière de la révolte, d'où provint la secte des nihilistes. Alexandre II savait que bien que son règne fût fécond en réformes de tous genres, le parti révolutionnaire était mécontent et s'acharnait à sa perte. Plusieurs attentats à sa vie lui avaient révélé cet acharnement; dans ses entretiens avec sa famille il en parlait et se demandait à haute voix : « *Mais que veulent-ils donc de moi ?* » En disant ces mots, son front devenait soucieux et, plongé dans la réflexion, il semblait chercher la clé d'un problème dont la solution eût pu désarmer et satisfaire ce parti.

L'Empereur Alexandre II n'ignorait pas cette déviation de l'intelligence d'un faible noyau de la nation russe; mais il reconnaissait que ce petit nombre d'opposants ne pouvaient enrayer

la marche civilisatrice, octroyée par l'instruction populaire, bien qu'il sût que de ce noyau provenaient les assassins qui attentèrent aux jours des hauts fonctionnaires de son empire, pour aboutir à la catastrophe finale du 13 mars 1881.

Bon nombre de personnes tentèrent de faire comprendre au souverain défunt que c'était de ces écoles que provenait tout le mal, et qu'il serait urgent d'employer un système répressif contre leurs tendances révolutionnaires, et même il lui fut conseillé d'en interdire plusieurs. Déjà deux mois avant la mort d'Alexandre II, on lui avait démontré la nécessité de faire fermer les cours supérieurs fréquentés par les femmes, cours qui portent le nom de Bestoujevsky. Bien que le Souverain reconnût la vérité de certains faits accusateurs contre ces cours, il maintint cet établissement qui existe encore à Saint-Pétersbourg.

L'Empereur savait que la civilisation seule peut élever l'esprit de l'homme et améliorer son sort; si, jusqu'à présent, le paysan russe est pauvre et pressuré, la vraie cause en est que, sous le rapport de l'instruction, il est tout à fait inculte, bien qu'intelligent par nature. Il s'ensuit que le paysan se voit livré sans dé-

fense à la merci d'infâmes usuriers qui exploitent ses modiques ressources; en outre, par son ignorance il est exposé à mille tromperies de la part des écrivains publics de village, qui le dupent indignement en toutes circonstances. Le paysan russe ne pourra être affranchi de ces entraves qui l'enveloppent et le minent, que le jour où il pourra lui-même contrôler et juger par ses propres yeux les actes qu'on lui donne à signer.

Il est une chose bien triste pour l'humanité que nous devons mentionner en passant: après la mort d'Alexandre II, il y eut cinquante des élèves fréquentant les cours Bestoujevsky qui refusèrent de souscrire à la collecte faite dans cet établissement pour l'offrande d'une couronne en argent, qui devait être déposée sur la tombe d'Alexandre II; mais, hâtons-nous d'ajouter, à la gloire de cette même humanité, et constatons avec joie que les cent cinquante autres étudiantes furent indignées de ce refus honteux et que la bonne cause l'emporta.

N'étaient-ce pas les mêmes idées du triomphe du bien sur le mal, qui soutinrent et encouragèrent l'Empereur, malgré les obstacles sans nombre qui lui furent suscités dans la voie du progrès, lors de cette marche ascendante de

l'instruction populaire qu'il reconnaissait être l'unique moyen de civiliser son peuple. C'est pour avoir soutenu cette noble et sainte cause qu'il périt sous la main régicide et sacrilége de ces misérables.

Lorsque le grand acte de l'émancipation des serfs préoccupait l'esprit du souverain, celui-ci constatait avec regret, que dans son entourage il n'avait qu'un nombre très-restreint de personnes sympathisant avec ses idées, tandis qu'un très-grand nombre non-seulement y mettaient opposition, mais encore lui faisaient entrevoir dans le présent, des obstacles insurmontables, et dans l'avenir, des dangers sérieux, qui pouvaient compromettre l'existence de son empire.

On eût dit que ces derniers conseillers prévoyaient les suites néfastes de cet acte important qui, vingt ans plus tard, amena la fin tragique du souverain-libérateur. C'est ce qui explique le dire de certaines gens qui, après l'horrible attentat, prétendirent que la catastrophe du 13 mars était le résultat des réformes ultra-libérales d'Alexandre II. Mais, il serait juste de réfléchir que l'acte de l'émancipation des serfs une fois accompli, les réformes qui suivirent en découlaient naturellement.

Malgré cette opposition faite par son entou-

rage à l'exécution de cet acte glorieux, l'Empereur dit à des personnes dont le témoignage peut être invoqué : « *Cette question de l'émancipation des serfs me préoccupe sans cesse ; il* « *faut que je la conduise à bonne fin. Je suis* « *de plus en plus décidé à l'accomplir ; mais je* « *n'ai personne pour m'aider dans cette grave* « *question, dont la solution ne peut être différée.* »

Le grand mérite de l'Empereur Alexandre II c'est qu'après être entré dans la voie du progrès, il comprit qu'il était impossible de rétrograder et de discréditer le pouvoir dans l'opinion publique par des indécisions qui, en Russie, sont plus nuisibles qu'en tout autre pays. De plus, il disait qu'il était indispensable de savoir enrayer le mouvement des esprits, mais qu'on ne pouvait en arrêter la marche

Nous citerons les noms de trois personnages qui favorisèrent les grandes idées conçues par le monarque, et en qui celui-ci trouva de vrais soutiens coopérateurs ; ces personnages sont : le grand-duc Constantin, le comte Rostowstsoff, la grande-duchesse Hélène.

Avant la promulgation du grand acte de l'émancipation des paysans russes, le comte Rostowstsoff vint à manquer au souverain par sa mort. Laissons parler l'Empereur :

« Quand Rostowstsoff mourut, j'avoue que je « fus fort embarrassé pour le remplacer; le seul « homme qui me parut capable de me seconder « dans mes vues, ce fut le comte Panine, ministre « de la justice. Lorsque je manifestai mes in- « tentions à son égard, bien des personnes ne « m'approuvèrent pas dans ce choix; néanmoins, « je persistai dans ma résolution et fis venir chez « moi le comte Panine. Quand je manifestai à « celui-ci mon intention de le faire président « comme successeur du comte Rostowstsoff, il me « répondit: « Je dois vous avouer, Sire, que je « ne partage point vos idées au sujet de l'éman- « cipation; mais si vous êtes embarrassé pour le « choix d'un homme, j'accepterai ce poste; et, si « je l'accepte, je vous promets de mener l'affaire « à un bon résultat, et de m'associer entièrement « à cette cause. » Je fus très-content, ajouta « l'Empereur, d'avoir gagné le comte Panine en « obtenant son consentement; et je dois avouer « que le comte a tenu sa parole en soutenant « cette cause jusqu'au bout. Ce service qu'il m'a « rendu, je ne l'oublierai jamais! »

Ces paroles sorties de la bouche d'Alexandre II sont un titre de gloire pour les descendants du comte Panine; car, il ne faut pas oublier que celui-ci était riche propriétaire foncier, en

possession de vingt mille paysans, que lui faisait perdre l'émancipation des serfs; donc, le comte agit en homme d'honneur en sacrifiant ses intérêts personnels au bonheur de sa patrie.

L'Empereur trouva dans son frère, le grand-duc Constantin, son plus ardent soutien dans tous les actes qui étaient favorables au progrès.

Autour du grand-duc Constantin se groupait à cette époque tout ce qu'il y avait d'éclairé dans les hautes sphères de l'empire, tout ce qui luttait contre l'ignorantisme et la licence.

Tous les projets, toutes les réformes s'examinaient, se discutaient, s'amendaient au Conseil de l'Empire, sous la présidence du grand-duc Constantin, après quoi ils étaient présentés à la signature impériale.

Doué d'un esprit brillant, d'un caractère très-énergique, qualités développées par une solide instruction, le grand-duc Constantin, dès sa jeunesse, s'adonna aux affaires de l'État. Son contact immédiat avec le trône lui fournit l'occasion d'étendre la sphère de son activité pour le plus grand bien de la Russie.

Les personnages recommandés par ce prince pour occuper de hauts postes administratifs, étaient tous des gens éclairés, ayant le même

point de vue que le grand-duc quant à toutes les réformes à introduire dans l'État.

C'est de cette époque que datent les inimitiés qui surgirent contre le grand-duc, inimitiés qui s'accrurent avec les années pour atteindre à leur apogée vers la fin du règne d'Alexandre II.

Cette animosité contre le grand-duc et tous ceux qui partageaient ses idées fit, à cette époque, dévier l'opinion publique, laquelle formula des accusations erronées et sans fondement, entachant de radicalisme les idées de ce prince et de tous les réformateurs.

Généralement, en Russie, on confond le libéralisme avec le radicalisme, entre lesquels il existe une immense ligne de démarcation. Le libéralisme conduit l'homme à la paix, à la prospérité, à tous les bienfaits de la civilisation, tandis que le radicalisme, par ses tendances destructives de l'ordre établi, conduit infailliblement un peuple vers le gouffre des révolutions. Le libéralisme, sagement exercé, ouvre la voie la plus sûre pour atteindre au but souhaité sans cataclysme.

En général, il existe en Russie un parti nombreux de réactionnaires qui aspirent au retour de la primitive organisation séculaire; ce sont ces hommes qui n'admettent point de

ligne de démarcation entre le libéralisme et le radicalisme. Ces réactionnaires persécutent la classe éclairée se composant des libéraux, qu'ils confondent avec les révolutionnaires ou radicaux. Ils rangent injustement dans ce nombre tous les partisans des réformes libérales qui ont illustré le règne d'Alexandre II.

La calomnie s'étendit si loin dans ses attaques contre le grand-duc Constantin, qu'elle en arriva à l'accuser de faire de l'opposition au souverain. Alexandre II n'ignorait point ces attaques calomniatrices, auxquelles il ne prêta nulle attention, et qui n'altérèrent en rien la confiance qu'il avait placée dans son frère.

La saine raison eût dû prouver que ces accusations étaient dénuées de fondement ; car il faut se demander pourquoi le grand-duc Constantin eût fait de l'opposition à son frère, quand il savait avec certitude que son unique soutien reposait sur Alexandre II.

L'époque où le grand-duc Constantin commença à participer aux affaires de l'État, fut celle où le règne d'Alexandre II tentait de réveiller la Russie de son sommeil séculaire après la torpeur maladive qui s'était appesantie sur l'esprit de la nation russe.

Nul doute que dans l'histoire à jamais mé-

morable d'Alexandre II, le grand-duc Constantin n'occupe une place glorieuse dans le règne de son illustre frère, où il se montra son plus zélé collaborateur dans toutes les grandes réformes introduites par la sagesse du souverain.

Tous les Russes, auxquels le progrès et la prospérité de la nation sont chers et précieux, conserveront toujours un souvenir reconnaissant au grand-duc Constantin pour l'activité intelligente déployée par lui dans tous les actes qui ont servi au développement civilisateur de son pays.

Le grand-duc Constantin, par sa rare intelligence et sa vaste érudition, est un de ces hommes d'élite qui, dans les circonstances les plus critiques, sont en état de parer à toutes les difficultés et de surmonter toutes les situations par leur propre initiative.

Aussi, le parti intelligent de la nation russe sait-il apprécier ses hautes capacités et rendre justice à son grand mérite. Bien que le grand-duc Constantin ait renoncé à la vie politique et qu'il vive retiré dans la solitude, il reste toujours présent à la pensée de ceux qui l'ont connu.

Ce fut à dater de l'année 1866 que le grand-duc Constantin commença à jouer un rôle plus

effacé. C'est à partir de cette époque que l'influence du comte Schouvaloff devint plus importante ; dès lors, le choix des ministres, pour la plupart, fut recommandé par le comte. A l'appui de cette assertion nous devons citer le général Timascheff comme ministre de l'Intérieur et le comte Pahlen au ministère de la Justice. Il est juste et indispensable de constater ici que ce fut sous ces deux ministères que s'élevèrent les plus grands désordres dont souffrit la Russie. Cette époque fut, hélas ! celle du favoritisme ; car chacun s'efforçait de placer un membre de sa coterie au détriment de la prospérité du pays et sans égard pour les capacités réelles. Fort heureusement, petit à petit, la vérité se fit jour dans l'esprit du monarque. Ces quelques ministres élus par la faveur comprirent ou devinèrent bientôt qu'Alexandre II eût été satisfait de les voir renoncer à leur poste. Aussi, les uns eurent-ils la délicatesse de changer d'emploi, les autres, de présenter leur démission.

Cependant, il faut reconnaître que le Souverain n'aimait pas les changements de ministres ; en voici la preuve : ceux qui, à juste titre et par leurs talents, furent distingués par l'Empereur, dont ils gagnèrent la confiance,

restèrent au même poste durant presque tout le règne d'Alexandre II.

Vers la fin de ce règne, il y eut encore quelques nominations d'une durée éphémère ; car elles étaient loin de répondre aux exigences de la situation, ou bien entraînaient à commettre bien des fautes. A l'appui de ce que nous venons de dire, citons la nomination au poste de ministre des finances du général Greig, promu à cette fonction grâce à la recommandation de son prédécesseur à ce ministère, Monsieur de Reutern.

A cette même époque, quelqu'un parla au Souverain de Monsieur d'Abaza, comme possédant l'esprit financier le plus éminent. Cet homme remarquable, d'un caractère indépendant, tenace dans ses opinions, doué d'une vaste intelligence créatrice, d'une persévérance que rien ne rebute, d'aptitudes supérieures pour l'administration, était l'homme du jour et de la situation. Comme preuve de ces rares qualités qui le distinguent, nous dirons que, durant les six mois que Monsieur d'Abaza géra le ministère des finances, il prouva, malgré cette courte administration, qu'il était capable de grandes choses et que ses vastes plans mis à exécution devaient conduire la Russie à la prospérité.

L'Empereur était favorable à la nomination de Monsieur d'Abaza ; aujourd'hui, on doit se demander pour quel motif Monsieur de Reutern tint à être remplacé aux finances par le général Greig : était-ce uniquement pour favoriser un ami ? ou bien était-ce en vue d'être d'autant plus regretté que son successeur était incompétent pour exercer de telles fonctions ? Voilà ce qu'on ne peut s'expliquer.

Instruit du désir de l'Empereur qui voulait nommer Monsieur d'Abaza ministre des finances, Monsieur de Reutern ne put établir ce choix qu'en formulant une raison échappatrice, à laquelle l'Empereur n'attacha aucune importance ; mais, ajoutons que si la nomination du général Greig fut le résultat de cette conférence, c'est que, dans sa conscience, le Souverain avait la conviction que Monsieur de Reutern étant spécialiste en cette matière, il était plus en état de faire un choix judicieux et intelligent, pour remplir ce poste important. La suite des évènements et les conséquences qui en résultèrent, prouvèrent à l'Empereur que s'il eût suivi sa propre impulsion, son choix eût été plus heureux en élevant Monsieur d'Abaza au ministère des finances.

Cet exemple entre mille prouve que si dans

l'administration de l'État il y eut des abus criminels et des fautes commises, bien que ces actes répréhensibles semblent retomber en apparence sur le Souverain, celui-ci n'en doit pas être rendu responsable, attendu qu'ils provenaient exclusivement de l'arbitraire apporté dans l'exécution des ordres suprêmes, dont on méconnaissait l'esprit et les tendances.

IX.

Pour rendre témoignage à la vérité, il faut affirmer que, durant vingt ans, le comte Milioutine seconda pleinement les vues civilisatrices de l'Empereur, aussi bien par la réforme qu'il apporta dans le service militaire, que par les services éminents qu'il rendit plus tard dans la dernière guerre d'Orient de 1877.

Lorsque le comte Milioutine entra au ministère de la guerre, le soldat russe devait rester vingt-cinq ans sous les drapeaux, de plus sans être forcé de savoir lire et écrire. Comme les propriétaires des serfs ne voulaient pas se priver d'un bon sujet, ils n'envoyaient à l'enrôlement militaire que tout ce qu'il y avait de plus vicieux parmi leurs paysans esclaves, de telle sorte que les régiments étaient presque tous composés d'un ramassis de gens sans foi et sans aveu. Si l'on parvenait à tirer parti de tels

soldats, ce n'était qu'au moyen de punitions corporelles, abolies depuis, et grâce aux nombreuses années que ces soldats restaient enrôlés.

En 1874, le comte Milioutine trouva que pour relever l'état moral de l'armée, il était nécessaire que le service militaire devînt obligatoire pour tous; il comprit qu'il fallait que le soldat sût lire et écrire, et que la durée de son service sous les drapeaux se réduisît à six ans de service actif, après quoi, pendant neuf ans, il ferait partie de l'armée de réserve, pour entrer plus tard dans la milice, où il serait cinq années.

Son service terminé, en rentrant dans ses foyers, le soldat y reporte les germes civilisateurs qu'il a acquis par la lecture, aussi bien que grâce à son contact avec des gens supérieurs à lui par l'intelligence et l'éducation; ces germes fructifient et donnent naissance à des idées qui, se glissant inaperçues parmi les siens, y introduisent peu à peu un certain élément civilisateur, d'où s'opère la transformation des mœurs, des usages, et par la suite naissent certaines habitudes d'ordre, d'économie, de propreté, et même de bien-être matériel.

La durée du service actif qui fut fixée à six

années pour les simples conscrits, fut réduite à quatre années pour ceux qui termineraient leurs études primaires ; à trois ans, pour les jeunes gens, élèves des écoles techniques, industrielles et commerciales ; à dix-huit mois, pour ceux qui achèveraient le cours d'études classiques dans les gymnases de l'État, et, enfin à six mois seulement pour les étudiants sortis des établissements supérieurs d'instruction publique.

Un tel système de réformes introduites par le comte Milioutine est, de tout point, juste, rationnel et équitable. Ce système reconnaît donc tacitement que l'instruction populaire est la meilleure et la plus sûre préparation à l'apprentissage militaire, et dans ce but, ce système a gradué la durée du service d'après le niveau des connaissances individuelles du conscrit.

Le raisonnement approfondi de ce système réformateur amène à la conclusion suivante : c'est que l'instruction imposée comme une obligation aux soldats russes durant six ans, doit produire infailliblement dans l'avenir un chiffre considérable de gens issus de deux générations qui tous seront lettrés et, par conséquent, civilisés.

Les prévisions du comte Milioutine ne l'ont

point trompé ; en effet, si l'on examine l'état actuel de l'armée russe, on peut affirmer avec justice, que cette partie de la nation forme un noyau véritable de civilisation, où l'instinct du bien, le sentiment du devoir et de l'honneur, le goût de l'ordre et de la discipline, élèvent cette classe sur l'échelle du progrès. Ces qualités incontestables font de l'armée actuelle un corps bien différent de ce qu'était jadis l'armée russe, laquelle n'agissait que par l'impulsion de la routine ou même uniquement par le sentiment de la crainte.

Outre cette élévation du niveau intellectuel et moral de l'armée, grâce aux réformes dont il a été déjà question, le service militaire, obligatoire pour tous, devint un puissant stimulant pour diriger les aspirations de la jeunesse vers la science, la durée du service militaire dépendant exclusivement du degré d'instruction acquis. Dès lors on comprendra aisément que chaque père de famille se fit un devoir de pousser son fils vers les fortes études, qui valaient à ce dernier la jouissance de tels priviléges.

D'après toutes les réformes introduites dans l'armée par le comte Milioutine, on doit remarquer que toutes les tendances de ce ministre visaient le développement gradué de la

civilisation conquise par ces réformes. Il marchait hardiment et avec assurance dans la voie qu'il s'était tracée, soutenu qu'il était par un esprit cultivé et profond, un caractère ferme et inébranlable; il envisageait les obstacles qui se dressaient sur sa route avec le calme de la raison, afin de les dominer pour les réduire ensuite à néant.

Cette marche progressive fut effectuée avec lenteur, mais avec une noble persévérance qui aboutit au résultat final souhaité. Grâce à ce régime temporisateur, les ébranlements sont évités et, par là, les révolutions sont sapées dans leurs fondements.

L'introduction de chacune de ces réformes dans l'administration militaire valut au comte Milioutine une foule d'ennuis et bon nombre d'ennemis; mais Alexandre II, qui tenait ardemment à s'avancer dans sa marche vers le progrès, soutint toujours le comte dans l'exécution de ses plans réformateurs.

Aussi, le comte Milioutine fut-il constamment l'objet des attentions bienveillantes de son souverain; ce fut surtout après la dernière guerre, pendant laquelle celui-ci put constater par lui-même les éminents services rendus par le

comte, que cette gratitude bienveillante de l'Empereur se manifesta tout particulièrement.

Le premier insuccès de Plewna eut lieu par suite de l'ordre d'attaquer que donna le commandant en chef au général Krudner. Celui-ci, instruit de la supériorité numérique des troupes ottomanes, en avait informé le commandant en chef, qui refusa d'y ajouter foi et renouvela l'ordre d'attaquer. Si, par un de ces éclairs de génie qui enfantent des prodiges, le général Krudner eût enfreint l'ordre téméraire qu'il avait reçu d'attaquer les positions turques une déroute complète eût été épargnée aux armées russes. Cependant, il est juste de reconnaître que la discipline militaire imposait l'obéissance passive au général Krudner.

La seconde tentative de s'emparer de Plewna devint un insuccès par la faute impardonnable commise, pour la seconde fois, par l'état-major russe, qui refusa obstinément de croire que les Turcs étaient supérieurs en nombre.

Le 11 septembre, jour de la fête de l'Empereur Alexandre II, bien qu'on eût essuyé déjà deux défaites successives au siége de Plewna, on voulut encore tenter la fortune des armes en marchant pour la troisième fois à l'assaut

de cette place, dans le but d'avoir une victoire à déposer aux pieds du souverain.

Du côté des Russes il y avait en tout 80,000 hommes d'infanterie et 10,000 hommes de cavalerie. Il s'agissait de tenter un assaut contre l'armée turque renfermée dans Plewna, laquelle comptait près de 60,000 hommes. Les gens versés dans l'art de la guerre avoueront que c'était commettre un acte de témérité inhumaine que cette tentative d'attaquer, par un troisième assaut, un ennemi redoutable si fortement retranché.

On dit que le personnel de l'état-major était d'un avis contraire; car il conseillait d'attendre des renforts, composés de trois divisions roumaines, qui devaient arriver dans trois jours.

Il paraît que ce fut le commandant en che de l'armée qui, malgré la sagesse de ceux qui lui conseillaient le contraire, ne voulut pas attendre; voilà pourquoi fut livré l'assaut dont les désastres sont connus.

Cet échec dévoila à nu au Souverain le manque de capacité des généraux; l'ignorance où l'on était des ressources de l'ennemi; la défectuosité des plans d'attaque; le manque de logique de la part de celui qui présidait aux actes de l'état-major; enfin, tous ces vices d'organisation

ouvrirent les yeux du souverain qui, dès lors, comprit qu'il devait prendre part à l'action.

Le 18 (6) septembre, Alexandre II tint chez lui un conseil militaire, composé du commandant en chef, du ministre de la guerre, du général Nupokaïtchitzky, du lieutenant-général Zotoff, commandant du 4e corps d'armée, et du général-major Lévitsky.

Dans ce conseil, il paraît que le commandant en chef fût d'avis qu'il fallait opérer la retraite, afin de tenter de nouvelles opérations d'un autre côté, en disant qu'on perdait un temps précieux, qu'on ne parviendrait à aucun bon résultat, attendu que les troupes étaient découragées.

Après que le grand-duc commandant en chef eut émis son opinion, l'Empereur s'adressa au comte Milioutine, pour lui demander son avis. Celui-ci répondit que si même les désastres eussent été plus grands encore et que l'on dût rester plusieurs mois devant Plewna, l'honneur de l'armée et de la Russie exigeait que l'on continuât le siége jusqu'à la reddition de cette place.

L'Empereur répondit au comte qu'il était heureux de voir qu'il partageait entièrement son opinion à ce sujet, et que c'était ainsi qu'il

comprenait la situation. Cette opinion fut partagée de même par le général Lévitsky.

Le commandant en chef parut contrarié de cette opposition à ses idées ; il perdit même un instant contenance ; il proposa de se faire remplacer dans son poste par le ministre de la guerre. L'Empereur calma cette fougue intempestive en déclarant que désormais il sortirait de son inactivité, pour diriger les évènements militaires ultérieurs. Dès cet instant il fut décidé que Plewna resterait cerné par les troupes russes, afin de réduire Osman-Pacha par la famine.

L'Empereur résolut à l'instant d'appeler à l'armée le célèbre général du génie, Totleben, qui, jusque là, était réduit à l'inactivité par suite de l'inimitié que lui portait sans aucune raison fondée le grand-duc commandant en chef.

Quand le bruit de cette nouvelle se propagea dans le camp russe, toutes les poitrines respirèrent plus à l'aise et une lueur d'espérance dans le succès ranima tous les courages.

Le général Totleben arriva sous Plewna le 27 (15) septembre et, à dater de ce jour, ce fut lui qui prit entièrement la direction du

siége, sous le titre d'adjoint du commandant en chef de l'armée qui assiégeait Plewna.

Le prince Charles de Roumanie, reconnaissant le génie du héros de Sévastopol, s'effaça complètement devant lui en reconnaissant son autorité suprême.

Le service le plus important que rendit le comte Milioutine à son Souverain, ce fut le soutien qu'il lui apporta dans sa fermeté à maintenir que Plewna ne pouvait être abandonné.

Il faut rendre justice à la sage pensée qu'eurent l'Empereur et le général Milioutine d'appeler le général Totleben pour diriger les opérations stratégiques du siége de Plewna. De plus, l'un et l'autre persévérèrent dans leur conviction première de ne point lever le siége de cette position avant la reddition de la place assiégée. C'est donc grâce à cette résistance héroïque et à cette patiente fermeté de son Souverain que la Russie est redevable au monarque seul de cette glorieuse victoire; car, sans la présence de l'Empereur à l'armée, ce triomphe eût été remplacé par une honteuse défaite.

A mesure que les jours s'écoulaient devant Plewna qui résistait héroïquement, l'esprit de l'état-major, qui avait dirigé trois assauts in-

fructueux de la place assiégée, commençait à s'irriter de la lenteur apportée aux opérations et aux évènements. Dans la persuasion que cela pouvait être tenté, certains mécontents cherchèrent à insinuer qu'il serait urgent d'effectuer un nouvel assaut qui, selon eux, devait être victorieux incontestablement. Alexandre II, d'accord avec son conseil intime, ne prêta nulle attention à ces velléités d'opposition ; il maintint ferme son assertion et sa volonté, en disant qu'il s'opposait à cet assaut, et qu'il attendait une issue favorable par la patience jointe à la stratégie adoptée.

L'Empereur écrivit le 6 novembre : « *D'après* « *l'avis de Totleben nous avons renoncé à tenter* « *une nouvelle attaque, et nous espérons amener* « *par la famine la garnison de Plewna à capi-* « *tuler. Une attaque ne pourrait avoir lieu de* « *notre part que si les assiégés tentaient une* « *sortie.* »

Nous tenons à prouver, une fois de plus, que l'Empereur appréciait le mérite de chacun, en publiant quelques fragments de sa correspondance, qui nous sont connus, autant pour glorifier Alexandre II, que pour rendre hommage à la vaillance du comte Paul Schouvaloff :

« *Quant à Schouvaloff, tout le monde lui rend*

« *justice; il s'est très-bravement conduit à la tête*
« *de sa division, le 22 octobre; aussi, la croix*
« *de St-Georges lui revient.* » (a)

Le 14 octobre, l'Empereur écrivit encore: « *C'est Dondoukoff de Kieff qui a pris maintenant le commandement du 13e corps d'armée, qui est aussi sous ses ordres, et, il est certain que c'est un de nos meilleurs guerriers.* »

Citons encore ces nobles paroles du Souverain tracées par sa plume: « *Il paraît que ce fut le régiment de Séménowsky et les tirailleurs qui décidèrent de la victoire du 24 novembre, en tournant la position de l'ennemi. Je suis fier de la brillante conduite des troupes que j'ai eues si longtemps sous mes ordres, lesquelles prouvent à leurs détracteurs, qui prétendaient qu'elles n'étaient bonnes qu'à la parade, qu'elles savent se battre tout aussi bien que notre brave armée de la ligne.* » (b)

Par la chute de Plewna, le général Totleben, en accomplissant sa mission, ouvrit le chemin de la victoire au grand-duc commandant en chef.

Ce fut sur le champ de bataille même que

(a) Nota. Bataille de Gornj-Doubniak.

(b) Nota. Pravetz, place forte.

l'Empereur distribua des récompenses aux chefs suprêmes de l'armée, auxquels il décerna des titres honorifiques ou des décorations. Ce fut alors que le général Milioutine reçut des mains de l'Empereur l'ordre militaire de St-Georges de deuxième classe.

Étonné d'avoir obtenu une si haute récompense, le général Milioutine se découvrit, et, tout ému et en balbutiant, il dit : « *Sire, je n'ai rien fait pour mériter une telle récompense !* » L'Empereur embrassa ce général en disant : « *Acceptez cette croix et portez-la ! En grande partie c'est à vous que nous sommes redevables du succès remporté !* » Le général Milioutine remercia encore l'Empereur, qui l'embrassa une seconde fois.

Cette scène fut très-émouvante pour tous : l'Empereur, au moment de monter en calèche, adressa la parole au comte Milioutine en lui demandant : « *M'autorisez-vous à porter la dragonne de Saint-Georges à l'épée, en récompense de la patience que j'ai montrée ?* »

Ainsi, pour donner satisfaction à sa vanité guerrière, le Souverain se contentait de recevoir l'autorisation de porter une simple dragonne d'officier. Ajoutons que bien que l'Empereur Alexandre II se trouvât à peu de distance de

Plewna, il retourna à Paradim, sans descendre à Plewna; il ne voulait pas, en y entrant, éclipser par son propre triomphe celui des chefs de l'armée.

Le 8 décembre 1877, l'Empereur eut avec le général Milioutine et le général Obroutcheff un conciliabule au sujet des opérations ultérieures de la guerre, quant aux moyens à prendre afin d'arriver au succès. Ce conciliabule dénote clairement que l'état-major de l'armée n'était plus consulté, parce qu'il ne possédait plus la confiance d'Alexandre II. Même avant de quitter l'armée, celui-ci laissa en partant à l'état-major du commandant en chef ses idées et ses plans qu'approuvaient entièrement les généraux choisis pour son conseil.

Quand en 1874, le général Milioutine tenta d'établir la réforme militaire dans l'armée russe, il y eut, à cet effet, plusieurs conseils tenus au palais d'Hiver sous la présidence de l'Empereur.

Par les raisonnements les plus logiques, le comte Milioutine s'efforça de convaincre les membres du conseil suprême de l'urgence de cette question et des avantages qui en devaient résulter pour l'armée russe. Cependant, bien que chacun comprît que toutes les sympathies

du Souverain fussent favorables à cette réforme, l'opposition manifeste de presque tous les membres de cette assemblée, dont faisaient partie des princes impériaux, suscita tant d'obstacles à l'accomplissement de ce vaste plan réformateur, que le général Milioutine en ressentit un grand découragement. Il manifesta au Souverain son intention de renoncer à son poste; mais l'Empereur s'y opposa formellement, en ajoutant que, malgré toutes les entraves qui pourraient surgir, son Souverain seconderait ses vues et ses plans jusqu'au bout.

Encore une fois, notons en passant que l'Empereur Alexandre II se trouva en face d'une opposition manifeste toutes les fois qu'il voulut introduire une certaine réforme en faveur du progrès.

Chose étrange à expliquer: les personnages qui apportèrent des entraves à l'application des réformes libérales, étaient cependant les individus les plus civilisés de la nation russe; c'étaient des hommes qui avaient reçu une éducation vraiment supérieure; c'étaient des gens qui se trouvaient au niveau intellectuel des classes les plus lettrées des nations occidentales de l'Europe, gens qui, sous tous les rapports, jouissaient des bienfaits de cette ci-

vilisation, ayant été constamment en relation avec toutes les cours européennes. A l'appui de cette assertion, citons, comme exemple, un des membres opposants de cette réforme, le feld-maréchal Bariatinsky.

Bien que nous rendions justice au comte Milioutine en lui décernant un hommage mérité, nous devons, par respect pour l'impartialité, signaler les abus innombrables dont se rendit coupable l'intendance militaire du ministère de la guerre, malgré le zèle et les efforts tentés pour les détruire. De tels abus sont commis dans presque toutes les administrations; ces actes répréhensibles ne seront extirpés totalement en Russie, que grâce au temps et aux réformes morales, qui dicteront à tous les fonctionnaires les principes équitables de l'honneur. Ces actes illégaux sont l'œuvre de maintes gens dont le niveau moral n'est pas à la hauteur du siècle; et voilà les véritables coupables. Naturellement, dans une administration aussi vaste que celle de l'intendance militaire, il est presque impossible de recruter une masse si nombreuse de gens qui soient tous d'une parfaite loyauté. Dans un pays où la civilisation n'est pas encore parvenue à déraciner les germes de la vénalité, non-seulement dans la classe

moyenne, mais encore dans les conditions plus élevées, un ministre, tout habile qu'il est, se trouve dans l'impossibilité la plus absolue de former un personnel capable de servir l'État d'une manière intègre. Si de tels abus ont causé la perte de quelques millions pour la Russie, perte au chiffre de laquelle seuls des esprits étroits peuvent s'arrêter, sans songer aux compensations inestimables d'un régime salutaire, disons avec certitude que ce régime a enfanté des avantages si réels, si immenses, quant à la marche progressive du pays, que les bienfaits incalculables qui en découlent ne peuvent être acquis même par un chiffre de millions plus considérable.

X.

Parmi les ministres, le Souverain distingua le comte Valouïeff. L'Empereur trouvait en lui le type parfait de l'homme bien élevé par sa distinction extérieure, indice certain d'une éducation très-soignée. Les dehors séduisants du comte et son langage brillant, qualités qui dénotent toujours l'homme avancé en civilisation, plaisaient au Souverain, dont l'attention était attirée sur tout ce qui était civilisé.

On peut dire que, pour l'extérieur, le comte Valouïeff est un gentleman parfait, chacun doit le constater ; mais, pour être juste, il faut dire aussi que sous son ministère il y eut un grand nombre d'abus commis, non-seulement au ministère de l'intérieur, mais aussi au ministère des domaines. Les abus pratiqués dans la gérance de ce dernier ministère, ne furent connus du Souverain que dans la dernière année de

son règne; ils ne parvinrent à ses oreilles que lorsque le comte avait déjà quitté ses fonctions de ministre, pour exercer celles de président du conseil des ministres.

On peut ajouter encore que le comte Valouïeff est le véritable personnage de l'époque, représentant l'homme de la civilisation et du progrès dans toute sa plénitude.

On ne peut passer sous silence la personne du comte Adlerberg, ministre de la cour. Ami d'enfance d'Alexandre II, compagnon de ses jeux, il avait partagé son existence et grandi à ses côtés. La plus grande intimité unissait leurs cœurs; le comte avait été associé à tous les plaisirs de la jeunesse d'Alexandre II; le souvenir agréable de ces joies disparues revenait souvent dans les entretiens du Souverain. Il était donc naturel que l'Empereur, qui aimait sincèrement le comte, se plût encore dans sa société; car il trouvait en lui un esprit cultivé, subtil, sans parler de son humeur qui était fort agréable. Lorsqu'il était grand-duc, si Alexandre II lui confiait une mission quelconque, il constatait déjà alors qu'il s'en acquittait mieux que tout autre, et selon ses intentions.

Plus tard, quand le grand-duc fut devenu souverain, le comte le servit avec le même

zèle. Au sein de la famille de l'Empereur, il était plus qu'un ami, c'était un confident initié à tous les secrets de la famille. Aucun acte important n'y était résolu, sans que le comte eût été consulté préalablement. Ses conseils étaient grandement appréciés et vraiment précieux; car, le comte, grâce à son tact parfait et à sa judicieuse appréciation des faits, était incapable, par un avis téméraire, d'entraîner à commettre quelque faute, chose d'une immense gravité dans une cour.

Bien que le comte eût toujours vécu dans le cercle le plus intime de la cour, il faut lui rendre cette justice qu'il n'avait rien des défauts du courtisan. Quant aux gens arrivés à de hautes fonctions et auxquels chacun s'empressait de rendre un hommage flatteur, ils lui étaient complètement indifférents; se montrant égal et toujours le même, aussi bien pour les humbles que pour les grands.

On doit supposer que, de même que ceux qui vécurent au sein de l'intimité la plus grande de l'Empereur, le comte Adlerberg, sans s'en rendre peut-être compte, éprouva le même sentiment d'indifférence pour tout prestige étranger à celui qu'exerçait le Souverain. Comme tout homme bien élevé, il était toujours poli,

mais sans rechercher jamais qui que ce fût parmi les autres grandeurs. De là résultait cette parfaite indépendance qui le distinguait; avec cela, sans parti ni coterie, il ne se mêlait en aucune manière des affaires de l'État, en dehors de ce qui était du ressort de son ministère. Néanmoins, il faut dire que son opinion avait toujours une certaine valeur, ce qui explique pourquoi il assistait presque toujours aux conseils extraordinaires présidés par l'Empereur. (a) S'il n'y prenait pas une part active, du moins, il sympathisait avec toutes les idées qui se rattachaient au progrès et aux réformes. On peut attester que jamais une voix ne s'éleva pour ranger le comte Adlerberg dans le parti de l'opposition. Ses services furent d'une grande utilité au monarque, dont il partageait les travaux, quand le souverain l'employait en qualité de secrétaire, pour transmettre sur le papier ses idées et ses plans, mission qu'il remplissait toujours avec talent et savoir-faire.

Le comte Adlerberg est doué d'un cœur ex-

(a) NOTA. Même dans les questions militaires, il était consulté; ainsi, après le troisième assaut infructueux de Plewna, le lendemain 12 septembre (31 août 1877) il y eut chez l'empereur un conseil auquel assistèrent le grand-duc commandant en chef, le comte Milioutine et le comte Adlerberg.

cellent; avant que la maladie eût altéré ses forces, il accueillait favorablement toutes les personnes qui avaient à lui remettre quelque requête, lors même que ces personnes étaient inconnues de lui et dépourvues de recommandation pour appuyer leur demande. Bon nombre de ces solliciteurs bien accueillis se rappellent avec une vive gratitude comment le comte les a tirés d'embarras.

Vers les dernières années du règne de l'Empereur, le comte Adlerberg, que la souffrance avait affaibli, manqua de l'énergie qu'il avait déployée si efficacement auparavant. Comme véritable appréciateur du prestige souverain, représenté si majestueusement par son maître, il tint à ce que l'entourage impérial fût à la hauteur du monarque et de son empire; aussi maintint-il à la cour impériale les habitudes, les usages, les coutumes qu'avaient introduits ses prédécesseurs dans la gérance du ministère de la cour impériale de Russie.

La mort d'Alexandre II fut un coup bien terrible pour l'âme du comte Adlerberg; nul doute que son énergie première n'en ait souffert et que le chagrin l'ayant brisé, il n'aspire désormais à jouir d'un repos nécessaire.

Terminons ce portrait en disant que le comte

Adlerberg peut être rangé parmi les rares intelligences qui ont orné le règne de l'Empereur Alexandre II.

Ce grand souverain envisageait l'instruction publique comme le moteur le plus sûr pour civiliser son peuple.

Avant l'émancipation des serfs, les propriétaires fonciers regardaient l'instruction populaire comme le fléau destructeur de leur domination arbitraire; il n'y avait presque point d'écoles dans les villages; en outre, il était interdit, par ces mêmes propriétaires, d'en fonder de nouvelles ou d'enseigner à lire à la plèbe.

Partout où règne l'esclavage, l'ignorance prédomine pour maintenir cet état d'abjection de l'homme; car, dans le cas contraire, le peuple, éclairé sur ses droits, se soustrait à cet abrutissement et à ce régime tyrannique. En fondant des établissements d'instruction publique. non-seulement dans les grandes villes, mais aussi dans les villages, le Souverain se trouva presque isolé pour accomplir cette œuvre grandiose et civilisatrice.

Afin de le seconder dans cette tâche ardue, Alexandre II fit choix d'un homme dont les capacités incontestables devaient lui être garantes du succès de cette vaste entreprise. Ce

choix du souverain tomba sur le comte Tolstoï, qui fut nommé ministre de l'instruction publique.

Cet homme d'une vaste érudition, d'un esprit sérieux et profond, d'un caractère ferme, inaccessible à toute influence, n'appartenant à aucun parti, marchant droit vers son but, ne put, malgré tant de qualités réunies, empêcher que le système qu'il avait conçu et adopté pour l'enseignement de la jeunesse russe ne devînt contraire à la réussite des plans qu'il avait formés.

Tout en s'efforçant d'apporter des entraves à l'essor de l'excès du libéralisme, ce fut le contraire qui arriva, ce qui fut prouvé avec évidence par les évènements postérieurs. Ce ne fut point l'enseignement du latin et du grec, introduit dans la plupart des collèges ou gymnases, qui suscita des obstacles au succès des examens de fin d'année scolaire; mais il est incontestable que ce fut la sévérité exagérée qui présida à ces examens; sévérité, qui avait pour but prémédité de n'avoir qu'un nombre très-restreint d'élèves munis du diplôme de maturité, leur donnant accès dans les établissements d'instruction supérieure de l'État. Quelle en fut la conséquence? C'est que ces élèves,

repoussés aux examens, privés du diplôme indispensable pour parvenir à une carrière plus élevée, se virent forcés d'abandonner leurs études commencées. Dès lors, dépourvus de travail ou de moyens d'existence, ils formèrent au sein de la nation cette catégorie d'hommes déclassés, à demi-instruits, préparés par leurs idées et leur mécontentement à former cette secte révolutionnaire des nihilistes, dont les adeptes s'accroîtront sûrement avec les années, malgré les lois répressives, si les mêmes entraves se renouvellent dans les examens scolaires et si la marche de la civilisation se trouve arrêtée dans son essor. Le nihilisme ne peut être anéanti par l'unique moyen des lois répressives, qui n'atteignent qu'un seul individu dans la masse. Il est urgent que de sages réformes, tendant toutes vers le progrès, jointes à l'instruction de la jeunesse, soient répandues sans limites dans l'empire russe. Cette instruction éclairée et sagement dirigée est l'élément essentiel du développement intellectuel d'un peuple ; seule, elle parvient à former l'élite des nations.

C'est une utopie de croire que la science transforme l'homme en anarchiste. Jusqu'ici, dans aucun pays, il n'a été prouvé que le développe-

ment de l'esprit humain soit une source de désordres et d'anarchie ; au contraire, tous les peuples civilisés sont unanimes pour reconnaître que le savoir conduit infailliblement les mortels dans la voie de la prospérité privée, de l'ordre politique et du bonheur de la patrie.

C'est ce noble but, ce sont ces grandes idées qui animèrent Alexandre II lorsqu'il introduisit tant d'utiles réformes dans le domaine de l'instruction publique ; mais, il faut regretter que pour mener à bonne fin cette œuvre grandiose, le souverain restât de nouveau presque isolé ; car, bien que le ministre choisi pour exécuter ces réformes importantes fût un homme d'esprit, les tendances de ce dernier n'étaient pas assez vastes pour en assurer le succès. Cet enrayement apporté à la marche du progrès traça aux gens déclassés une fausse route qui les perdit, tout en exposant l'existence même de l'empire russe.

Plaçons ici quelques mots qui se rapportent au héros du jour, le général Skobéleff.

Malgré des insinuations malveillantes qui parvinrent aux oreilles du Souverain, il est certain que celui-ci rendit constamment justice à la vaillance et aux talents militaires de ce général. Quoique l'esprit du monarque fut as-

siégé d'inquiétudes réelles avant la prise de Gheok-Tépé, il se rassurait en songeant que le général Skobéleff se trouvait à la tête de l'expédition. A la nouvelle de la prise de cette forteresse, le souverain en éprouva une véritable joie, tout en reportant le mérite de cette victoire à la bravoure du héros.

Ne pouvant transmettre sa déférence et ses égards aux parents défunts du vainqueur, il se rendit chez la sœur de ce dernier, la comtesse de Beauharnais et chez sa tante, la comtesse Adlerberg.

Parmi les personnages qui auront une page glorieuse dans l'histoire du règne d'Alexandre II, le général Skobéleff sera rangé parmi les gloires militaires de ce règne illustre. La réputation de ce vaillant général a commencé, s'est accrue, pour atteindre à son apogée avant la fin du règne d'Alexandre II ; de telle sorte que toutes les actions d'éclat que pourra accomplir dans l'avenir le général Skobéleff, ne seront que la répétition des faits glorieux de son passé ; car il est constaté qu'il a déjà franchi toutes les phases les plus brillantes de la marche du héros.

Combien il est regrettable que la mort de l'Empereur Alexandre II mît obstacle à la ré-

ception triomphale du vainqueur, que l'Empereur désignait toujours sous le nom de brave Skobéleff. Certes, les honneurs rendus à ce héros eussent été à la hauteur de son mérite; car, Alexandre II avait le don de savoir apprécier l'esprit et les services rendus à la patrie, en récompensant et en encourageant tous les talents supérieurs. Il est bien certain qu'en cette circonstance l'accueil du souverain eût été en tout digne de la gloire du héros.

XI.

Depuis la mort de l'Empereur Alexandre II, nous devons dire à la louange du comte Loris Mélikoff, que celui-ci témoigna les plus grands égards à la veuve du Souverain, qu'il ne manqua jamais de visiter plusieurs fois par semaine.

Le comte Loris Mélikoff est doué d'une âme noble et loyale, qui le guide sans cesse dans la voie tracée par sa conscience. Ses mœurs et ses goûts sont d'une simplicité patriarcale ; sa probité est à l'abri de toute atteinte ; sa modestie égale son grand mérite. Étant ministre, il fuyait toute marque d'ostentation, et, en chaque occasion il s'effaçait là où il eût pu briller au premier rang et attirer sur lui les acclamations enthousiastes de la foule.

Malgré cet air contagieux de la cour qui donne naissance au type adulateur du courtisan, type qui a toujours existé et existera

toujours dans l'entourage des princes, le comte Loris Mélikoff fut toujours lui-même, sans rien changer à sa manière de penser et d'agir antérieure à son élévation.

Avec un si noble caractère n'est-il pas naturel que le comte ait éprouvé ce sentiment de déférence et de respect à l'égard de la femme aimée que son souverain avait choisie?

Ce n'est pas uniquement à la personne de la princesse que s'adresse ce culte d'égards et de vénération, mais à la mémoire sacrée du défunt, qu'une fin si tragique avait ravi à la tendresse de l'épouse.

Le comte Loris Mélikoff fut violemment ébranlé par la mort de son souverain; chacun put constater quels furent les efforts qu'il s'imposa pour dissimuler ou vaincre sa douleur. Tantôt il se perdait dans la foule pendant les services funèbres; tantôt il ne venait point aux dits services religieux.

On a eu bien tort d'accuser le comte d'avoir négligé de prendre les mesures nécessaires pour empêcher la catastrophe tragique du 13 mars. Il n'est pas du ressort d'un ministre de l'Intérieur d'indiquer aux sergents de ville les postes qu'ils sont tenus d'occuper dans les rues. Ces ordres devaient être donnés par le général

Féodoroff, préfet de police de la capitale. Il rentrait dans le devoir spécial de ce dernier, non-seulement de placer les agents de police sur le passage de l'Empereur, mais encore c'était ce général qui devait suivre ou devancer le souverain à distance, afin de pouvoir inspecter le service de ses subordonnés. Ajoutons aussi qu'il n'est pas du ressort d'un ministre de l'Intérieur de donner aux agents de la sûreté publique les explications requises pour la mission qui leur incombe ; ce ministre avait confié soixante de ces agents de la sûreté au capitaine Koch, et il serait juste et logique de demander à ce dernier, quel usage il en a fait.

La catastrophe du 13 mars fut pour le comte Loris Mélikoff l'écroulement de tous ses plans de réformes civilisatrices ; plans qui devaient élever la Russie par le progrès à l'apogée de la grandeur et de la prospérité. Cette mort tragique du souverain, auquel le comte avait voué toutes les capacités de son esprit, aussi bien que le dévouement de son âme, sans parler du sacrifice de ses forces physiques déjà affaiblies, cette mort, disons-nous, était bien faite pour accabler et décourager un homme qui, sous ses pieds, découvrait soudain un gouffre béant où sa patrie pouvait s'engloutir.

Que d'actes importants, conçus par l'Empereur et préparés avec le comte Loris Mélikoff, étaient sur le point d'être résolus et mis promptement à exécution! Nous pouvons en citer quelques-uns: l'amélioration du sort du cultivateur-paysan; l'augmentation de terrains à lui allouer, dans les provinces où le partage du sol avait été fait au détriment du peuple; la réduction de l'impôt agraire pour le paysan; un changement bienfaisant dans la règle si rigoureuse des passeports de la basse classe. En outre, il était question d'introduire un certain allégement dans le domaine de l'instruction publique par la réforme du programme des études, introduit par le comte Tolstoï, programme qui contraignit ce dernier à renoncer à son poste de ministre de l'instruction publique.

Dans son vaste projet de réorganisation générale du pays, le comte Loris Mélikoff avait également en vue d'élaborer des réformes sages et économiques dans le système défectueux et ruineux des sociétés de chemins de fer. Le comte aspirait aussi à diriger et à régulariser les décisions des assemblées provinciales (zemstvos), afin d'en faire disparaître les abus traditionnels. Le comte Loris Mélikoff n'oubliait point, dans ses projets humanitaires, l'abo-

lition de l'impôt extraordinaire prélevé sur ls revenus des propriétaires fonciers polonais dans les provinces insurgées en 1863, impôt injuste et exorbitant qui a pressuré la Pologne.

D'ailleurs, il faut avouer que si ces mesures rigoureuses sévirent durant tant d'années dans ces provinces, il ne faut en accuser que ceux qui insinuèrent des craintes dans l'esprit du monarque, en lui affirmant que cette rigueur était indispensable au repos de l'empire russe; c'était une assertion mensongère. Cependant comme de jour en jour l'exacte vérité parvenait jusqu'au souverain, celui-ci avait reconnu la nécessité d'abolir cet impôt désastreux; et, disons avec justice, qu'en cette matière, les idées du souverain se trouvaient en parfaite harmonie avec les aspirations du comte Loris Mélikoff. Aussi bien que l'Empereur, qui en avait été informé exactement, le comte trouvait inhumain un châtiment si prolongé et dont on ignorait le terme.

Cette grave question, discutée au conseil des ministres, n'avait été rejetée que par la faute du général Tchertkoff, lequel usa de sa position officielle comme gouverneur-général de Kieff, pour exciter la méfiance dans l'esprit des membres du conseil; il agit ainsi en connaissance

de cause, car le général Tchertkoff tenait à prouver l'inutilité de cette réforme.

Déjà du vivant d'Alexandre II, le changement de poste du général Tchertkoff avait été décidé ; la solution de cette question capitale ne pouvait être résolue que par l'éloignement de celui qui y apportait des entraves.

La même impulsion d'idées dicta la nomination du général Albédinsky au poste de gouverneur-général de Varsovie. L'Empereur savait que cette nomination serait bien accueillie par les Polonais ; de plus il était convaincu que les actes émanés de l'administration de ce général ne seraient point imbus de l'esprit de parti. Voilà une preuve évidente des intentions conciliatrices d'Alexandre II ; et, ce qui le prouve clairement, c'est qu'il trouva juste d'accorder à la demande du général le droit d'enseigner à l'université de Varsovie la langue et la littérature polonaises.

Ces faits indiscutables ne parlent-ils pas en faveur de l'esprit de progrès qui guidait le comte Loris Mélikoff dans sa marche rapide et ascensionnelle, de concert avec son souverain, vers des réformes exigées par l'époque et dont l'élan puissant ne peut être arrêté dans son vol ?

Dans l'histoire de l'humanité et pour chaque peuple il y a des époques lumineuses de transformation intellectuelle qui pousse l'esprit de l'homme en avant, toujours en avant, et dont nulle force, nul génie même ne peut enrayer le mouvement.

Alors le gouvernement se trouve fatalement entraîné à suivre la nation dans sa marche accélérée; et, s'il veut dominer les évènements ultérieurs, il est sage et prudent que le pouvoir se mette à la tête pour diriger le progrès, le maintenir dans les voies légales, afin d'éviter qu'il ne se transforme en cataclysme.

Tout est possible, sauf d'enclaver la pensée humaine; car, il n'existe point de lois ni de force capables de l'arrêter. C'est un moteur puissant qui emporte et ravage tout sur sa route, tel qu'un torrent impétueux qui rompt toutes ses digues, pour jeter alentour la ruine et la dévastation.

Tous les personnages qui ont été honorés de la confiance d'Alexandre II pour l'administration de la Russie, comprirent l'importance des réformes et le danger d'y mettre obstacle. La mort de leur souverain bien-aimé n'a rien changé à leur manière de penser, et l'on peut dire que tous sont restés fidèles à leur pro-

gramme politique. Certainement, les noms de ces hommes de bien resteront populaires au sein de la nation, et l'histoire leur rendra justice un jour, quand la Russie sera sortie victorieuse de cette époque de transition où ce pays se trouve plongé.

La santé débile du comte Loris Mélikoff excita souvent les inquiétudes du monarque, qui craignait de perdre un ministre si excellent coopérateur dans l'accomplissement de ses plans toujours dirigés vers le progrès; il reconnaissait que s'il lui arrivait d'être obligé de renoncer à ses utiles services, son embarras serait extrême pour lui trouver un successeur. A mesure qu'Alexandre II s'avançait dans la voie du progrès et des réformes, il trouvait de moins en moins dans son entourage des gens en état de comprendre ses aspirations élevées et civilisatrices; car, l'esprit prédominant dans les hautes sphères, c'était que les tendances vers les réformes avaient donné naissance à l'esprit de terrorisme et de dévastation.

Terminons cet aperçu en disant qu'en quittant le poste de ministre de l'Intérieur, le comte Loris Mélikoff emporte les regrets unanimes de ceux qui ont apprécié son mérite transcendant; car, ils connaissaient la noblesse et la

justesse de ses aspirations, dirigées vers un seul but : la gloire et le bonheur de la Russie.

Depuis la mort de l'Empereur Alexandre II, sa veuve s'est replongée dans son existence sédentaire et retirée ; elle ne voit que certaines personnes, auxquelles le défunt souverain témoignait une attention marquée.

Livrée à sa douleur et n'aspirant qu'à la solitude, les traits de la malheureuse princesse révèlent à tous les yeux l'intensité du chagrin qui mine ses jours. Pâle, amaigrie, languissante, elle semble ne plus appartenir à cette terre ; aussi, toutes les personnes qui, par hasard, l'ont aperçue à la cathédrale de St-Pierre et St-Paul, où reposent les restes mortels de feu l'Empereur, ont-elles éprouvé une véritable compassion à la vue des empreintes causées par cette immense désolation.

Cette jeune femme, qui n'a que trente-trois ans, était, il y a à peine six mois, belle, fraîche, pleine de vie et de santé ; mais, hélas ! aujourd'hui le changement est si grand en elle, qu'elle est devenue méconnaissable.

On dit que la tombe du souverain-martyr est devenue le seul but où se dirigent les pas de la veuve désolée ; là, se concentrent toutes les aspirations de son âme brisée !

A la voir ainsi affaissée et prosternée au pied de ce marbre glacé, où elle passe tant d'instants, plongée dans la méditation, on devine que la veuve infortunée aspire à y rester toujours.

Le mausolée d'Alexandre II disparaît entièrement sous les guirlandes de fleurs dout la veuve se plaît à l'embellir. Le public qui y afflue toujours augmente aussi l'ornement fleuri de la tombe du Souverain tant regretté. Afin d'y maintenir l'ordre, une sentinelle y fait le service.

Ce pieux pélerinage d'un peuple qui s'y succède chaque jour, n'est-il pas une preuve touchante et bien manifeste de l'étendue des regrets de la nation russe tout entière qui, de jour en jour, comprend davantage l'immensité de la perte que la mort d'Alexandre II lui a causée.

Enfin, si nous voulons résumer les péripéties de l'existence de la veuve de ce souverain, disons qu'aucune page de l'histoire ne nous présente un exemple si extraordinaire.

La princesse Jourievsky fut aimée du plus grand souverain de notre époque, et par cette union elle était parvenue à l'apogée de toutes les félicités terrestres, dans tout ce qu'elles

renferment d'idéal comme éléments de bonheur ; mais, hélas! que cette félicité incomparable fut de courte durée! Cette femme aimée fut atteinte par un malheur inouï dont l'histoire n'offre point d'exemples; il est certain que son destin extraordinaire, si différent de la vie commune, excite l'attendrissement, éveille la sympathie, aiguillonne la curiosité, en un mot, le sort de cette femme intéresse vivement tous les cœurs bien nés en faveur de la veuve d'Alexandre II.

Le souvenir impérissable du souverain-martyr est trop fortement enchaîné à celui de sa veuve pour que celle-ci ne soit pas toujours l'objet de la sympathie et des égards respectueux qu'excite son malheur irréparable et sans bornes.

C'est bien à tort que l'on a prétendu que la dernière guerre d'Orient ne fut déclarée par Alexandre II que dans l'unique but d'annuler le traité de Paris de 1856.

En consultant l'histoire contemporaine, nous savons sous quelle oppression tyrannique les Bulgares étaient plongés. Il faut seulement se rappeler les scènes sanglantes et horribles de carnage, de massacre, de viol, de pillage, dont

cette malheureuse nation fut la victime sous le joug despotique des Turcs.

En 1876, Alexandre II, dans un but uniquement humanitaire et touché de compassion en apprenant les atrocités exercées contre ce peuple bulgare qui fait partie de la grande famille slave, invita les autres puissances de l'Europe à s'intéresser à l'état déplorable de cette nation opprimée et à exercer une certaine pression sur la Turquie, pour contraindre celle-ci à mettre un terme à de telles horreurs.

A la fin de novembre 1876, les ministres plénipotentiaires des puissances européennes se réunirent à Constantinople, pour se concerter au sujet des propositions à soumettre à la sublime Porte. Dès lors, il y eut neuf conférences dont la dernière à la date du 20 janvier 1877.

Durant ces conférences, le protocole devait être présenté à la signature de la Turquie. Le 27/15 mars, le comte Schouvaloff télégraphia à l'Empereur que la signature du protocole devait être décidée le même jour, que les nouvelles étaient aussi mauvaises que possible, c'est-à-dire que les Turcs refusaient de rien céder, grâce aux encouragements qu'ils n'avaient cessé de recevoir du gouvernement anglais. Ce télégramme lu, Alexandre II dit ces paroles:

« Si la guerre s'ensuit, toute la responsabilité doit en retomber sur cet... gouvernement. »

Après avoir reçu du commandant en chef la nouvelle que les troupes étaient prêtes à se mettre en mouvement, dès que l'ordre en serait donné, Alexandre écrivit : *« Que Dieu nous vienne « en aide et bénisse nos armes !... Nul ne com- « prend... ce qui se passe en moi dans l'attente « du commencement d'une guerre que j'avais tant « désiré pouvoir éviter !...*

Peu de temps après, l'Empereur écrivit encore : *« Ma brave armée mérite bien que je passe « avec elle à Kicheniew mon jour de naissance « (29/17 avril). avant qu'elle entre en campagne « pour la cause sainte que nous sommes seuls à « vouloir défendre ! »*

Telle était la pensée intime du Souverain qui, dans sa correspondance privée, ne pouvait prévoir que cette pensée fût un jour révélée.

Les paroles authentiques du monarque que nous venons de citer, sont une preuve incontestable que l'âme compatissante d'Alexandre II souffrait à l'idée du sacrifice de tant de vies humaines. Jamais l'unique appât d'une conquête ne fut le but d'une telle expédition ; ceux qui prétendent le contraire, sont dans l'erreur. S'il en eût été autrement, l'Empereur n'aurait pas

écrit ce qui suit le 25 octobre : « *Le seul ré-* « *giment des chasseurs de la garde a perdu hier* « *sept officiers tués et seize blessés. Combien ces* « *pertes me font saigner le cœur ! J'ai bien de* « *la peine à retenir mes larmes !* » (a)

La Turquie se contenta de faire des promesses, tout en refusant énergiquement de fournir les garanties requises pour l'exécution de ces promesses. Le congrès des conférences fut dissous, n'ayant plus de raison de prolonger ses séances; et, les ambassadeurs quittèrent la capitale turque, sans avoir obtenu d'autre avantage que la prolongation de l'armistice jusqu'au 10 avril 1877. On sait qu'à l'expiration de cette trève, la Turquie refusa nettement d'accorder aux puissances étrangères des concessions autres que celles qu'elle avait faites auparavant.

Une telle déclaration était une offense manifeste infligée à toutes les puissances garantes des traités.

Alexandre II y vit un défi jeté à l'Europe tout entière ; dans cette question, il trouva que la Russie ne pouvait, sans forfaire à l'honneur, rester impassible.

(a) NOTA. Affaire sur la route de Sophia sous la conduite du général Gourko avec la garde.

En qualité de première puissance slave, sa politique y était engagée irrévocablement.

Déjà en 1876, lors des guerres du Monténégro et de la Serbie contre la Turquie, il s'était manifesté parmi la nation russe un élan passionné d'enthousiasme en faveur de ces peuples qui tentaient de s'affranchir de la domination turque. Cette ardente sympathie se traduisit ouvertement sur tous les points de l'empire russe; bientôt, de tous côtés, il y eut des enrôlements de volontaires, issus de toutes les classes de la nation, qui marchèrent avec ardeur pour aller rejoindre les troupes serbes; de plus, dans chaque ville, des dames aristocratiques et même des plus hautes sphères, organisèrent au profit de la Serbie des quêtes, des souscriptions, des concerts et même des bals de bienfaisance. On peut affirmer que des dames du palais ne dédaignèrent pas de remplir les humbles fonctions de quêteuses dans les rues de la capitale et même dans les tramways. Elles rivalisaient de zèle pour recueillir l'obole du plus humble passant, afin de grossir la somme des offrandes destinées à la Serbie.

Alexandre II n'approuvait point ces manifestations d'un enthousiasme exalté; il craignait qu'elles ne devinssent le prétexte de graves

complications; il appréhendait que ces actes philanthropiques de la Russie entière en faveur des Serbes ne fussent considérés comme une atteinte agressive portée aux droits des nations. Voilà les motifs qui expliquent pourquoi ce bon souverain, dont l'âme était si généreuse, ne voulut jamais favoriser ces collectes en y souscrivant pour la plus légère offrande. Ces prévisions de l'empereur étaient fondées sur le principe de l'équité qui s'oppose à ce qu'un État neutre fournisse à un parti belligérant des secours matériels contre son adversaire.

Plus tard, quand Alexandre II se vit forcé de déclarer la guerre à la Turquie, il y avait sous l'étendard serbe plus de dix mille Russes qui versaient héroïquement leur sang pour la noble cause de la défense d'une puissance opprimée. En Russie, les esprits étaient à tel point surexcités, que l'on peut affirmer que si de graves motifs politiques n'avaient obligé l'Empereur à lancer sa déclaration de guerre à la Porte ottomane, la nation russe eût témoigné son mécontentement, ce qui prouve que toutes ses aspirations étaient pour la guerre.

Alexandre II fit tout ce qui lui était humainement possible pour éviter la guerre de Turquie; c'est un fait indubitable que nul ne

peut révoquer en doute, basé qu'il est sur des documents authentiques que l'on pourrait publier au besoin.

Cette guerre fut mélangée de succès et de revers ; plusieurs fois, avant d'atteindre à un avantage marqué, la diplomatie russe se trouva en défaut et impuissante pour sauvegarder les intérêts de la Russie. Sous les murs mêmes de Gallipoli et de Constantinople, cette même diplomatie, à laquelle s'adjoignirent les généraux en chef de l'armée russe, par la marche temporisatrice de l'action, arrêta l'élan victorieux des troupes russes qui alors eussent pu opérer leur entrée triomphale dans Constantinople.

Depuis le commencement de la lutte des belligérants jusqu'à la fin des hostilités, la politique de l'Angleterre subit toutes les influences des succès et des revers de la Russie, en ce sens que, dès que les Russes étaient victorieux, le cabinet anglais usait de son ascendant sur la Turquie pour lui conseiller de demander la paix, en acquiesçant à toutes les conditions que le vainqueur voudrait lui imposer ; car, l'unique but de la politique du cabinet anglais était d'entraver la marche victorieuse des Russes. Par contre, dès que ceux-ci avaient essuyé quelque revers, l'Angleterre s'empressait d'en-

gager la Turquie à opposer une résistance opiniâtre.

La flotte anglaise avait déjà reçu l'ordre de se rendre du Pirée à Bésica, afin de se trouver aussi rapprochée que possible pour occuper les Dardanelles et Constantinople. Vers la mi-août on sait que le chargé militaire Wellesley arriva de Londres à Gorny-Studen avec les conditions suivantes: que si les Russes continuaient la guerre contre la Turquie jusqu'en 1878, l'Angleterre prendrait fait et cause pour cette dernière puissance, attendu que le cabinet anglais serait incapable de résister à l'opinion publique qui souhaitait de faire la guerre à la Russie.

Il paraît qu'Alexandre II répondit à sir Wellesley que le moment n'était pas encore venu de parler de paix; mais que quand cette heure aurait sonné, le souverain comprendrait ses devoirs envers la nation russe, dont il saurait sauvegarder les intérêts, ce qui serait équitable, puisque l'Angleterre mettait sans cesse en avant ses propres intérêts dictés par les vues de sa politique.

S'il y eut un moment où l'Angleterre se montra plus modérée, c'est que, grâce à un échec récent des armées russes, elle avait l'espoir d'empêcher celles-ci de marcher avant

l'hiver sur Adrianople et Constantinople. On doit supposer que l'Angleterre eût déclaré la guerre à la Russie cette même année, dans le cas où celle-ci eût été victorieuse ; et cela malgré les vœux apparents que l'Angleterre faisait transmettre par son agent militaire pour les succès des armées russes.

Il faut conclure en affirmant que ce fut l'Angleterre qui suscita le plus d'entraves aux négociations, dont le but était d'éviter la guerre. Voilà pourquoi Alexandre II faisait retomber toute la responsabilité de cette lutte sanglante sur les artifices de la politique anglaise.

En Russie, l'opinion publique s'égara en supposant que la neutralité de l'Autriche était enfreinte par celle-ci. Lors de la guerre, Alexandre II était rassuré au sujet des intentions du gouvernement autrichien, qui observait strictement ses conventions d'État neutre. Malgré les tentatives de la Hongrie pour l'entraîner à la guerre contre la Russie, le cabinet autrichien résista énergiquement, grâce à de sages mesures prises à temps pour s'opposer à l'enrôlement de bandes belliqueuses dont on confisqua les armes.

Cette énergie suffit pour arrêter le mouvement hostile qui eût pu, par son extension, in-

terre et les communications par voies ferrées les [illegible] russes.

Dans les derniers jours de juillet 1877, l'empereur d'Autriche écrivit à l'empereur Alexandre II une lettre fort amicale, confirmant les bonnes intentions de l'Autriche à l'égard de la Russie. Cette lettre, qui fut remise à Alexandre II par l'agent militaire autrichien Bernhausen, rassura complètement le souverain russe sur l'observation scrupuleuse de la convention diplomatique dite des trois empereurs.

L'Angleterre n'ignorait point les vives aspirations pacifiques d'Alexandre II; mais, entraînée par sa politique séculaire d'antagonisme, elle s'acharna dans ses vues d'opposition à la Russie, sous le fallacieux prétexte que les Russes songeaient à s'emparer de Constantinople.

Il n'entrait point dans les intentions de l'empereur Alexandre II que, pour conclure la paix avec la Turquie, ses armées dussent se trouver sous les murs de la capitale turque; son ambition ne le poussait nullement vers les annexions: il était possible de conclure la paix même avant le passage des Balkans, pourvu que l'on obtînt de la sublime Porte les garanties que l'on avait exigées d'elle pour as-

surer le bien-être des populations chrétiennes dépendantes de cette puissance.

L'ardent désir d'Alexandre II de mettre fin à la guerre avant le passage des Balkans résulte manifestement de plusieurs fragments de lettres écrites de Paradim, le 7 décembre 1877. Il écrivait : « *Mon cœur saigne des pertes jour-*
« *nalières amenées par cette maudite guerre !*
« *Puissions-nous l'achever au plus vite, en signant*
« *une paix honorable et avantageuse pour notre*
« *chère patrie !* »

Dieu, dans sa miséricorde, permit que l'Empereur Alexandre II mourût de la mort qui était regardée par lui comme la plus belle et la plus glorieuse ; c'est-à-dire, la mort du soldat sur le champ de bataille ou la perte de la vie pour sa patrie. Lors de la mort du duc Serge de Leuchtemberg, tué dans une reconnaissance le 24 octobre 1877, il lui arriva de dire : « *Certes,*
« *la plus belle mort pour un homme, c'est la mort*
« *du héros sur le champ de bataille ou bien le*
« *sacrifice de sa vie pour sa patrie !* »

Lors du traité de San-Stéfano, les intérêts de la Russie ayant été faiblement soutenus et sauvegardés, Alexandre II, malgré sa ferme volonté de profiter des fruits de la victoire des armées russes, se vit contraint de céder la flotte

turque, dont il pouvait s'emparer selon les lois de la guerre. En cette circonstance, les actes de la diplomatie prévalurent sur les intentions du souverain vainqueur; la philanthropie de celui-ci et son horreur du sang versé étaient bien connus; on lui fit entrevoir dans l'avenir de nouvelles complications guerrières; et, grâce à cette sinistre perspective, on le força à consentir à des concessions, mais ce fut contre son gré qu'il s'y soumit.

Quant au congrès de Berlin, disons avec sincérité, que l'Empereur vit clairement que les ministres plénipotentiaires russes n'étaient pas à la hauteur de la mission importante qui leur était dévolue; les conséquences en furent désastreuses pour l'empire russe.

A l'issue de chaque conférence de ce congrès européen, les plénipotentiaires russes conseillaient à l'Empereur de céder à la force des circonstances, tout en lui faisant appréhender la prolongation de la guerre.

Ces conseils, transmis de Berlin, étaient conformes à ceux que l'Empereur recevait dans son palais de la bouche des hauts fonctionnaires qu'il consultait. Il y avait cependant, au sein de l'entourage immédiat du souverain, des personnes, sans fonction officielle, qui étaient d'un

qu'ils le font ; car, ils ignorent combien était ardue cette tâche que le souverain s'était imposée, dans l'administration d'un empire, où il trouvait si peu de gens capables dans la sphère sociale où son choix devait être fait. Ajoutons qu'avant la promulgation des réformes déclarées urgentes par lui, il se trouvait aux prises avec une majorité qui faisait opposition à ses tendances. On nous comprendra par l'examen attentif des pages antérieures concernant les actes réformateurs de son règne.

Le jour où la Russie pourra élire ses hommes d'État parmi tous les hommes instruits de la nation, sans doute qu'elle y trouvera un chiffre considérable de personnages capables de mettre à exécution les ordres souverains.

Nul doute que l'histoire, impartiale dans ses sentences, ne décerne à Alexandre II un titre aussi illustre que celui qui fut accordé à Pierre Ier de son vivant. Ne serait-il pas juste et équitable que la nation russe devançât le jugement de l'histoire dans le témoignage de sa reconnaissance envers un monarque dont le règne a tant mérité de sa patrie ! Peut-elle jamais oublier, cette nation, que ce grand philanthrope, l'émancipateur de tant de millions d'hommes, a versé son sang pour la cause sacrée de l'humanité !

En outre, d'après le compte-rendu de la marche des conférences, l'Empereur devinait clairement, par suite de certaines réticences ou même de la froide réserve manifestée par le prince de Bismarck au sein du congrès, que les intérêts de la Russie y étaient sacrifiés. C'est pourquoi il disait : « *Je vois bien que c'est une* « *vengeance pour l'appui que j'ai donné à la* « *France, étant à Berlin en 1872.* »

Mais, il y a un autre acte de représailles qu'Alexandre II ne put jamais admettre, bien qu'une partie de la nation, sans pouvoir le deviner, l'attribuât à des vues purement intéressées, ce fut la conduite d'un Russe, sacrifiant les intérêts de sa patrie à ceux d'une nation étrangère, dans le but de fournir à l'histoire de son temps une page néfaste contre son souverain.

Il est indubitable que si la Russie eût eu un soutien plus ferme au sein du congrès de Berlin, l'Empereur eût fait moins de concessions, mais s'il les fit, c'est qu'il comprit qu'à Berlin il ne serait pas soutenu efficacement par sa diplomatie. Par suite de tant de fautes, le congrès de Berlin peut être rangé au nombre des désastres de l'empire russe.

L'accord mutuel du comte Schouvaloff et du

marquis de Salisbury écarta, dit-on, le danger d'une guerre entre la Russie et l'Angleterre; mais il coûta à la première d'immenses et incalculables sacrifices, qui peuvent être égalés à ceux d'une défaite; en tous cas, cet accord abaissa le prestige de la politique russe.

L'Empereur connaissait ces faits, mais il était impuissant pour s'y opposer. La rapidité de la marche des conférences de Berlin donna à supposer à chacun que les ministres plénipotentiaires russes, faisant partie du congrès de Berlin, n'avaient qu'un but: celui d'apposer au plus tôt leurs signatures au bas d'un traité quelconque.

Voilà ce qui explique comment les personnages en question sont devenus si impopulaires en Russie, bien que, par contre, ils soient fort appréciés des autres puissances.

Le traité de Berlin fut signé dans un sens contraire aux vues politiques d'Alexandre II; pour celui-ci, ce traité fut une véritable déception qui ne fut adoucie qu'à la pensée que le sang précieux de son peuple allait cesser d'être répandu!

Après le congrès de Berlin, bien que le prestige de la Russie eût décliné, il était encore assez puissant pour qu'elle conservât son rang

primordial au sein des grandes puissances. Dans son for intérieur, le prince de Bismarck en avait la parfaite conviction, d'après maints entretiens qu'il avait eus avec Alexandre II; il avait pu constater à l'issue de chacune de ces entrevues, qu'il ne pourrait jamais avoir ses coudées franches, pour agir à sa guise dans ses vues d'annexions ou de conquêtes.

En admettant même que la Russie eût été attaquée par suite de la rupture des conférences, l'Empereur n'avait qu'un signe à faire à la nation, pour qu'elle se levât comme un seul homme; car, les qualités du souverain et surtout son calme héroïque en face des plus grands dangers, calme qui lui permettait de juger sainement les circonstances épineuses pour en triompher, était assez connu, après un règne de vingt-trois années, pour que chacun volât vers l'ennemi, au premier cri de la patrie en danger.

Voilà ce dont le prince de Bismarck était instruit et ce qui entravait ses vues ambitieuses d'annexions; en outre, il n'ignorait point qu'Alexandre II, tout en rendant justice à son génie politique, avait une profonde connaissance de sa diplomatie individuelle, de telle sorte que jamais feu l'Empereur de Russie

n'eût été induit en erreur par les subtilités de son langage.

On peut croire que la mort d'Alexandre II n'a éveillé dans l'âme de cet habile diplomate que de bien faibles regrets.

Si la nation russe se fût levée en masse pour lutter contre l'ennemi, le nihilisme se fût trouvé impuissant pour achever son œuvre de destruction; car, à la vue de la Russie exposée à une invasion étrangère, les nihilistes eussent imposé silence à leurs aspirations radicales, pour s'unir au reste de la nation, et, par là, conjurer le danger commun. Ce fait a été prouvé dans la dernière guerre d'Orient où, pendant deux ans, le nihilisme semblait avoir disparu, bien que bon nombre de ses adeptes se trouvassent rangés sous le drapeau national russe, pour défendre la même cause de la civilisation sous les regards mêmes de l'Empereur, tandis que d'autres prodiguaient leur dévouement dans les ambulances, où Alexandre II allait habituellement consoler les soldats blessés. Dans ces visites, le Souverain se trouvait bien souvent en contact avec certains nihilistes des deux sexes, qui faisaient partie de la société de la Croix-Rouge. En voici un exemple : Un jour, Alexandre II se trouva en face du médecin Veimarn,

dont la physionomie, bien que régulière, avait une expression qui lui laissa un sentiment désagréable. Au moment où l'Empereur rencontra le regard de ce médecin, celui-ci parut gêné et baissa les yeux. Eh bien! cette impression défavorable du souverain avait sa raison d'être, puisqu'en 1879, le 14 avril, ce fut le dit médecin qui, en fournissant une arme au régicide Solovieff dans un but criminel marqué d'avance, fut le véritable promoteur de l'attentat, crime qui valut à Veimarn une condamnation à dix années de travaux forcés.

En donnant un léger aperçu des évènements de la dernière guerre, nous avons voulu constater de nouveau que l'Empereur Alexandre II se trouva isolé et aux prises avec des difficultés indépendantes de sa volonté. En toutes circonstances majeures, il se trouva presque toujours seul pour lutter contre tous.

XII.

L'histoire nous apprend qu'avant le règne de Pierre le Grand, la Russie était plongée dans la plus complète barbarie, et que ce fût sous sa volonté puissante que les premières réformes furent introduites dans son empire; donc, Pierre Ier fut le premier réformateur de la Russie.

Il traça les plans de la civilisation de son pays, de telle sorte qu'il est juste de dire qu'il est le véritable créateur de la civilisation russe. Les germes de ces réformes se trouvèrent à tel point enracinés dans son empire, qu'après sa mort, malgré les efforts du parti réactionnaire qui tenta de les anéantir, ces racines s'étendirent rapidement et produisirent des fruits, malgré les moyens violents que ce souverain employa pour atteindre à ses vues civilisatrices; rien ne put entraver sa marche vers

le progrès, ni la cruauté de ses actes, ni l'effusion du sang.

Si Pierre le Grand fit raser la barbe à sa noblesse, c'est qu'il était persuadé que, pour son peuple, l'habit ferait l'homme.

Sans cette transformation du costume qui, de prime-abord, semble puérile, les cours élégantes de Catherine II et d'Alexandre Ier n'eussent été qu'une assemblée de boyards grossiers, incultes, dignes, en tout point, d'être mis en parallèle avec les tribus asiatiques les plus sauvages des dernières conquêtes russes, tribus qui, lorsqu'elles apparaissent au sein de nos cités policées, attirent les regards par leur étrangeté et excitent les sarcasmes de la populace.

Bien que toutes les ordonnances promulguées dans cette voie par Pierre Ier choquassent non-seulement la religion, mais aussi les costumes, les usages et les mœurs de ses sujets, cependant du vivant de ce prince, le saint synode et le Sénat lui décernèrent le titre de Grand, le 22 octobre (3 novembre) 1721, en témoignage reconnaissant des grandes réformes qui avaient été édifiées sous son règne.

Ces transformations civilisatrices avaient pénétré si profondément au sein de la nation russe que, malgré les velléités d'opposition d'un

parti puissant pour les annuler après la mort de Pierre le Grand, opposition dont le but était de rétrograder vers le passé, ces réformes restèrent enracinées si puissamment en Russie que, même le costume européen imposé aux habitants par la fermeté inébranlable du souverain, devint le vêtement habituel de la nation. Bien que cette réforme eût coûté force amendes aux récalcitrants, ce costume fut généralement adopté en Russie.

Quant aux actes réformateurs qui devaient faire progresser le pays dans la voie de la civilisation, il faut avouer que la marche en fut, pour ainsi dire, stationnaire après la mort de Pierre Ier et jusqu'au règne d'Alexandre II. A sa gloire immortelle, ce dernier souverain dirigea toutes les tendances de son gouvernement vers l'extension et le perfectionnement de la civilisation de son peuple. Il ne se borna point à établir des réformes exclusivement en faveur d'une seule caste, la haute noblesse, comme cela avait eu lieu sous Catherine II ; la sollicitude impériale d'Alexandre s'étendit à toutes les conditions de ses sujets ; cette sollicitude paternelle se manifesta principalement au sein de l'existence des plus humbles, au simple paysan.

On peut et l'on doit affirmer que si Pierre Ier fut pour son empire le promoteur des réformes civilisatrices, Alexandre II en fut l'exécuteur le plus accompli, le plus ardent, et, nous pouvons même ajouter, le plus démocrate. Dans la promulgation de ses ordonnances, Pierre Ier se montra cruel, despote et arbitraire, tandis qu'Alexandre II, dans tous ses actes souverains, fut toujours guidé par son amour de l'humanité, par son ardent désir de faire le bonheur de son peuple, et surtout par son noble but de l'élever au niveau des nations les plus civilisées.

Un des points importants des vues réformatrices de Pierre Ier, l'instruction, figurait au premier rang. Il avait admis ce principe que l'instruction est le foyer des lumières intellectuelles, tandis que l'ignorance est la source des ténèbres et de la barbarie. Pour élever sa nation au niveau des puissances occidentales, il était convaincu que les Russes n'atteindraient à ce but que par l'instruction; pour cela, il jugea indispensable d'établir le plus grand nombre d'écoles qu'il était possible; mais en forçant les jeunes gens à faire leurs études dans des internats, afin que la civilisation acquise par eux dans ces établissements péda-

gogiques ne fût point altérée au sein de leurs familles par certains points de vue ou des usages en désaccord avec les idées puisées dans un milieu plus civilisé, en rapport avec l'existence des peuples de l'occident.

Après Pierre Ier, nul souverain russe ne créa autant d'écoles qu'Alexandre II pour l'instruction de la jeunesse russe; mais avec cette différence que, par suite des progrès de la civilisation, il n'établit que des externats. Dans la marche rapide de ses réformes, il semble qu'Alexandre II soit le successeur direct de son ancêtre Pierre le Grand; seulement, privé de tout moyen d'exécution autre que sa force despotique, celui-ci en usa avec cruauté pour arriver à son but. Bien au contraire, Alexandre II y parvint sans secousse violente, grâce aux principes humanitaires sur lesquels était basée sa ligne de conduite. Néanmoins, que d'obstacles ce dernier eut à surmonter, malgré ses vues toutes pacifiques et sa patience inébranlable! On doit même être surpris qu'au début de son règne, l'Empereur ne se soit pas découragé à la vue des obstacles, ni arrêté dans la voie civilisatrice que lui avait réservée la Providence. Certains auteurs accusent Alexandre II d'indécision de caractère; c'est à tort

[illegible] dans leur ardent patriotisme [illegible] qu'un jour viendrait peut-être [illegible] aux vœux du congrès [illegible] comme un acte anti-patrio[illegible]. [illegible], disons-nous, conseillaient [illegible] une ferme résistance, sans égard [illegible] de l'Angleterre qui, selon [illegible] qu'à intimider la [illegible] menaces qui, [illegible] mises à exécution, [illegible] pour la Russie. [illegible] partageait cette opinion [illegible] des sacrifices qui [illegible] par la Russie, et que, pour un [illegible] de ces concessions lui [illegible] néanmoins, l'Em[illegible] contre son opinion [illegible] seul de son [illegible] ses conseillers aucun [illegible] s'appuyer officielle[illegible] russe.

[illegible] de ce que [illegible] qu'Alexandre II [illegible] puisqu'il abdiquait [illegible] des décisions [illegible] par son con[illegible]

Malgré les difficultés incalculables que l'Empereur Alexandre II rencontra dans le choix des hauts dignitaires de l'État, cependant on sait que, vers la fin de son règne, il était parvenu à s'entourer d'intelligences d'élite, formant le Conseil des ministres. Citons le comte Milioutine, le comte Loris Mélikoff, le comte Adlerberg, le ministre des finances, Abaza. Par l'élévation de leur esprit, ces quatre personnages qui entouraient le trône d'Alexandre II, étaient pour la nation russe une sûre garantie que les affaires les plus importantes de l'État étaient confiées à de hautes capacités, dont on pouvait espérer la prospérité du pays.

Ajoutons à cela que, outre ces quatre intelligences supérieures, il était question d'y adjoindre le comte Ignatieff comme ministre des domaines de l'État. Il s'agissait aussi de faire choix d'un successeur beaucoup plus capable que ne l'est le général Possiett, ministre des voies de communication. Ce choix très-judicieux devait être fait en faveur d'un personnage d'un mérite transcendant, en tout digne d'être rangé parmi les premiers ministres déjà cités plus haut.

Alexandre II aimait tout ce qui se rapportait au progrès, et cela par goût naturel; en outre,

il le regardait comme un excellent moteur pour la civilisation.

Dans ses voyages en Occident, il se plaisait à admirer le genre de vie, la manière d'être du simple soldat, dont les actions et le maintien revêtent l'élément civilisateur qui l'environne et, en toutes circonstances, lui communique son impulsion prépondérante. Cet effet du progrès fut également constaté par lui au sein de la vie des cultivateurs allemands, dont il vantait les éminentes qualités : propreté, ordre, économie, sobriété ; et avec cela toutes les vertus du père et du bon citoyen. La vue de leurs enfants qui se rendaient à l'école, proprement vêtus et en bon ordre, excitait en son âme le vif désir qu'il en fût un jour de même pour son peuple, dont la prospérité lui était si chère.

A son retour du dernier voyage qu'il fit au Caucase, quelqu'un ayant demandé à l'Empereur s'il avait trouvé dans cette province quelque changement favorable au point de vue civilisateur, le souverain répondit avec un sourire témoignant une grande satisfaction : « *Oh !*
« *certes, j'y ai constaté un immense changement ;*
« *c'était la nuit alors ; maintenant, c'est le jour*
« *que j'y ai trouvé !* »

Il aimait l'harmonie parfaite en toute chose ;

son œil se plaisait dans la contemplation de tout ce qui était beau ; il était connaisseur en peinture et juste appréciateur du talent artistique qu'il encourageait généreusement ; il admirait les beautés architecturales ; il goûtait les charmes de la musique, et il reconnaissait chaque morceau d'opéra, dès qu'il en entendait par hasard la mélodie jouée par quelqu'un ; il avait l'oreille musicale très-développée ; il sentait et comprenait, en véritable artiste, toutes les beautés variées de ce grand art de l'harmonie.

Ce qui prouve encore la supériorité de la nature de ce souverain, c'est son enthousiasme réel à l'aspect de sites vraiment pittoresques, tels que ceux qu'il a tant admirés pendant son séjour au Caucase et en Crimée.

On ne peut être si grand admirateur des beautés de la nature que si l'on possède en son âme l'aspiration vers le beau, essence même qui dévoile ces beautés idéales. Seule, une âme d'élite peut en apprécier tous les charmes.

Alexandre II avait le goût du beau et des mœurs policées inné en lui ; tout ce qui en était éloigné, tel que la vulgarité, le commun, le grotesque, l'ignorance, la barbarie enfin, excitait son mépris et révoltait la délicatesse

de ses goûts raffinés. Ses tendances avaient pour but de civiliser son peuple au moral comme au physique, imitant en cela les aspirations de son illustre ancêtre, Pierre le Grand, qui, lui aussi, avait compris que la Russie, placée dans le voisinage immédiat des nations policées, devait, si elle voulait atteindre à leur niveau social, s'efforcer de leur ressembler, non-seulement pour ce qui concerne les idées du progrès, mais encore dans tout ce qui touche aux allures extérieures.

Même l'expression de tsar employé abusivement dans les journaux étrangers, choquait Alexandre II; car cette dénomination n'est usitée que dans le langage vulgaire et manque de justesse, attendu que depuis Pierre Ier les souverains russes portent le titre d'empereur.

Pierre le Grand, convaincu de l'infériorité de la Russie en civilisation, s'appliqua promptement et avec ardeur à transformer le costume asiatique de son peuple, pour le remplacer par celui des nations occidentales. Une grande nation ne peut ni ne doit rester confinée dans le cercle étroit et mesquin de l'ignorance et de la grossièreté, si cette nation veut prétendre à des relations constantes et sympathiques avec les autres peuples. Ces raisons

furent comprises par feu l'Empereur ; il était convaincu que, pour le Russe, issu d'une caste à peine entrée dans la voie civilisatrice, et qui a conservé l'empreinte d'habitudes le rapprochant du Tartare, on ne pouvait lui infliger pour son vêtement la coupe d'un ancien costume national, sans lui rendre son aspect grossier primitif, tandis qu'au contraire, en le revêtant de l'habit européen, on lui faisait perdre par degré ce cachet de la barbarie, pour l'élever, au moins en apparence, au niveau des peuples occidentaux, ses voisins les plus rapprochés.

Parmi les personnages qui composaient l'entourage immédiat d'Alexandre II, il ne faut pas confondre les intimes avec les influents ; car, les premiers, gens d'une parfaite honorabilité, bien qu'ils eussent joui des faveurs du souverain, n'occupèrent aucun poste éminent dans l'État ; par conséquent, ils n'exercèrent aucune influence. Seuls, les personnages doués d'une intelligence remarquable, eurent de l'ascendant sur l'esprit du monarque ; mais, chacun doit être bien convaincu d'un fait, c'est que toutes les médiocrités n'eurent aucune influence sur Alexandre II.

Dans un gouvernement autocratique, où la

volonté du souverain prévaut sur tout dans la direction des affaires de l'État, il en résulte que le bonheur ou le malheur du pays se trouve placé entre les mains du monarque et de son entourage.

Si l'empereur Alexandre II avait été entouré de gens médiocres sous le rapport intellectuel, son règne eût été privé de cette auréole de gloire qui l'environne. La médiocrité et l'incapacité ne sont-elles pas les plus grands fléaux qui puissent fondre sur une nation entrée dans la voie des lumières de l'esprit, dans tous les pays et à toutes les phases de l'existence d'un peuple.

Dans un État, aussi bien qu'au sein de la famille d'un simple particulier, l'esprit est considéré comme le plus puissant moteur pour gouverner les individus et diriger tous leurs actes; au contraire, la sottise marche en aveugle dans ses vues étroites, où elle s'obstine et reste stationnaire, sans chercher à rien découvrir au-delà de sa portée. N'a-t-il pas été constaté, maintes et maintes fois, que les gens d'esprit, bien que d'une conscience peu timorée, sont moins dangereux dans la vie privée comme dans la direction d'un État, que les gens bornés dans leur horizon intellectuel, ayant, en toute

circonstance, des principes irréprochables, mais étant incapables, par leur propre jugement, de discerner avec équité ce qui est bien de ce qui est mal. Et pourquoi ? par défaut de conception lucide intellectuelle.

Alexandre II comprenait cette distinction bien tranchée de l'intelligence et de l'incapacité ; aussi, on peut affirmer que quels que fussent les personnages qui l'entourèrent durant son règne, nul parmi eux n'eut sur lui une influence réelle et incontestable ; seuls, les esprits vraiment supérieurs jouirent de cette prérogative.

L'empereur Alexandre II, par les évènements remarquables de son règne glorieux : en 1861, l'émancipation des serfs, avec l'abolition des châtiments corporels infligés aux paysans, par un oukase daté du 29 avril 1863 ; la réforme judiciaire avec la création du jury ; le service militaire devenu obligatoire pour tous ; l'instruction publique propagée et accessible à toutes les classes de la nation russe ; le développement gigantesque des voies de communication à travers l'empire pour faciliter et accélérer les transactions commerciales ; l'abolition de la marque infâmante et des punitions corporelles que recevaient les criminels sur la place

publique ; tous ces actes humanitaires et civilisateurs, œuvres vraïment grandioses, qui émanèrent de sa volonté souveraine, ne doivent-ils pas être retracés dans l'histoire de l'humanité en caractères ineffaçables, en rendant immortel le règne d'Alexandre II ?

Ajoutons que, par l'émancipation des serfs, ce fut à 22,000,000 d'hommes esclaves que ce souverain donna la liberté.

En 1860, dans tout l'empire russe il n'y avait que 1260 kilomètres de voies ferrées ; et vingt ans plus tard on en comptait 21,870.

De plus, en 1861, il n'y avait en Russie qu'une seule banque, celle de l'État ; et, de nos jours, il y en a 314. En outre, il y a 100 sociétés de crédit mutuel et 21 banques hypothécaires.

En 1855, il y avait un fonctionnement de 82 compagnies d'actionnaires avec un capital de 64 millions de roubles ; à présent, le chiffre de ces compagnies est de 500 et elles disposent d'un capital de 3,235 millions de roubles.

Alexandre II, dont la Russie reconnaissante déplorera éternellement la perte, avait reçu du ciel, en naissant, la réunion de tous les dons qui charment, attirent et captivent les cœurs :

il charmait par une bonté sans égale, il attirait à lui par la noblesse de son caractère et l'élévation de son esprit ; il captivait par la délicatesse raffinée de ses sentiments et la dignité suprême de toute sa personne. Sans emphase ni exagération, on peut dire qu'en lui il y avait l'assemblage de toutes les vertus qui font que ce grand souverain doit être considéré comme le meilleur et le plus parfait des hommes.

Sa conversation spirituelle, entraînante, pleine de saillies heureuses, charmait son auditoire ; s'il faisait quelque plaisanterie, c'était avec une grâce, une finesse et une élégance inimitables. Sa haute stature, sa taille svelte, son grand air vraiment princier dans les réceptions officielles, les grandes revues ou les simples parades, attiraient tous les regards et faisaient tressaillir tous les cœurs.

Au milieu de sa brillante suite de généraux qu'il surpassait tous par la majesté de sa démarche et la grâce de sa tournure, il était impossible que son impériale personne fût confondue avec son entourage.

Le prestige qu'Alexandre II exerçait sur la foule était immense ; à sa vue, chacun était subjugué ; tout en lui, et jusqu'au moindre geste, était empreint de ce noble cachet de la

souvéraineté qui excite l'enthousiasme : son allure, d'un calme imposant, dénotait l'homme qui sait se maîtriser et dominer ses impressions en toutes circonstances.

Son bonheur consistait à être agréable aux autres ; il s'oubliait lui-même en maintes occasions ; son indulgence égalait la bonté de son cœur ; il savait faire la part des faiblesses de l'humaine nature, qualité qui le préservait du mépris de l'humanité. Ses propres serviteurs ont rendu témoignage en faveur de cette exquise indulgence de ce grand et magnanime souverain.

Constant dans ses amitiés dès qu'on avait mérité sa confiance, la calomnie devenait impuissante pour nuire aux personnes que son esprit ou son cœur avait élues.

Quant à la délicatesse de ses actes et de ses sentiments, elle ne peut être comparée qu'à celle de la femme la plus distinguée ; son tact était raffiné en toute chose ; un mot désobligeant ne s'échappait jamais de ses lèvres ; son exquise politesse pouvait être mise en parallèle avec celle du célèbre Louis XIV, roi de France ; cette politesse était si grande, qu'il ne se fût jamais permis d'allumer une cigarette devant

une dame, sans lui en demander l'autorisation; de même qu'il n'eût point passé devant elle, au lieu de lui céder le pas.

L'étiquette des cours s'oppose à ce que l'on se permette de refuser quoi que ce soit à un souverain. Alexandre II pouvait donc user de ce droit pour s'arroger certaines libertés de sans-gêne; mais il ne le fit point, car son naturel distingué en toutes occasions l'en préservait toujours.

Que de princes, de nos jours, sont connus pour ne s'astreindre à aucune de ces lois du bon goût et de la parfaite éducation!

Jamais Alexandre II ne manquait de souhaiter le bonjour à ses serviteurs quand il les rencontrait dans son palais. On peut donc dire, en un mot, que tous les actes, les goûts et les sentiments d'Alexandre II étaient revêtus, en toutes circonstances, de ce sceau indélébile de la dignité et des mœurs les plus chevaleresques, qualités éminentes et d'autant plus précieuses que, de nos jours, de tels hommes sont devenus fort rares, pour ne pas dire inconnus, parmi la nouvelle génération.

Malgré cette grandeur et cette majesté qui imposaient aux plus fiers et pénétraient de

respect tous ceux qui l'approchaient, Alexandre II, au sein de sa famille, aimait à se montrer simple particulier. Il goûtait avec bonheur toutes les joies et les douceurs du foyer.

Père le plus tendre, il chérissait tout particulièrement son dernier fils, parce qu'il voyait en celui-ci, non-seulement son propre enfant, l'être issu de sa chair et de son cœur, mais encore l'enfant de son foyer et de sa vie intime, tout en retrouvant en lui l'enfant de cette nation russe, à laquelle il avait voué un si grand amour. Il semble qu'Alexandre II se soit complu dans la pensée de se voir revivre, par ce fils chéri, au sein du peuple russe; aussi, chaque jour, s'efforçait-il de verser, pour ainsi dire, son âme tout entière dans celle du jeune prince Georges.

L'Empereur Alexandre II eut le bonheur suprême et ineffable, unique peut-être parmi les souverains, de goûter les douceurs de l'amour le plus parfait, par son union avec la femme que son cœur avait choisie; de plus, il réunit, sur son auguste front, deux auréoles immortelles que lui a décernées la Providence: la première, c'est celle d'une gloire impérissable qui sera imprimée en caractères ineffaçables dans les annales de l'his-

toire ; la seconde, la plus illustre, c'est celle du martyre, dont la palme sacrée repose sur son tombeau, où tout son peuple éploré vient déposer ses regrets avec ses prières.

— FIN —



BALE
IMPRIMERIE CHR. KRUSI
1882.



